

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XII. No 4  
Montreal, 23 Juin 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



GALERIE ARTISTIQUE. — Mlle JUNIOR VALAREZ.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & Cie,  
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 23 JUIN 1900

BIEN HÉBRAÏQUE



Elle. — Oh! Isaac, n'est-ce pas affreux...  
Lui. — Oui... mais comme je suis content maintenant, Rachel, de n'avoir pas fait la dépense de billets de première classe.

## CAUSERIE

LE 24 JUIN

Quand sur les tombeaux de nos pères  
La brise du soir, en passant,  
De leurs vertus calmes et fières  
Cueille le parfum odorant,  
Elle répand comme un dictame  
Les souvenirs du temps ancien  
Et chante, elle aussi, dans notre âme:  
Qu'il fait bon d'être Canadien.

Oui, il fait bon d'être Canadien en tous temps, mais surtout au grand jour fixé pour le rapprochement de tous nos groupes.

Le 24 juin, les Canadiens-Français s'arrachent aux mille soucis de la vie usuelle pour se compter, pour donner une pensée plus extensive au passé, étudier le présent et s'aguerrir pour les temps à venir.

Chaque fois que revient cette date, nous faisons, ce semble, un examen de conscience, nous demandant si l'année écoulée a été marquée par un progrès ou par un mouvement rétrograde.

Nous faisons l'inventaire du bien national, de nos libertés, de nos immunités comme race.

Cette année je ne crois pas que le résultat de cette opération soit de nature à nous peiner. La routine nous a peut-être un peu trop étreints; nous avons sans doute encore trop sacrifié à l'esprit de parti politique et, dans nos campagnes surtout, à ce luxe qui n'embellit rien et ruine tant de gens et de choses.

Cependant, somme toute, nous faisons bonne figure. Nous avons la robustesse, l'élan, le muscle. La fierté nationale existe dans une reconfortante intégrité, les assauts que lui porte la manie de l'anglification venant de gens trop peu appréciables pour qu'il y ait gros dommages.

Et notre influence dans les affaires publiques?

Elle peut toujours être ce que nous voudrions qu'elle soit. C'est déjà beaucoup, cette faculté. Il ne faut pour cela qu'une habile mixture d'énergie, d'union et de clairvoyance.

Quand on a voulu nous diviser, on s'y est toujours pris avec la politique.

La recette pour être forts est donc toute indiquée: Méfions-nous de cette sottise politique si inféconde, si terre-à-terre, qui nous fait nous passionner pour des cocardes que nous trouverons décolorées dès demain, mais qui nous auront fait perdre un temps et un terrain précieux.

Ne donnons à la politique de parti que juste ce qu'elle mérite, rien que ce que nous sommes tenus de lui attribuer pour le fonctionnement efficace du rouage parlementaire.

Il y a une politique vraie, nationale, noble sous tous aspects: c'est celle qui consiste à ne rien laisser sacrifier de notre patrimoine "racial", à toujours rechercher des moyens d'être plus instruits, plus progressistes, plus férus d'esprit d'initiative.

Cette politique a ses droits et ses devoirs et elle peut se définir en deux termes:

L'amour-propre national bien interprété.

Le respect des droits de tous, c'est à-dire justice égale pour tous.

Sur ce dernier point, nous n'avons rien à nous reprocher — nous sommes plutôt enclins à exagérer ce que nous devons à ceux d'origine étrangère; — mais il faut être très vigilants quant à l'autre.

\* \* \*

Nos compatriotes des Etats-Unis semblent célébrer le jour national encore plus chaleureusement que nous. La grande démonstration de New-York a été comme le prélude d'une série de démonstrations et de conventions toutes plus remarquables les unes que les autres.

Ils marchent à pas de géants, nos braves Américano-Canadiens. Dans toutes les sphères, dans toutes les couches, dans des domaines longtemps réputés inaccessibles, ils montent, s'agrandissent et s'affermissent.

Ils tiennent la clef de voûte de l'administration dans des Etats et dans des grandes cités.

Leurs institutions nationales, charitables, littéraires ou récréatives font florès et brillent d'un éclat de plus en plus vif.

Leur influence politique, alimentée par la naturalisation, est devenue un poids efficace dans la balance, et déjà se lève l'aurore du jour où il leur sera permis d'avoir une hiérarchie cléricale canadienne-française parfaitement autonome.

Nos félicitations les plus chaudes aux chefs des groupes canadiens de la Grande République, à tous ceux qui cultivent si pratiquement le souvenir du pays natal et qui, en peu d'années, ont du nom de "canadien", autrefois méprisé ou entouré d'indifférence, fait une appellation respectée et estimée.

Naturalisez-vous! Vivre aux Etats-Unis et n'y pas exercer les droits de citoyen, c'est comme vivre à l'hôtel sur le mode européen: vous ne participez pas au banquet.

\* \* \*

Donc, en ce 24 juin 1900, en cette fin de siècle, regardons le passé avec plus d'orgueil, utilisons du présent toutes les leçons qui s'en dégagent et entrons dans la voie de l'avenir sous l'aiguillon de cette légitime ambition qu'un écrivain appelait: "la sauvegarde des races".

Travaillons sans relâche,  
Fécondons de nos bras dans cette noble tâche  
Le sol que nos aïeux arrosaient de leur sang.

MISTIGRIS.

## DÉFINITION

Toto. — Un financier est un homme qui gagne énormément d'argent, n'est-ce pas?

Le père. — Non, c'est un homme qui met la main sur l'argent que d'autres ont gagné.

## UN EXEMPLE

Ive. — Il ne nous est pas toujours possible de choisir entre deux maux le moindre.

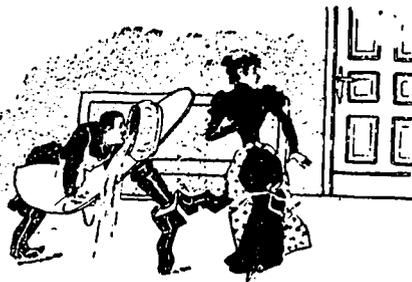
Omnibus. — Pourtant...

Ive. — Ainsi dans le cas de ju-meaux?

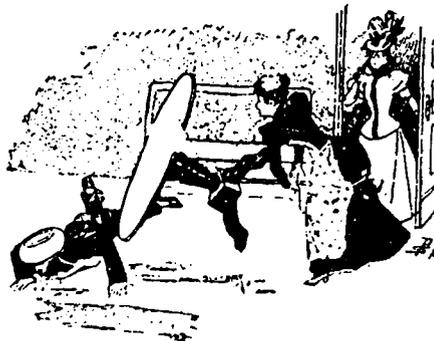
## UN BAISER INTERROMPU



I



II



III

## LE LANGAGE DE LA RAISON



*Dick.*—Cette jeune fille-là m'a fait dépenser au moins \$1,500 depuis six mois et maintenant elle me refuse.

*Mabel.*—Consolez-vous en pensant à ce qu'elle vous aurait coûté si elle vous avait accepté.

## LE DRAPEAU TRICOLEURE

*O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,  
En marchant avec toi, tout un peuple s'appuie  
À célébrer la France. A nos cœurs attendris,  
Quand tu viens raconter les vertus de nos pères,  
Nos regards s'arrêtent sur tes brillants caractères,  
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.*

*Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères,  
Voir tous les Canadiens unis comme des frères,  
Comme au jour du combat se serrer près de toi.  
Puisse des souvenirs la tradition sainte,  
En régnaant dans leur cœur, garder de toute atteinte  
Et leur langue et leur foi.*

CRÉMAZIE.

## MOSAÏQUE

Le SAMEDI a déjà dit un mot du "téléphone automatique". La Patrie de Paris, nous apporte d'autres renseignements.

L'inventeur du téléphone automatique est un Américain dont le nom sera divulgué seulement lorsque les expériences définitives de la mise en valeur du nouvel appareil seront terminées. Ces expériences sont commencées depuis quelque temps déjà, sous la direction de M. Mougeot et des employés supérieurs de l'administration ; elles sont satisfaisantes.

Voici quel problème a résolu l'inventeur :

Etant donné un réseau téléphonique comportant 9,999 abonnés, permettre à l'un de ces abonnés de se mettre lui-même en communication avec un autre. Ce problème contient tout le principe du téléphone automatique.

Au domicile de chaque abonné sera installé un appareil différent peu de ceux actuellement en usage, mais auquel sera adjoint un disque mobile indiquant les chiffres de 0 à 9. L'appareil et le disque seront en communication avec le bureau central, où se trouvera un autre appareil fonctionnant automatiquement.

Supposons, pour rendre la démonstration plus facile, qu'un abonné veuille communiquer avec l'abonné portant le numéro 3,456. Il composera avec le disque mobile le numéro demandé et la manœuvre aura pour effet d'envoyer sur la ligne des courants électriques qui actionneront l'appareil du bureau central. Automatiquement alors, l'appareil du premier abonné n'a plus qu'à sonner et la conversation s'engage.

Il peut arriver, par exemple, que l'abonné 3,456 soit déjà en conversation. Aujourd'hui dans ce cas, le téléphoniste répond par la phrase régle-

mentaire : " Pas libre ! " Avec l'appareil automatique, l'abonné appelant entend dans son téléphone un bruit spécial qui indique que la ligne est occupée.

Voilà tout le système et nous allons bientôt commencer à l'expérimenter dans un réseau peu étendu, avant de l'appliquer généralement.

—Et les demoiselles du téléphone, demandera-t-on, que vont elles devenir ?

—Il n'est nullement question de supprimer les demoiselles du téléphone. Même avec l'appareil, il est impossible de se passer des téléphonistes, car il ne suffit pas de mettre les abonnés d'un même réseau en communication, il faut aussi assurer les communications interurbaines, et cela l'appareil ne le fait pas. Il sera impossible avec l'*automatic telephone* de faire causer deux abonnés qui se trouveront l'un à Paris et l'autre à Rouen, Bordeaux ou Lyon.

On peut être certain maintenant que cette nouvelle invention est le germe d'un bouleversement de la téléphonie actuelle et que bientôt de nouvelles améliorations viendront donner complète et entière satisfaction au public.

\* \* \*

Pour la plupart, quand nous étions enfants, nous avons été quelque peu peureux, et les enfants d'aujourd'hui sont tels que ceux d'hier. Un physiologiste américain, M. Stanley-Hall, a eu la curiosité de rechercher quelles sont les choses qui excitent le plus les terreurs enfantines. On pourrait croire de prime abord que c'est l'obscurité ; or, si nous nous en rapportons à l'enquête soigneusement faite par M. Hall, il n'en serait rien : c'est le tonnerre qui exciterait le plus souvent les frayeurs irraisonnées. Vient ensuite la crainte des reptiles, puis celles des étrangers, enfin l'obscurité, et le feu.

\* \* \*

Comme remède contre la colère, nous ne parlerons pas du verre d'eau que recommandait le sage de l'antiquité ; mais il est certain que la colère tient généralement à une sorte d'état maladif, et que, par suite, on y peut chercher un remède. Certaines personnes sont emportées parce qu'elles sont sanguines, et on doit leur supprimer tous les excitants, viande, vin, alcool, le régime végétarien semblant tout indiqué ; on fait bien aussi de leur procurer du travail pour absorber leur excès de vitalité ; enfin on peut leur donner du bromure. Mais, par contre, souvent on est emporté parce qu'on est neurasthénique, et l'on doit, chez un semblable malade, renforcer la vitalité, fortifier le corps par des exercices en plein air, des douches, lui épargner le surmenage.

OMNIBUS.

## CHEZ LE LIQUIDATEUR

*Le comptable.*—Quo voulez-vous ?

*Le mendiant.*—M. Lindienne a déposé son bilan ?

*Le comptable.*—Oui.

*Le mendiant.*—Vous êtes chargé de payer les créances ?

*Le comptable.*—Oui, mais qu'est-ce que...

*Le mendiant.*—Je viens "filer" la mienne. M. Lindienne avait l'habitude de me donner cinq cents tous les lundis.

## PAS SUR

*Le caissier.*—Je ne puis vraiment vivre avec le salaire que vous me donnez.

*Le patron.* Je m'en doutais. Aussi, dès demain, vous aurez à me donner une autre police de garantie au montant de \$5,000.

## SINGULIÈRE CONSOLATION

*Lui.*—Je ne visiterai plus les Fabien. Ils parlent trop mal sur mon compte.

*Elle.*—Bah ! il ne faut pas vous formaliser. Ils ne font que répéter ce qu'ils entendent dire.

## LE PARCE QUE



*L'Écossais.*—Pourquoi l'eau est-elle donc si basse en été, l'oncle Erastus ?

*L'oncle Erastus.*—Pour un homme de votre intelligence vous posez la une drôle de question. Eh ! mais... c'est parce que les poissons ont une soif sans pareille et absorbent toute l'eau, quoi !

## ÇA FAIT RIEN



La bon monsieur. — Ne pleure pas, mon petit, ça te barbouille le visage.  
Le petit. — Ça fait rien, hi ! hi ! hi ! y était sale auparavant.

## LES PUNAISES

La scène représente le cabinet du Propriétaire. A droite, un buffet. A gauche, une forêt vierge ornée d'une pendule empire. Ce luxe d'une pendule ancienne dans une forêt, et d'une forêt vierge dans un simple bureau, signale le Propriétaire comme un personnage considérable.

LE PROPRIÉTAIRE, *seul*. — Quelle heure est-il ! (Il regarde du côté de la forêt.) Onze heures ! Oh, oh ! c'est le moment de filer ! Si j'attends cinq minutes de plus, la bourgeoise va rentrer et je ne pourrai pas encore aller prendre mon absinthe ! (Avec un geste résigné.) Oh ! là, là ! quels crampions, ces femmes !

(Bien qu'il n'y ait aucune porte apparente on frappe.)

LE PROPRIÉTAIRE. — Entrez ! (On frappe de nouveau.) Mais entrez donc que je vous dis ! Vous avez donc du fromage de cochon dans les oreilles ?

(Entre M. Dujonc. Ou plutôt, non, M. Dujonc n'entre pas : il sort du bois. Selon toutes probabilités, il y est allé pour prendre l'air d'abord, pour mettre sa montre à l'heure, secondement, et ensuite pour cueillir la fraise, le muguet ou quelque autre fleur printanière. — Il est vêtu d'une blouse bleue, cravaté d'écarlate, et tient respectueusement à la main son haut-de-forme adorné d'une plume blanche. Il s'incline.)

LE PROPRIÉTAIRE, *allant droit au-devant de lui*. — A qui ai-je l'honneur de parler, esvèpé ! C'est-il à l'ambassadeur de Madagascar !

M. DUJONC. — Je vous demande pardon, monsieur. Je suis Dujonc, le locataire du septième.

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah ! bon ! très bien ! J'vous r'mettais pas, monsieur Dujonc. Et Mme Dujonc, elle va bien, et la p'tite Dujonc, et le p'tit Dujonc ?... Allons, tant mieux... Et qu'est ce qui vous amène, mon père Dujonc ?

M. DUJONC. — Je viens vous faire une petite confidence, monsieur.

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah ! ! !

M. DUJONC. — Oui. C'est très grave. Je vais vous dire, monsieur : c'est plein de punaises, chez moi.

LE PROPRIÉTAIRE, *gravement*. — Des punaises ?

M. DUJONC. — Oui.

LE PROPRIÉTAIRE, *plus gravement encore*. — Et qu'est ce que c'est que ces punaises-là ?

M. DUJONC. — C'est le locataire d'avant moi qui les a laissées. A prouvo que le papier en est farci.

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah ! diable ! c'est le propriétaire d'a...

(*récapitulant*) c'est le lo-ca-tai-re d'avant qui les a laissées... Ça, c'est grave.

M. DUJONC. — Pourquoi ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Parce que je n'ai pas son adresse... ; si je l'avais, on pourrait s'arranger... Je lui écrirais... ; mais dans ces conditions là, je ne peux rien décider... pour le moment

M. DUJONC, *avec humeur*. — Alors, moi, quoi qu'il faut que j'fasse avec les punaises !

LE PROPRIÉTAIRE, *bravement*. — Ecoutez, monsieur Dujonc, je suis un bon homme, moi, je ne demande qu'à tout arranger. Eh bien ! je crois que j'ai trouvé un joint. Patientez encore une quinzaine... trois semaines au plus... Si, d'ici là, l'ancien locataire n'est pas venu les réclamer, eh bien ! ma foi, elles seront à vous, ces punaises — et vous pourrez les garder. (Rideau.)

GEORGE AURIOL.

## OPPOSITION MOTIVÉE

La majorité des paroissiens de St-XXX, s'est opposée à l'érection d'une clôture autour du cimetière pour deux raisons :

“Ceux qui sont dedans n'en sortiront pas et ceux qui sont dehors ne désirent pas y aller.”

## REMIS EN FONDS

Auguste. — Elle t'a renvoyé ta bague ?

Alphonse. — Oui, et je vais pouvoir m'acheter un bicycle dernier modèle.

## DANS LE VAGUE

Un mari oublieux comme il y en a trop, descendait la rue Saint-Laurent, l'autre jour, en marmottant :

“C'est étrange que je ne me rappelle plus ce qu'elle m'a recommandé en partant... si c'est de me faire extraire une dent ou d'aller chez le photographe...”

## PLUS D'ENSEIGNE !

Vieux monsieur. — Pourquoi pleures-tu si fort, mon petit ?

Petit mendiant. — Un grand garçon m'a volé mon écriteau.

Vieux monsieur. — Quel écriteau ?

Petit mendiant. — Celui qui apprenait aux passants que j'étais sourd-muet.

!!!

Mlle Ide (*en quête de compliments*). — Je me demande ce qu'il a pu trouver en moi pour tant m'aimer.

Son amie. — C'est également ce que tout le monde se demande. Mais, tu sais, les hommes sont de si drôles de types.

## PAS DU TOUT

Le juge. — Je crois comprendre que vous vous avouez coupable ?

Le prisonnier. — Pas du tout, mon avocat m'a convaincu que j'étais innocent.

## SCÈNE FAMILIALE

Elle. — Polycarpe, ce chapeau me va-t-il bien ?

Lui. — Je ne sais pas vraiment... L'as-tu acheté ?

Elle. — Pas encore. Je l'ai apporté “sur approbation”. Si celui-ci ne me satisfait pas, je prendrai l'autre que j'ai fait mettre de côté mais qui coûte trois piastres de plus.

Lui (*promptement*). — Phémie, jamais un chapeau ne t'a fait aussi bien. Réponds de suite que tu le gardes. Il est vraiment mignon.

## EN CHEMIN DE FER

La mère. — Si tu ne cesses pas de pleurer, je vais te donner la fessée.

Toto. — Et moi je vais dire au conducteur que j'ai plus de sept ans.

## LA FACHEUSE RESSEMBLANCE



I  
Tenté par la tiédeur de l'eau, M. Barbuche profite du sommeil de son épouse pour prendre un bain.



II  
Un gorille échappé d'une ménagerie vient à passer. Ces bêtes sont frileuses.



III  
Voyant des vêtements à sa taille, il se les approprie, et assez entreprenant de sa nature, ..



IV  
...commence à flirter avec Mme Barbuche qui, ensommeillée et ravie, prend le monstre pour son mari...



V  
...et s'écrie avec effroi en voyant ce dernier apparaître : "Ciel ! un gorille qui sort de l'eau !"

CHANT D'AMOUR

*Le flot roulant sur la dune  
A la lune  
Murmure un chant délicieux,  
Qui s'élève de la vague,  
Monte — vague —  
Et s'enrole jusqu'aux cieux.*

*"Je l'aime !" dit la violette,  
Qui, coquette,  
Se cache avec l'églantier :  
"Je l'aime !" dit l'herbe douce  
A la mousse  
Qui croît au bord du sentier.*

*Et le pinson qui voltige  
Sur la tige  
De quelque jeune arbrisseau  
Dit : "Je l'aime !" à l'hirondelle  
Qui de l'aile  
Frôle l'onde du ruisseau.*

*"Je l'aime !" dit la mouette,  
La chouette,  
Qu'on ne voit jamais le jour,  
De même que la colombe  
A la tombe  
Murmurent leur chant d'amour.*

*Tout conjugue ce doux verbe,  
Même l'herbe,  
Même les flots de la mer :  
La brise, le vent de l'espace,  
L'eau qui passe,  
Tout aime — même le ver !*

*"Je l'aime aussi !" dit la rose  
Fraîche éclosé :  
"Je l'aime !" dit le buisson.  
On entend dans la nature  
Ce murmure  
Comme un immense frisson.*

*C'est une voix angélique  
Et mystique  
Qui s'élève de tout lieu :  
C'est la voix de la nature  
Chaste et pure  
Qui s'enrole jusqu'à Dieu !*

LÉON ERVIER.

L'HISTOIRE DU PARAPLUIE

Aujourd'hui qu'il n'est pas un citadin qui ne possède son parapluie, compagnon indispensable de presque toutes les sorties, quelque temps qu'il fasse, on est tout étonné quand on se trouve à la campagne et qu'on voit un paysan marcher sous la pluie, sans paraître se préoccuper autrement de l'averse qui lui tombe sur le dos. Cette différence n'est pas seulement le résultat de l'accoutumance, c'est aussi quelque peu un effet d'atavisme, autrement dit d'hérédité : il ne faudrait pas en effet remonter bien loin pour arriver à une époque où le parapluie était inconnu dans toute l'Europe, et plus tard même en France et dans l'ouest de l'Europe.

Et pourtant cet instrument si commode a une origine qui se perd en réalité dans la nuit des temps ; on le rencontre dans les dessins grecs et sur les vases étrusques ; on peut en suivre la trace jusque dans l'ancienne Égypte. Il est probable du reste qu'à ce moment il se présentait plutôt sous l'aspect du parasol ou de l'ombrelle, et cela expliquerait l'origine de son nom latin d'*umbrella* (du radical *umbra* ou ombre), oui, ce nom que l'on retrouve tel quel dans la langue anglaise. Le parapluie, ou son frère le parasol, a toujours tenu une place de premier ordre, et il était même un insigne honorifique pour certains grands de la terre : c'est pour cela notamment que la décoration de l'ordre royal siamois de l'Éléphant-Blanc comporte deux pyramides de neuf parapluies (ou parasols), placées de part et d'autre d'un triple éléphant blanc. Le titre, ou du moins l'un des titres du roi de Birmanie, était "seigneur des vingt-quatre parasols", et, d'une façon générale, dans l'Inde, en Chine et dans les contrées d'Asie, le port d'un parasol d'une certaine couleur au-dessus de la tête d'un homme, est un indice de son rang. D'ailleurs, si les grands dignitaires en Chine possèdent des parapluies faits d'étoffes coûteuses, de soie brodée notamment, le commun se contente, comme matière première, de simple papier huilé, qui supporte parfaitement des avalanches d'eau, et qu'on ne dédaigne point d'ornementer avec des inscriptions reproduisant des sentences de Confucius.

C'est de l'Orient que le parapluie a été introduit en Europe, d'abord en Espagne. A ce moment, Montaigne, comme la plupart de ses compatriotes, s'étonnait qu'on pût employer un pareil instrument, et il l'accusait d'être pour sa main un fardeau plus lourd qu'il n'était un secours précieux pour sa tête : le fait est que, à cette époque et même beaucoup plus tard, la monture et l'étoffe recouvrant le parapluie formaient un poids énorme, et nos lecteurs ont peut-être vu dans les campagnes les anciens parapluies des paysans, qui rappellent ces ancêtres vénérables. A Londres, au temps du célèbre Addison, un client d'un café fameux de l'époque fut acablé de sarcasmes et couvert de ridicule parce qu'il avait envoyé chercher un parapluie, le parapluie de l'établissement, un jour qu'il pleuvait. Au commencement du dix-huitième siècle, quand un homme se montrait dans les rues de Londres avec un parapluie, il pouvait être sûr de voir les passants s'ameuter sur son passage et lui crier toutes sortes de quolibets. Ce qui n'empêcha point le célèbre philanthrope Jonas Hanway de porter partout son parapluie et d'affronter les moqueries.

Bientôt il trouva de courageux imitateurs, et, à sa mort, en 1781, tout le monde en Angleterre portait des parapluies. On sait du reste que le parapluie est aujourd'hui le compagnon indispensable de tout bon Anglais. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce précieux instrument est maintenant universellement adopté : mais il faut peut-être chercher dans les sentiments hostiles du temps passé, l'origine de la répugnance que manifestent encore bien des gens à s'armer d'un parapluie quand le temps ne l'exige pas absolument.

L. VIATOR

A TABLE

Mme Gatien.—Quoi de travers encore ?  
M. Gatien.—Je suis à me demander où tu as acheté ce poisson.  
Mme Gatien.—Belle affaire... C'est au marché, quoi.  
M. Gatien.—J'étais bien près de penser qu'il y avait eu une vente de liquidation à l'Aquarium.

HUM !

Le tramp.—Vous voyez, bonne dame, de quoi j'ai besoin.  
Bonne dame.—Fort bien, mais je n'ai qu'un morceau de savon à la maison et la servante s'en sert en ce moment. Revenez une autre fois.

L'IDÉAL

Le politicien idéal est assurément celui qui pourrait distribuer le patronage de façon à satisfaire ceux qui n'en recevraient pas.

SERMENTS D'AMOUR



SCÈNE CONTAGIEUSE

## UN MONSIEUR QUI NE S'AMUSE PLUS



I

—Mon cher, dit le vieux gentleman, ce garçon a peint une imitation épouvante d'un trou à charbon. Je vais rester là à en voir les effets !



II

Et le vieux gentleman et le garçon passèrent une joyeuse après-midi à voir les passants sauter devant le faux trou.



III

—Ah ! ah ! dit le même gentleman, le lendemain. Voilà le garçon d'hier qui a peint le faux trou, il ne me reconnaît pas, il croit que je vais tourner autour, il se trompe et je vais marcher tout droit...

## CHRONIQUE

Pour cette semaine faisons du carnet fantaisiste ; allons de droite à gauche, demandant aux petits faits courants matière à quelques lignes.

Il y a quelques jours, le parlement fédéral a voté des résolutions de félicitations à l'occasion de l'entrée des troupes anglaises dans Prétoria. Dans ses remarques sir Chs. Tupper a dit que l'envoi, à ses seuls frais, d'une troupe de cavalerie par lord Strathcona (sir Donald Smith) constituait un fait très rare dans l'histoire. C'est vrai pour les trois derniers siècles ; mais durant le Moyen-âge, il était d'occurrence ordinaire que les vassaux équipent et entretiennent à leurs frais des troupes plus ou moins nombreuses pour le service du roi.

Ximénès, cardinal et ministre d'Etat, général des armées du roi d'Espagne, équipa à ses frais une flotte de 80 vaisseaux. Son historien ajoute qu'"il déchargea le peuple des impôts les plus onéreux et paya les dettes publiques". Or, au début, Ximénès était un moine mendiant. Souvent après avoir mendié tout le jour de porte en porte, il rapportait à peine quelques morceaux de pain. François Ruys, son compagnon, lui reprochait quelquefois son inhabileté à faire la quête : "Chacun a son talent, lui disait-il, mais le vôtre n'est pas de mendier ; pour peu que vous vous obstinez, vous nous feriez mourir de faim."

\* \* \*

C'est en temps de session — quand se votent les "estimés" — qu'il est de mise dans nos parlements de parler d'économie et, pour les gouvernements, de s'efforcer d'en montrer. Ce sont surtout les petites économies qui sont cocasses... celles surtout qui coûtent cher. Oui, je dis bien : qui coûtent cher.

L'Echo, de Paris, en raconte une bonne à ce sujet, ce qui me dispensera d'en chercher dans notre propre administration.

La chambre des députés avait voté pour l'Exposition des crédits supplémentaires de quelques millions et... 13 centimes !

Or le sénat estima, dans sa sagesse, que ces 13 centimes faisaient tache ; il supprima lesdits 13 centimes.

La loi revint à la Chambre. Comme elle était modifiée, un nouveau projet fut imprimé, distribué. La commission compétente réunie rediscuta, nomma un rapporteur. Nouveau rapport et nouvelles conclusions soutenues à la tribune. Nouveau vote et le projet (sauf les centimes) fut adopté à l'unanimité, moins deux voix. Enfin, publication à l'Officiel de la discussion et de l'enregistrement des votes.

"Bref, en frais divers et impression, la réduction des quarante trois centimes s'est soldée par plus de cinq cents francs... et des centimes, sans compter le temps perdu. Or, *times is money!*"

C'est, paraît-il, la seule économie véritable que ces représentants ont trouvé moyen de faire sur le budget.

Dans une maison de commerce même mal tonue on les prierait d'aller ailleurs exercer leurs talents.

Cependant les électeurs continueront de leur accorder toute confiance.

C'est la même histoire dans bien des pays. Le peuple s'imagine que tout va pour le mieux, ou bien on le lui fait accroire, et ça suffit.

\* \* \*

Oh ! le pouvoir de l'imagination...

Le célèbre docteur Petit, qui vivait en vers 1790, fut consulté par la famille d'un homme qui s'était fait dire la bonne aventure par un prétendu tireur d'horoscopes qui lui avait annoncé une mort prochaine ; ce dont il avait été frappé à ce point qu'on devait craindre pour lui la perte de la raison.



IV

—Mon Dieu ! mon Dieu ! c'en est un vrai... Au secours ! au secours !  
(Le petit peintre avait reculé de quelques mètres.)

Le docteur affirme qu'il va mettre bon ordre à cette affaire. Il prend le nom et l'habit d'un magicien qui avait alors un grand renom parmi les gens crédules. Il se présente chez le malade, le questionne sur son état, convient que la personne qui lui a dit la bonne aventure est très habile en chiromancie ; mais il assure qu'elle s'est trompée, de fort bonne foi d'ailleurs, sur un point très important : c'est de n'avoir pas fait assez attention à la ligne, dite de vie, qui lui avait paru interrompue et qui paraissait l'être, effectivement, au premier coup d'œil. En y regardant attentivement, elle aurait vu que cette interruption n'était qu'apparente. En conséquence, le docteur déclare que, tout bien examiné, le malade n'a point à craindre la mort, que le peu de marque de la ligne de vie dans cet endroit indiquait une maladie que le malade vient d'avoir, mais qu'il vivra encore au moins trente années. Cette nouvelle bonne aventure, prononcée d'un ton très sérieux, rassura le mélancolique émerveillé, et il fut guéri.

\* \* \*

Je parlais, l'autre jour, de l'excessive imagination des reporters et de ses produits parfois renversants,

Il m'est tombé depuis sous les yeux une anecdote qui a bien des sœurs dans les annales du journalisme moderne. Le héros n'était pas reporter pour la bonne raison que le reportage n'existait pas alors, mais il en faisait office par un autre procédé.

Au siècle dernier, l'abbé de la Tour, de Marseille, eut une maladie si grave qu'il passa pour mort dans toute la ville pendant vingt-quatre heures. Un Marseillais, écrivant ce jour-là à un ami de Livourne, qui connaissait l'abbé de la Tour, lui manda cette mort dont tout le monde était affligé ; il entra dans les détails de la maladie, et finit en disant qu'il venait de voir passer le convoi qui était magnifique.

Le correspondant qui avait reçu cette lettre vint à Marseille l'année d'ensuite ; une des premières personnes rencontrées n'est autre que l'abbé de la Tour, qui, dès qu'il l'aperçut, courut à lui et fut fort étonné de la réception qu'on lui fit.

Le Livournais, croyant voir un revenant, fut sur le point de s'enfuir, mais tout s'expliqua. "J'ai en effet passé pour mort pendant vingt-quatre heures, lui dit l'abbé, mais j'en ai cependant rattrapé."

Le Livournais va ensuite trouver son donneur de nouvelles : "Que m'avez-vous donc mandé l'an dernier, sur la mort de l'abbé de la Tour ? Je viens de le rencontrer en parfaite santé."

—Mon ami, répond l'autre, je vous assure que la nouvelle était répandue partout au moment où je vous écrivais.

—Mais vous m'avez marqué positivement que vous veniez de voir passer son convoi, qui était, disiez-vous, magnifique.

—Eh bien ! mon cher, oui, je l'avoue, mais, en vérité, c'est la seule chose que j'aie ajoutée.

\* \* \*

Je parlais également, il y a quelque temps, des accrocs que l'on donne dans les meilleurs journaux parisiens à la langue française. A ce propos je citais quelques paroles élogieuses de l'Illustration, de Paris, à l'adresse des Canadiens-Français. Un lecteur écrit à ce même journal :

"Vous signalez avec raison l'abus qu'on fait du mot *clou*. Hors des acceptions diverses admises par l'Académie et par Littérature, l'emploi de cette locution a des conséquences bien bizarres. Ainsi, d'une machine usée, détraquée, bonne à mettre à la ferraille, on dit : c'est un *clou*. Et d'une magnifique machine toute neuve, admirée des visiteurs du Champ de Mars, on dira également : c'est un des *clous* de l'Exposition. Le même mot sert donc à exprimer des idées absolument contraires..."

KODAK.

## AUX ENFANTS

Gais enfants, follet qui scintille,  
J'aime à vous voir d'un pas léger  
Folâtrer quand le soleil brille,  
Insouciant de tout danger.  
Chantez, dansez sur la fougère,  
En vous enlaçant par la main.  
La joie, hélas ! est éphémère.  
Qui répondrait du lendemain ?  
D'autres l'ont dit déjà, je pense,  
La vie est semblable aux saisons :  
Au printemps riche d'espérance,  
À l'été riche de moissons.

À l'automne, où les feuilles tombent,  
Les rêes d'or, tristes, s'en vont,  
Puis c'est l'hiver, où tous succombent,  
La mort vient, et nous la suivons.  
Fusé donc sur la moisson verte,  
Les enfants, Dieu vous sourit.  
Puis, quand sa main est entr'ouverte,  
De son beau ciel il vous bénit.  
Puis, plus tard... quand vous serez triste,  
Sachez un remède pourtant,  
Remède auquel rien ne résiste :  
Écoutez chanter votre enfant !

E. CARPENTIER.

## COURRIER FEMININ

On me demande de continuer l'histoire abrégée des chapeaux de la femme. Je veux bien. Nous étions arrivées à la Révolution.

Après le 14 Juillet 1789, la simplicité caractérise les *Bonnets à la Bastille*, ornés de la Cocarde nationale, et les *Bonnets à la Citoyenne*, en gaze blanche.

Mme de Genlis raconte qu'elle porte, pendant la Révolution, les cheveux crépés sous un *Chaperon* coquet rabattu sur le front. C'est l'ère du *Bonnet Pierrot*, des *Bonnets à la Charlotte Corday*.

Le Chapeau à la *Primrose*, qui se lie négligemment autour de la tête, est adopté par les élégantes du Directoire, ainsi que le Chapeau *Turban*, dont le premier s'appela *Turban à la Mahométane*, par imitation du costume oriental.

Elles adoptent aussi le chapeau rond à l'Anglaise, à la *Glaneuse*, chapeau *Spencer* et à la *Liberté*, à fond plat et à bord rabattu, qui se plaçait sur le côté pour laisser à découvert une demi-toque de satin, le tout orné de fleurs.

En 1792, on voit les chapeaux à la *Bergère*, *Sens devant derrière*, à *Corridor*.

Sous le Directoire et le Consulat, on inaugure la *Coiffure à la Titus*, à la *Parresseuse*, à la *Grecque*, à la *Turque*, à la *Hollandaise*. Puis on voit les *Anneaux de Saturne* et les *Repenirs*.

EMPIRE.

L'Impératrice Joséphine commanda jusqu'à trente-cinq chapeaux dans huit mois.

Vers 1810 apparaît la *Capote*, *Capote Abat-jour*, *Capote Cabriolet*.

## CES BONS GENDRES



—Tu devrais bien faire venir ta mère à Paris pour l'Exposition.  
—Y penses-tu?... Avec cette foule... Ce serait fort dangereux.  
—Raison de plus.

## IL FAUT S'INSTRUIRE TOUJOURS



Jeannot. — Qu'est-ce que tu regardes donc, les annonces ?

Mme Labranche. — Oui. Sans ces "placards-là", il y a une grosse moitié des choses à boire et à manger que je ne connaîtrais pas.

En 1812, la princesse Pauline apparaît, dans le tableau de David, coiffée d'un *Bonnet-Turban* à la mode juive.

Marie-Louise ne se montre que la tête enveloppée de gaze et le front couronné de roses.

La coiffure typique de l'Empire est le *Turban*, souvenir des conquêtes. Le chapeau se portait dehors. Le plus excentrique fut celui de Mme Georges, qui ressemblait à tout, excepté à une coiffure, et qui mérita de partager le succès de fou-rire de la *Casquette* de Mme Cottin.

RESTAURATION.

Au mois de Janvier 1816, une dame étrangère parut à l'Opéra avec une *Toque russe*. Cette toque fut imitée par une modiste qui la mit en vogue.

On porta ensuite la *Cornette* de velours noir, bordée de tulle blanc, et l'on put voir des chapeaux noirs posés sur des cornettes blanches.

LOUIS-PHILIPPE.

Sous Louis-Philippe apparaissent les *Capotes* et les *Capelines*.

En 1835, le mauvais goût introduit, avec les manches à gigots, les grands chapeaux évasés appelés *Cabriolets*.

On vit ensuite le *Bibi*, petit et élégant, qui seyait aux jeunes et jolis minois ; mais les laiderons finirent par lui substituer l'adieux *Caba*, qui fut suivi par le *Panola* et cent autres.

Les petits chapeaux ne sont pas une nouveauté.

Les chapeaux microscopiques inspirent cette pensée : "Il serait plus simple d'envoyer la facture toute seule dans un carton."

En résumé, de 1810 à 1855, la coiffure est un prétexte à combiner et à entrelacer le velours, le soie, les dentelles, les plumes, les fleurs, les pierres précieuses, etc. Le Chapeau prend toutes les formes et toutes les dimensions, grand, petit, rond, ovale.

XXX.

## LISEZ ET RÉFLÉCHISSEZ

Le jour de son mariage, une jeune femme vendit son piano, acheta avec le produit une machine à coudre, assez d'étoffe pour faire un habillement à son mari et une robe pour elle-même, et se mit à l'œuvre dès le lendemain. Le mari répandit la nouvelle, et deux mois ne s'étaient pas écoulés, que les quatre sœurs de cette précieuse petite femme avaient trouvé des maris.

## INDICATION FAVORABLE

Dick. — Tom est-il honnête ?

Mick. — Tout ce que je puis te dire, c'est que dans un échange de chevaux il se trouve toujours le perdant.

## LA CHARRUE AVANT LES BEUFES

Box (le journal à la main). — Ah ! par exemple, voilà qui va faire un joli mêli-mêlo.

Tox. — Quoi donc ?

Box. — L'expédition au pôle nord du capitaine Sangfret n'est pas encore partie et il y a déjà deux semaines que l'expédition du capitaine Froideuil est en route pour la retrouver.

## CANDEUR

M. Damien. — Avez-vous eu beaucoup de difficulté à apprendre à chanter ainsi ?

Mlle Gatien. — Beaucoup, avec nos voisins surtout.

## LE PRINCIPE EST SAUVÉ



I  
Mlle Batoche. — David, si vous n'allez pas obliger cet insolent à me faire des excuses, vous n'êtes pas un monsieur.  
David. — J'y vais, chérie.



II  
Mlle Batoche. — Êtes-vous gravement blessé, David ?  
David (d'une voix éteinte). — Oui ; mais, vous le voyez, je suis un monsieur...

## Le Marchand de Marrons

On chercherait vainement, du premier au dernier échelon de l'échelle sociale, un être plus placide, plus pacifique, plus naïf, quo ce paisible industriel qui nous arrive quand les hirondelles nous quittent : nous voulons parler du marchand de marrons.

C'est à lui, mieux qu'à personne, qu'on pourrait appliquer la locution proverbiale : " Il ne dit jamais un mot plus haut que l'autre ", sauf cependant ceux : " l'brûlent, ces gros-là, l'brûlent " qu'il est obligé de faire entendre au loin.

C'est donc une véritable rareté, que de voir un marchand de marrons mis au violon pour ivresse, y faire un épouvantable vacarme, insulter les agents, et comparaître enfin en police correctionnelle à raison de ces faits.

Comme tous les marchands de marrons, Badoche ne connaît que le cabaretier à la porte duquel il est installé, les habitués de l'établissement et quelques-uns de ses propres clients. C'est ainsi que, parmi ces derniers, il connaissait Mlle Maria qui, chaque jour, venait lui acheter une assez forte mesure de marrons pour ses maîtres.

Ces préliminaires exposés, les explications de Badoche vont être sinon bien claires en langage de marchand de marrons, du moins faciles à démêler avec quelque attention.

M. LE PRÉSIDENT. — Il y a d'excellents renseignements sur votre compte ; vous êtes un brave homme, honnête, tranquille.

BADOCHÉ. — Ah ! je peux lever la tête, rien sur la conscience.

M. LE PRÉSIDENT. — Eh bien ! comment se fait-il que vous soyez ivre, que nous ayez fait du scandale au poste ?

BADOCHÉ. — Ah ! mon juge, que si j'avais assez d'esprit comme les auteurs qui composent les livres, qu'on en ferait un de mon affaire ; mon Dieu ! s'il est possible ! moi que je n'ai jamais rien eu avec personne, que me v'la ici comme un criminel.

M. LE PRÉSIDENT. — Un criminel, non ; mais enfin vous avez commis un délit.

BADOCHÉ. — Tout ça pour quarante sous que cette demoiselle m'avait filoutés.

M. LE PRÉSIDENT. — Quelle demoiselle ?

BADOCHÉ. — Mlle Maria, qu'elle était domestique dans une fameuse maison, monsieur, pour que ces personnes-là achètent tous les jours pour 10 sous de marrons.

M. LE PRÉSIDENT. — Eh bien, après ?

BADOCHÉ. — Elle payait toujours comptant, monsieur, si bien qu'un jour, elle me dit : je vous payerai ça demain avec les autres ; que le lendemain elle me dit qu'elle a oublié son argent, et puis le troisième jour, qu'elle avait beaucoup de provisions à faire et pas assez sur elle.

M. LE PRÉSIDENT. — Oui, enfin, elle est arrivée à vous devoir quarante sous ; après ?

BADOCHÉ. — Après, elle n'est plus revenue ; alors au bout de quinze jours, je me dis : faut que j'aille demander mes quarante sous, dont je dis au marchand de vins : je reviens tout de suite.

C'est bon, me v'la chez les maîtres de cette demoiselle — je dis : Salut, monsieur, madame, la compagnie, je viens pour les quarante sous ! Ils ne savaient pas rien de cette affaire-là, dont quand je leur ai contée, qu'ils me disent : " Maria n'est plus ici, nous lui donnions toujours de l'argent ; elle prenait à crédit et elle gardait l'argent, alors nous l'avons renvoyée. " Et ils ne veulent pas me donner mes quarante sous. Moi, je crie, je veux mon argent : le monsieur veut me mettre à la porte, je ne veux pas ; finalement qu'on se bouscule, on va chercher des sergents de ville et qu'on me fiche au poste. Moi, ça ne m'arrangeait pas, ayant mon charbon qui brûlait, et que je manquais la vente : alors je dis au chef de poste, s'il

pout faire envoyer un bout de billet, chez le marchand de vins dont je suis à sa porte, pour qu'il me réclame. Il veut bien, j'envoie un bout de billet et v'la, pas le marchand de vins, mais un de ses clients, vu qu'il n'avait pas le temps ; alors, il dit au chef de poste : " C'est le marchand de marrons, auriez-vous la complaisance de le lâcher, c'est un brave homme " ; c'est bon, on me lâche.

Alors, une fois dans la rue, v'la l'individu qui me dit : " Venez prendre un verre pour vous remettre. " Je ne voulais pas, ayant mon charbon qui brûlait ; mais il me dit : " C'est l'heure de dîner, venez à mon petit gargot ; c'est moi que je régale. Alors, moi je veux bien ; nous allons dîner ; on boit pas mal, dont, après dîner, je l'emène prendre du café et puis du cognac ; après, lui, naturellement, paye une tournée chez un autre marchand de vins, moi, une autre un peu plus loin ; si bien qu'étant neuf heures du soir, et passant devant le bal de

la Reine-Blanche, il me dit : " Si nous allions pincer une petite danse. — Oh non, que je lui dis, j'ai mon charbon qui brûle et ma vente que je manque. " Tout de même étant un peu gai, mais pas solide, je lui dis : Ça me ferait plaisir tout de même de danser, seulement j'ai tout qui me tourne et je tiens pas sur mes jambes. C'est bon, il me prend par le bras et nous v'la dans le bal. Quand je sens la chaleur, et tout le monde qui sautait, et la musique et le tapage, j'étais tout je ne sais comment et v'la que mon camarade me fourre dans une danse, et qu'est-ce que j'ai pour vis-à-vis ? Ma voleuse de marrons ! Alors je lui dit que je viens de chez ses maîtres et que je vais la faire arrêter. Là-dessus, elle me dit tout bas de ne pas crier, et qu'après la danse elle me donnera mes quarante sous.

Me v'la bien content, me disant : Cristi que j'ai bien fait de venir ici ! je vais avoir mes quarante sous ! Alors, après la danse, Mamselle Maria me prend par le bras et qu'elle me faisait des yeux d'un doux ! et des petits sourires... elle est très gentille, dont elle m'invite à la régaler de quelque chose. Moi étant très gai, et puis ces yeux qu'elle me faisait, j'avais la tête toute chavirée ; pour lors, je lui paye quelque chose.

M. LE PRÉSIDENT. — Voyons, arrivez donc au fait.

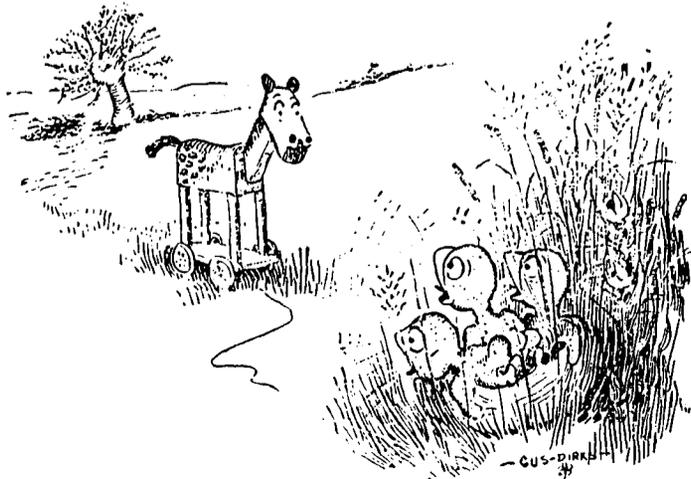
BADOCHÉ. — Ah ! monsieur ! voilà ; c'est qu'à partir de là, je ne me rappelle plus de rien du tout ; seulement que le lendemain matin, je me retrouve dans un autre poste, n'ayant plus ma montre, ni 30 francs que j'avais avant, et que les agents me disent qu'ils n'ont trouvé endormi sur un banc du boulevard de la Villette, à minuit et demi. C'est donc de là qu'il m'est venu une fureur, que c'est la première fois de ma vie, pensez : ma montre, 30 francs, mon charbon brûlé, la vente que j'ai manquée, et que je ne sortais pas des postes ; tout ça pour rattraper quarante sous, et que, la coquine, je suis sûr que c'est elle qui m'a volé ma montre et mes 30 francs ; qu'il me semble bien qu'elle m'a emmené avec elle, censé pour me donner mes quarante sous, et qu'elle me faisait des œils en coulisse...

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin, vous reconnaissez avoir outragé les agents ?

BADOCHÉ. — Parce que je voulais m'en aller, pensant à mon commerce et qu'on ne devait pas savoir ce que j'étais devenu.

Ajoutez à l'énumération ci-dessus les 50 francs d'amende auxquels a été condamné le prévenu, et voilà ce qu'a coûté à notre marchand de marrons la tentative de recouvrement de ses quarante sous.

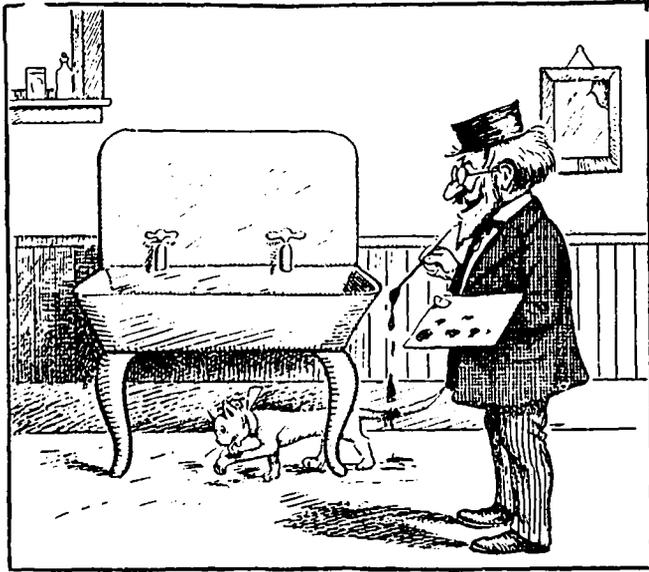
## BON CŒUR



Le cheval de bois. — Pas besoin de vous égossier... Je ne vous mangerai pas.



## LE TOUR JOUÉ A LA CUISINIÈRE PAR L'ARTISTE



I

## LE PETIT BERGER

*Il est roi, le petit berger,  
La verte colline est son trône,  
Son sceptre est le pipeau léger,  
Et le soleil est sa couronne.*

*A ses pieds rampent les moutons,  
Et, devant son palais de chaume,  
Les boufs, ses courtisanes gloutons,  
Dévorent les prés, son royaume !*

*Les boucs sont ses comédiens,  
Le berceur est sa citadelle,  
Les oiseaux ses musiciens  
Pour son théâtre et sa chapelle.*

*Les oiseaux savent tant de chants  
Qu'ils accompagnent au loin la cascade,  
Que, couché sur les fleurs des champs,  
Le roi s'endort à leur aubade.*

*Et le roi fredonne en dormant :  
" Le pouvoir est bien lourde chose,  
" Je voudrais être seulement  
" Près de ma reine au teint de rose,*

*" Près de de ma reine au front si pur,  
" Et couronné de marguerites,  
" Car c'est dans ses grands yeux d'azur  
" Qu'est mon royaume sans limites !"*

PAUL GABILLARD.

## UN ROI NÈGRE ALSACIEN

On a conté récemment, sur la foi d'un soldat des colonies, qu'un Alsacien était devenu le chef d'une tribu d'anthropophages.

Cette peu croyable aventure vient d'être confirmée par un jeune Alsacien, matelot à bord d'un croiseur allemand, qui prétend s'être entretenu avec ce prince sauvage.

Celui-ci, qui s'appelle Casimir Gangloff et est originaire de Koenigshofen, près de Strasbourg, est roi de l'île Kong, dans la Nouvelle-Guinée, et se propose même, à ce qu'il dit, de venir à Paris au moment de l'Exposition, puis d'aller faire un tour au pays natal.

A l'entendre, il a mené une existence des plus mouvementées. Engagé volontaire dans l'infanterie de marine, bien avant la guerre de 1870, il était devenu rapidement sergent-major. Un beau jour à la suite d'une discussion avec son capitaine, il avait tué ce dernier. Condamné par le conseil de guerre aux travaux forcés à perpétuité, il avait été transporté en Nouvelle-Calédonie, où il était resté pendant un certain nombre d'années. Puis la guerre était survenue, suivit de l'annexion.

A un moment donné, il avait réussi à s'échapper avec trois de ses compagnons dans une petite barque et, après mille vicissitudes et souffrances, avait été recueilli en pleine mer par un schooner allemand qui faisait route pour la Nouvelle-Guinée. En arrivant à l'archipel Bismarck, il avait réclamé la nationalité allemande et celle-ci lui avait accordée. Ensuite, voulant gagner sa vie, il avait accepté de partir avec ses trois compagnons pour l'intérieur des terres et de faire, pour le compte d'une maison allemande, la troque de la coprah. C'était une besogne très malaisée. A quatre reprises la hutte occupée par lui et ses camarades avait été incendiée par les sauvages et, à sa cinquième rencontre avec ses derniers, il avait perdu ses trois compagnons. Lui-même ayant réussi à s'échapper avait fini par gagner Herbertshöhe, la station allemande la plus rapprochée. Là on lui avait donné une petite pacotille avec laquelle il s'était mis à trafiquer pour son propre compte, allant de préférence dans les îles où l'on n'avait encore jamais vu de blancs et auprès des habitants desquelles il avait bientôt acquis un prestige considérable. Au cours de ses pérégrinations incessantes, il était arrivé un jour à Kong, où il s'était fixé définitivement, après avoir épousé en justes noces la fille du chef. A la mort de ce dernier, survenue depuis une dizaine d'années, il avait non seulement recueilli sa succession, mais encore étendu sa domination sur une quantité d'îles voisines, dont les chefs avaient demandé sa protection.

Non content d'avoir les honneurs, il voulait aussi la richesse. Dans ce but, il s'était adonné au commerce en gros du *trépany*. On entend sous ce nom un petit poisson, très abondant en cette région, qui, séché au soleil, constitue, paraît-il, le mets de prédilection des Chinois et des Japonais. Tous les trois mois, un bateau de l'une ou l'autre de ces nationalités vient en prendre un chargement et laisse en échange à M. Gangloff (qui ne

dédaigne pas de se laisser appeler : le roi Casimir) de beaux bénéfices et la quantité de dynamite dont il a besoin pour sa pêche.

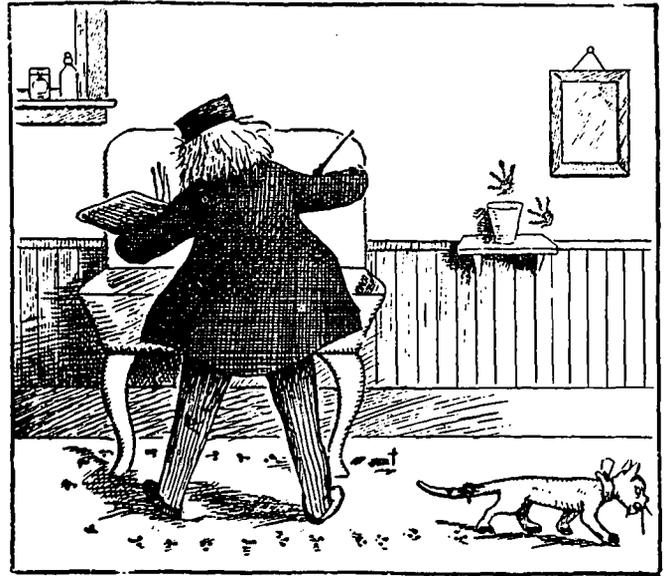
Il y a quelques années, pendant qu'il se livrait à celle-ci, une cartouche (de dynamite) venant à éclater prématurément lui avait fracassé le bras droit, déchiré la figure et enlevé l'œil du même côté. A la vue du sang qu'il perdait en abondance, ses "fidèles sujets" avaient voulu se jeter sur lui et le dévorer. Il en avait abattu plusieurs à coups de revolver et, quoique très abaibli par ses blessures, avait réussi à se sauver dans une barque et à gagner la mission catholique de Herbertshöhe (archipel Bismarck), où des soins lui avaient été donnés. Une fois complètement rétabli, il était reparti pour son île et il avait repris ses travaux habituels.

Très grand, solidement charpenté, M. Gangloff, à ce que dit le matelot du *Falke*, peut avoir de cinquante-cinq à soixante ans. Malgré l'affreuse mutilation qu'il a subie, il présente les apparences d'une énergie extraordinaire.

Il paraît qu'il est excessivement riche. Lui-même a dit au compatriote que le hasard avait mis en sa présence que chaque cargaison de *trépany* lui rapporte 40,000 francs de bénéfice net.

## SIMPLE OBSERVATION

Il arrive fort souvent que c'est le second mari qui regrette le plus sincèrement le premier.



II

## ÊTRE SUR SON TRENTE-ET-UN

D'où vient l'expression : être sur son trente et un, pour dire que l'on a mis ses plus beaux habits de cérémonie ?

En voici l'explication, d'après M. Rebière. Au moyen âge, des règlements fort sévères punissaient non seulement les ouvriers qui avaient employé dans leur fabrication des matières premières avariées, mais encore ceux qui ne donnaient pas à leurs produits les formes et les dimensions requises. En ce qui concernait les tisserands de laine, ces règlements allaient jusqu'à fixer le nombre de fils dont devait se composer la trame.

On trouve à ce sujet des détails curieux dans *l'Histoire de l'Industrie française*, d'Alexis Monteil. Le collage de la chaîne, le foulage, le feutrage, le soufrage, le calendrage, tout est prévu, sans oublier la longueur, ni la largeur de la pièce ; et le contrevenant pouvait être condamné, en certains cas, à avoir le poing coupé "ce qui était bien fait, car les honnêtes tisserands voulaient serservir leurs deux mains".

Suivant la qualité des draps, la trame devait se composer de 1400 ou de 1800 fils. Pour le drap fin destiné aux vêtements de luxe, le nombre de fils était de trente fois 100 fils ; ce qui fit donner à ce drap le nom de *trentain*.

Porter du *trentain* était donc l'effet d'un homme riche qui ne regardait pas aux dépenses de la toilette.

*Trentain*, terme technique, se métamorphosa facilement en trentre et-un dans la bouche de ceux qui ne connaissaient pas l'origine de cette appellation, et comme l'usage a prévalu de dire *trente et un*, ces mots sont restés pour désigner une toilette soignée.

## PROUVÉ

*Pasquin*.—Est-ce vrai qu'un cheval est susceptible d'avoir toutes les maladies auxquelles les hommes sont sujets.

*Tasquin*.—Indéniable. J'en ai acheté un récemment d'un de mes amis.

## MÊME RÉSULTAT

*Le vieux beau*.—Songez donc à tout le luxe dont je vous entourerais.

*Emma*.—Un père ferait exactement la même chose. Epousez maman.

## INDIGNATION

*Le patron*.—Vous désirez une avance de deux semaines de salaire. Mais... si vous mouriez cette nuit ?

*L'employé*.—Je suis pauvre, c'est vrai, mais honnête.

## LE BAIN A TOUT FAIRE

Un écriteau affiché dans les cabinets de bains avertit les clients : 1<sup>o</sup> qu'il leur est interdit de jeter des substances dans leur baignoire sans en prévenir le directeur de l'établissement ; 2<sup>o</sup> qu'ils peuvent réchauffer ou refroidir leur bain, mais n'ont pas le droit de le renouveler entièrement. C'est d'ailleurs ainsi que les choses se passent généralement, à cela près d'une certaine quantité de carbonate dont on tolère l'addition, par le baigneur, à l'eau pure qui lui est due.

Une vieille dame, la veuve Labourasse, paraît avoir l'habitude d'outrepasser de beaucoup la tolérance, à en juger par le fait qui a amené son renvoi en police correctionnelle. Elle est prévenue d'injures, par elle proférées, à l'adresse d'une d'une fille de service et du chef de l'établissement.

Tous deux sont cités comme témoins, et voici ce que raconte la fille du bain :

« Cette vieille dame arrive avec un grand panier et demande un bain. On le lui prépare, et quand il est prêt, je la conduis à son cabinet ; je lui demande si elle a besoin de quelque chose, peignoir, savon, etc ; elle me répond qu'il ne lui faut rien ; je la laisse seule et je m'occupe des autres clientes.

« Je ne pensais plus à elle, quand, au bout de trois quarts heure au moins, j'entends des cris de petit chien à qui on marcherait sur la patte. Je regarde dans le bureau, il n'y avait pas de chien ; j'écoute d'où partaient les cris et je découvre qu'ils partaient du cabinet de la vieille dame. Je me dis alors : Je l'avais oubliée, il y a près d'une heure quelle est arrivée, qu'est-ce qu'elle fait ?... et elle a introduit un chien ! »

M. LE PRÉSIDENT.—Vous ne lui avez donc pas vu ce chien ?

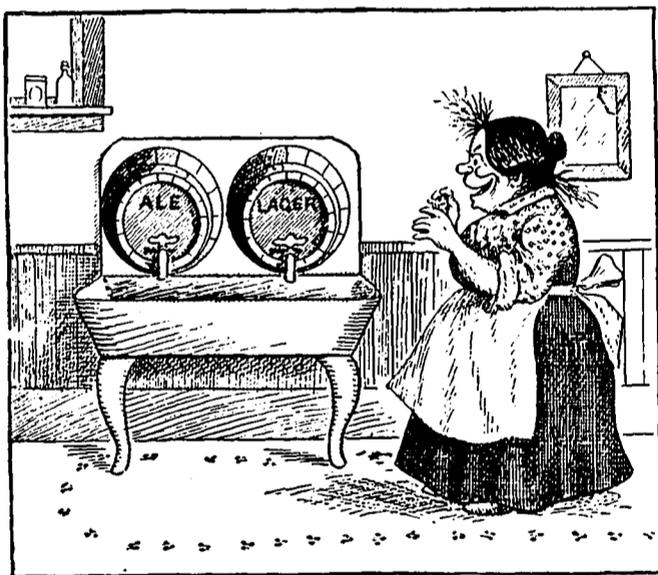
LE TÉMOIN.—Du tout.

LA PRÉVENUE.—Il était dans mon panier.

LE TÉMOIN.—Je parle de ça au patron ; il me dit : « Entrez dans le cabinet, voyez ce que c'est ! » J'entre, et qu'est-ce que je vois ! Madame qui savonnait son chien dans la baignoire ; il faut vous dire que je l'avais entendue réchauffer ou refroidir son bain, je ne sais pas au juste, mais ça n'en finissait pas et j'ai compris, en voyant laver le chien, qu'après avoir pris son bain, elle avait vidé la baignoire, puis l'avait remplie pour la toilette du chien, finalement qu'il criait parce qu'elle le savonnait. Mais bien mieux, il y avait dans un bol, deux œufs qui cuisaient dans l'eau chaude, pendant le savonnage du chien ; madame faisait des œufs à la coque avec l'eau du robinet d'eau chaude ; elle avait sur la tablette, un coquetier, un couteau, du pain, du fromage et une petite bouteille de vin.

## LE TOUR JOUÉ A LA CUISINIÈRE PAR L'ARTISTE

(Suite et fin)



III

M. LE PRÉSIDENT.—Et le bain coûte combien ?

LE TÉMOIN.—Douze sous.

M. LE PRÉSIDENT.—Alors, pour douze sous elle se baignait, baignait son chien et faisait sa cuisine ?

LE TÉMOIN.—C'est ça ; c'est ce que dis à Madame, et j'ai été prévenir le patron. Comme elle était habillée, le patron est venu et lui a déclaré qu'ayant renouvelé son bain, elle aurait à payer un franc. La-dessus, grande colère de madame, qui me traite de grand chameau et traite le patron de voleur ; elle refuse de payer, enfin fait une telle vie, qu'un garçon est allé chercher des gardiens de la paix ; on a conduit Mme chez le commissaire de police et le patron a porté plainte.

M. LE PRÉSIDENT, à la prévenue.—C'est à n'y pas croire ; vous allez dans un établissement, vous prenez un bain, vous en faites prendre un à votre chien, vous vous faites des œufs à la coque pour épargner du charbon, vous dressez votre déjeuner, et quand on vous réclame un franc, vous injuriez tout le monde !

LA PRÉVENUE.—J'ai droit à l'eau chaude ; j'en ai pris un bol ; j'y ai mis mes œufs ; ça ne regarde personne ; j'ai baigné mon chien dans l'eau de mon bain, elle était à moi.

LE TÉMOIN.—Vous l'avez renouvelée, l'eau de votre bain.

LA PRÉVENUE.—C'est faux : je l'ai seulement réchauffée ; j'en avais le droit.

LE TÉMOIN.—Le robinet a marché au moins cinq à six minutes.

M. LE PRÉSIDENT.—Enfin, laissons de côté votre droit ; vous n'avez pas celui d'injurier.

LA PRÉVENUE.—Parce qu'on voulait me faire payer ce que je ne devais pas ; le maître du bain voulait me prendre mon panier où il y avait deux serviettes, du savon, un couteau, un coquetier.

Le Tribunal a condamné à 25 francs d'amende cette habituée du bain à tout faire.

JULES MOINAUX.

## MYSTÈRE

La mère.—Es-tu contente de ta marche, Ninette ! Étais-tu seule ?

La fille.—Seule, maman.

La mère.—À propos, comment se fait-il que tu es partie avec un parasol et que tu es revenue avec une canne ?

## CONDESCENDANCE

Bébé a déjà du caractère et ne veut jamais s'avouer embarrassé.

L'autre jour, comme on lui avait demandé de réciter sa fable, il s'arrêta court au troisième vers. Impossible d'aller plus loin.

—Tu ne sais pas la suite ? lui demanda son père.

—Oh ! si, je la sais... Mais je veux bien qu'on me la dise tout de même.

## SA POPULARITÉ

On demandait un jour aux employés d'un grand manufacturier que tous ils détestaient, pourquoi ils avaient voté pour lui quand il s'était présenté pour le parlement. Et l'un d'eux répondit :

—Mais pour la bonne raison qu'il sera loin d'ici pendant la session.

## QUE DE... CHAPEAU !

Fabien (au club).—Au théâtre, hier soir, j'ai prié la jeune fille qui était devant moi d'enlever son chapeau et elle a refusé, donnant pour raison que si elle le mettait sur ses genoux, c'est elle alors qui ne verrait rien sur la scène.

## PERDU DE VUE

Après avoir passé trois ans à s'amuser au lieu d'étudier à Montréal, un jeune homme écrivit à son père une lettre commençant ainsi : « J'ai décidé de me mettre pour tout de bon au travail, c'est pourquoi je vous prie de me rappeler ce que j'étais venu étudier ici : la médecine ou le droit. »

## AUTHENTIQUE

Le mendiant.—Pardon, monsieur. Vous ne me donnez que 25 cts ce mois-ci. C'est toujours un dollar...

Le bon monsieur.—C'est que j'ai eu beaucoup de dépenses le mois dernier, ma fille s'est mariée et...

Le mendiant.—Mais je n'ai pas les moyens de payer pour les dépenses de votre fille, monsieur...

## GRAVE EMPÊCHEMENT

Mme Toby.—Il est surprenant qu'un homme fort comme vous ne puisse pas trouver de l'ouvrage.

Le troup.—Que voulez-vous, madame, les gens exigent un certificat de celui qui m'a employé la dernière fois et il y a vingt ans qu'il est mort.

## LA CONSIGNÉ

L'étranger.—M. Barnabé est-il ici ?

La servante.—Quel est votre nom ?

L'étranger.—Dites-lui que c'est son vieil ami Comte...

La servante.—Bien fâchée, monsieur, mais il a recommandé si quelque compte venait de dire qu'il n'y était pas.

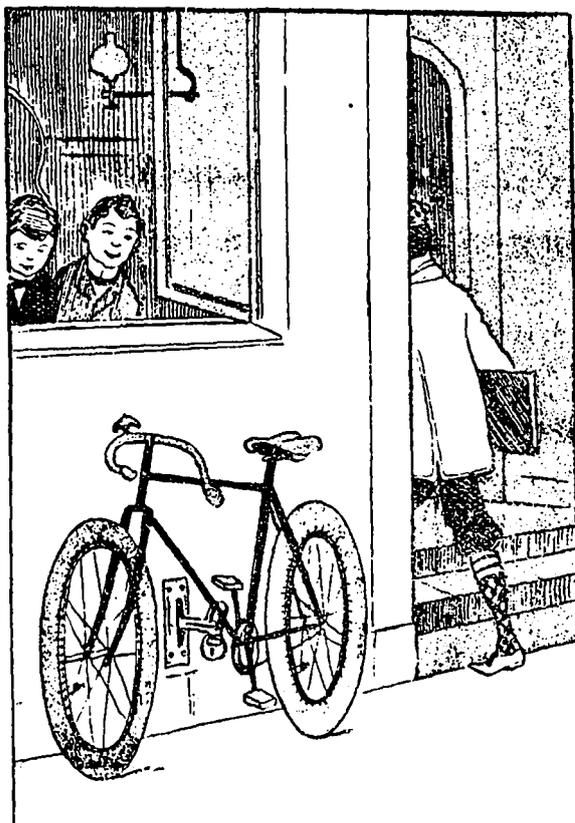


IV

## LES ENFANTS TERRIBLES OU LE BICYCLE-BALLON



I



II

## QUAND ON EST CONNU

Après des débuts difficiles, M. César Duclou est enfin arrivé à la fortune. Aujourd'hui, il a quitté le commerce et vit de ses rentes dans le quartier Montholon, où chacun le connaît bien pour son honorabilité. Un de ces hommes enfin dont les concierges disent : " On lui confierait cent mille francs sans billet. " Il est à remarquer, du reste, qu'il n'y a généralement que les gens qui n'ont pas le sou pour témoigner de ces confiances excessives.

Duclou, qui a beaucoup d'ordre, rangeait l'autre jour ses papiers, quand il mit la main sur la dernière facture de son tailleur.

— Et dire, s'écria-t-il, qu'elle est datée du 2 novembre 1897, qu'elle a plus de deux ans, et que, depuis, je n'ai pu arriver, malgré tous mes efforts, à régler la note de cet animal de Poignardet ! Certes, je ne crois pas qu'il en abuse pour grossir démesurément ses factures, car c'est un honnête homme ; mais, n'importe, il faut en finir. Passons-y tout de suite.

Duclou saute dans un fiacre, et se fait conduire boulevard des Capucines, où son tailleur a boutique sur rue. Poignardet, un homme tout rond, très jovial, se précipite au-devant de son client :

— Ah ! cet excellent M. Duclou ! quel plaisir ! quel honneur ! Vous venez me commander des vêtements !

— Par exemple ! je n'ai pas encore étreint les derniers que vous m'avez livrés. Non, je viens régler.

— Comment ! Vous vous êtes dérangé pour une pareille bagatelle !

— Une bagatelle qui doit faire un joli total, depuis plus de deux ans.

Ah ! monsieur Duclou, je voudrais que vous me deviez cent mille francs.

Merci bien ! Allons, préparez-moi ma note, et vivement, je ne pars pas d'ici sans l'emporter.

— Alors, monsieur Duclou, c'est que vous nous faites l'honneur de dîner avec nous. Je monte prévenir ma femme.

— C'est inutile, s'écria Duclou, furieux, je m'en vais. Mais il me faut votre note demain, entendez-vous, où je vous la réclame par ministère d'huissier.

— Ah ! elle est bien bonne, s'écria Poignardet, en se fardant. Vous aurez votre note... un de ces jours, monsieur Duclou. Mais auparavant, je vais vous faire un pardessus en drap Montagnac dont vous me direz des nouvelles. Celui que vous portez n'est pas digne de vous.

— Je n'aurai pas ma note à Pâques, ni même

à la Trinité, murmura Duclou en remontant dans son fiacre. Ah ! quand j'ai commencé à m'habiller chez lui, il y a vingt ans, il ne se gênait pas pour me la porter sans que je la lui demandasse, et parfois à de très mauvais moments. Mais, voilà, quand on est connu...

Duclou se fait conduire chez son bottier, où la même scène se renouvelle exactement. Il n'obtient pas davantage la note qu'il désirait, mais il emporte l'assurance formelle qu'on lui enverra, par les voies les plus rapides, deux paires de bottes dont il n'a nul besoin.

— Inutile de continuer cette tournée, se dit Duclou. Rentrons.

Chez un papetier voisin de son domicile, Duclou s'arrête pour faire quelques achats d'enveloppes, cartes de visites, cire à cacheter, et autres fournitures de saison. Quand il veut prendre le petit paquet, le marchand le lui arrache des mains avec indignation.

— Je ne souffrirai jamais, monsieur Duclou, qu'un homme comme vous porte ceci, même jusqu'à sa voiture. J'enverrai mon commis chez vous à l'instant.

— Si vous y tenez absolument... Combien vous dois-je ?

— Oh ! vous voulez régler une pareille bagatelle ?

— Au diable la bagatelle ! s'écrie le rentier furieux.

— Ne vous fâchez pas, monsieur Duclou, mon commis vous apportera aussi la note.

— J'y compte bien.

Quelques instants après, l'employé du papetier apporte, en effet, les objets achetés, mais sans la moindre facture.

— Et cette note ? demanda Duclou.

— Le patron a dit que ce n'était pas la peine, qu'on trouverait cela avec autre chose.

Le malheureux rentier se laisse aller sur le premier fauteuil qui lui tombe sous... la main.

— Dieu ! s'écrie-t-il, désolé, qu'on a donc du mal pour arriver à payer ses dettes quand on est connu.

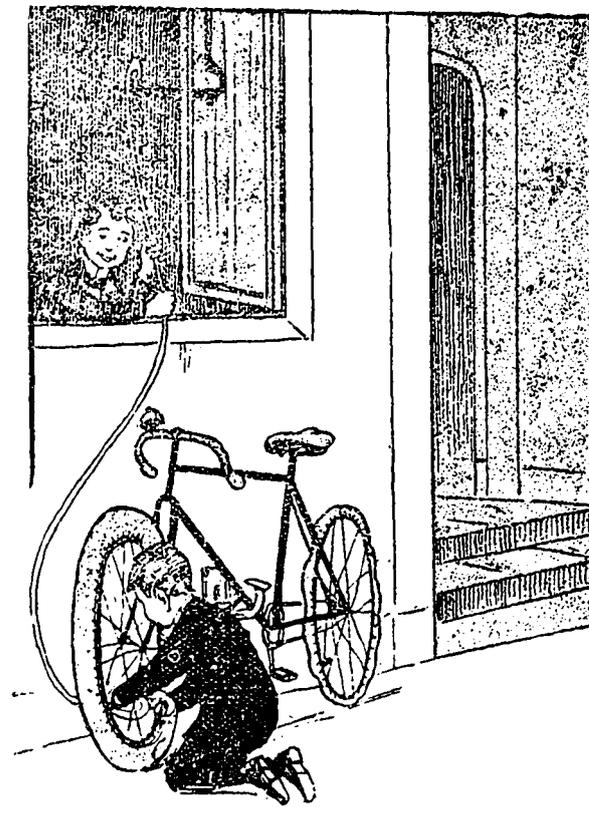
PAUL COURTY.

## TOTONNERIE

La mère. — Pourquoi ne manges-tu pas ta pomme maintenant ?

Toto. — J'attends que Gusse Cantin soit arrivé. Une pomme est bien meilleure quand on la mange devant quelqu'un qui nous regarde.

## LES ENFANTS TERRIBLES OU LE BICYCLE-BALLON — (Suite et fin)

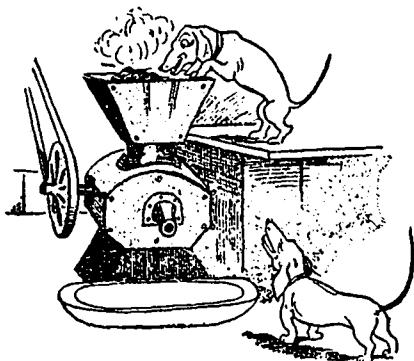


III

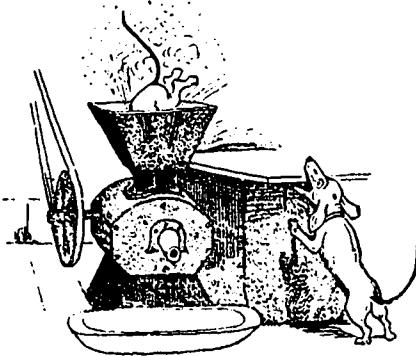


IV

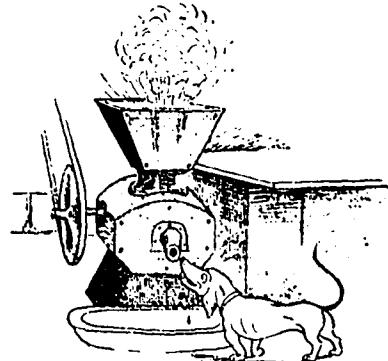
## LE DINER DE MÉDOR



I



II



III

## VIEUX COUPLETS

Mes bons amis, hélas ! que n'ai-je  
En ce moment vingt ans de moins,  
A grossir ma boule de neige  
Vous ne verriez borner mes soins.  
Avec quel plaisir l'enfant roule  
Cette masse qui s'arrondit.  
La boule roule, roule, roule,  
Et de bonheur l'enfant bondit.

Moins innocent et plus avide,  
L'homme s'amuse un peu plus tard  
A suivre la boule perfide  
De la roulette et du billard.  
Tandis que l'insensé déroule  
Ses trésors qu'on mange des yeux,  
La boule roule, roule, roule,  
Et son argent roule encore mieux.

D'autres boules à la vieillesse  
Offrent un autre amusement :  
C'est la raison, c'est la sagesse  
Qui dirigent leur mouvement.  
Roulant ainsi de boule en boule,  
L'homme a roulé dès son début,  
La boule roule, roule, roule,  
Avec elle, il arrive au but.

Je dois à la boule du monde  
Consacrer mon dernier couplet,  
On nous a dit qu'elle était ronde,  
On nous a dit qu'elle roulait.  
Dans mon gosier, quand le vin coule,  
Je crois tout ce que l'on a dit,  
La boule roule, roule, roule,  
Moi, je roule jusqu'à mon lit.

PANARD.

## SCENES D'ESCOUADE

(Fin juin, sept heures du matin, à la caserne du 32<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. Les jeunes soldats arrivés depuis le mois de novembre sont initiés aux douceurs de l'école de compagnie sous la surveillance du lieutenant Marani, un Corse vif et rageur, cependant qu'à l'autre bout de la cour le caporal Renaud a été spécialement affecté au dégrossissement militaire de Jolicœur, un engagé volontaire arrivé depuis deux jours. Pour le moment il le fait marcher, tourner, virer sans armes et profite de l'éloignement de l'officier pour se livrer à quelques facéties d'un goût douteux.)

—Une, deux, une, deux, une, deux. Un peu de jarret, milles tonnerres, et restons alignés par rangs et par files. Attention pour changer de direction. Changement de direction à droite, marche ! Cintrez, le centre, cintrez. Et l'aile marchant les yeux sur le pivot. Bien. En avant, marche, Une, deux, une, deux.

Le lieutenant étant décidément fort éloigné, Renaud reprend haleine et clame de sa voix la tonitruante :

—Bataillon, halte !

(Le clairon sonne la pause.)

—A droite alignement. Rentrez, le no. 1. Le no. 1, rentrez, jusqu'à la gauche, rentrez. Fixe ! Au temps pour les mains gauches. Fixe ! Formez, f'sceaux. Rompez vos rangs, marche !

(Renaud et Jolicœur sont pris d'un rire inextinguible qui distend également leurs larges bouches sans aucun souci de la hiérarchie. Ils se tordent, en se tapant mutuellement sur le ventre, et avec un tel entrain qu'ils n'ont pas entendu Marani accourir de leur côté. Soudain une voix claironnante éclate dans le dos du caporal stupéfait.)

—Caporal Renaud, vous irez à la salle de police méditer pendant trois jours sur ces trois vérités. Primo, que dans les changements de direction exécutés par un seul homme il n'y a ni pivot, ni centre, ni aile marchante. Deuxio, que l'effectif d'un bataillon comporte toujours plus d'un homme, même en temps de paix. Troisio, que, s'il est déjà peu commode de faire former les faisceaux à un homme isolé, cela devient particulièrement impossible lorsque cet homme n'a pas de fusil. Rompez.

Le rire s'éteignit spontanément sur les lèvres du caporal Renaud : seul, le chasseur Jolicœur conserva un sourire énigmatique.

SÉCOR.

## ÉCONOMIE OPPORTUNE

La serrante.—Oui, il est mort hier de l'appendicite.

Le monsieur.—A-t-il laissé quelque chose à sa famille ?

La serrante.—Oui, étant mort avant de subir l'opération que préparaient trois éminents chirurgiens

## DE LUT-MÊME

Toto.—Qu'est-ce qu'un amateur de pêche, papa ?

Pred.—C'est quelqu'un qui ment sans être payé pour cela.

## PRESQUE UN JEU DE MOT

M. Morgan.—Paris est une ville impudente...

Mme Morgan.—Et c'est surtout de ce temps-ci qu'il... s'expose le plus.

## CONCISION

Biff.—Votre profession ?

Tiff.—Contracteur.

Biff.—Quelle ligne ?

Tiff.—Les dettes.

## DANS LE FAR-WEST

Toff.—Viens-tu à la pendaison ?

Bully.—Qui est pendu ?

Toff.—Jim Sanders.

Bully.—Je n'y vais pas. Ce n'était pas un de mes amis.

## PAS AU FIGURÉ

Un courtier, ruiné à fond tout récemment, rencontre un ami qui lui demande comment il se tire d'affaires.

—Oh ! je suis de nouveau sur mes jambes.

—Déjà ?

—Oui, j'ai dû vendre chevaux et voitures et maintenant je vais à pieds.

## CE N'EST PAS A LA PORTE

Evariste Z..., peintre très connu, est un disciple d'Allan Kardec, et des plus fervents. Quand il a fini de barbouiller ses toiles, il fait tourner des tables. Histoire de se délasser et de causer avec des individualités disparues, celles d'il y a trois mille ans ou celles d'hier.

Tout récemment, il s'est mis à interroger un guéridon très babillard de sa nature.

Un esprit couchait là dedans.

—Voyons, demanda Evariste Z., qui e-tu ? Un homme ou une femme ?

—Dans l'éther où je demeure en ce moment, on n'a plus de sexe !

Soit. N'importe. Réponds-moi. Qui es-tu ?

—Une de celles que tu as aimées, voilà quinze ans.

—Ton nom ?

—Je n'ai plus de nom.

—La nuance de tes cheveux. Brune ? blonde ? châtain ? rousse ?

—Je n'ai plus de cheveux.

—Tes yeux ? Bleus ? noirs ? gris ? perles ?

—Je n'ai plus d'yeux.

—En quoi es-tu donc ?

—En une substance vaporeuse et diaphane, intangible, irrésistible et invisible et insensible à l'odorat : ce que vous autres gens de la Terre, appelez un sylphe.

—De quoi vis-tu ?

—D'air pur et de l'arôme d'une flore qui vous est inconnue.

—Où résides-tu ?

—Dans des espaces de l'infini dont tu ne pourrais pas te faire une idée

—Mais encore dans quelle géographie céleste ? Est-ce que tu ne peux pas le dire ?

—Si, je le puis.

—Eh bien, voyons, dis le moi. Où habites-tu ?

—Dans la troisième million cinquante-septième étoile, à dix millions de lieues de la Grande Ourse. Cette planète est charmante à tous égards.

—Qu'y fais-tu ?

—Je t'y attends.

## OH ! LES FEMMES...

Lui.—Pourquoi persistes-tu à porter des chaussures qui te font mal.

Elle.—Je ne peux pas me sentir à mon aise quand je porte des chaussures confortables.

## DÉSASTREUSE INTERRUPTION

L'orateur.—Mesdames et messieurs : Tout ce que j'ai à vous dire peut être résumé dans un seul mot.

Un génie.—Blague !!!

## SUR LE VIOLON

L'oncle.—Ton frère fait-il des progrès sur le violon ?

Le petit neveu.—Il est rendu assez loin pour que, maintenant, on ne sache pas s'il joue ou s'il accorde seulement.

# BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

## POUR TOUX ET RHUMES

**Le Menthol Oough Syrup**, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

## CONTRE LA DYSPEPSIE

**L'Elixir Digestif de Brault**. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

## POUR LES FEMMES PALES

**Les Pilules Fortifiantes**, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforçoissent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

## LA CONSOMPTION

**Menthol Lung Regulator**. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

## DOULEURS DE REINS ET DU DOS

**L'Emplâtre du Dr Pico**. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peut être employée avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

## MAUX DE TÊTE

**Les Pilules O. T. O. Headache Pills**. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

**Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.**

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**

## LE RHUMATISME

**La Rhumatine Iectrique de Rho**. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

## LE PLUS PUISSANT TONIQUE

**Huile de Foie de Morue Composée de Boire**. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

## CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

**Les Dragées Purgatives**, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales. Elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

## INDISPENSABLE AUX ENFANTS

**Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol**. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

## LE PARAPLUIE SUSPECT



Le Rod Swiggs (à la fin de la cérémonie). — Pardon, mon cher Sipps... Votre femme a un parapluie, permettez que je vous emprunte le vôtre. Oh! il est assez propre, merci...

Entre voyageur et patron d'hôtel. — La nourriture est infecte, les lits sont pleins de punaises; en voilà un hôtel!

— A qui le dites-vous, monsieur? Si, comme moi, vous étiez obligé d'y rester tout le temps, c'est dégoûtant.

Le jeune Mimile à sa mère :

— Dis, m'man, pourquoi que mon parrain il n'a plus de cheveux?

— C'est parce qu'il n'a pas su, quand il était petit, en mettre de côté pour ses vieux jours!

## Echantillons Gratuits

Echantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre livret sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 Rue St-Denis, Montréal.

## AUCUNE

## FEMME

ne devrait devenir la victime de l'émission qu'amène la maternité. Les "PRIVÉ SOLUBLE PESSARIES" sont d'effet sûr et efficace. Succès invariable. Envoyés en paquets cachetés sur réception du prix. \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00. The Regent Pharmaceutical Co., B. P. 1009, Montréal.

**Wood's Phosphodine**, The Great English Remedy. Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry, Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1, six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address. The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Un anglais ayant, dans une rixe, coupé le nez à son adversaire, il fut question de le punir pour avoir privé un citoyen d'un de ses membres.

L'accusé soutient que le nez n'était pas un membre, que la loi n'ayant prononcé des peines que contre la mutilation des membres, il ne pouvait être puni puisque ce qu'il avait coupé n'était pas un membre. Il fut en effet acquitté en vertu de la lettre de la loi, mais cette subtilité ridicule donna lieu à un acte du Parlement, qui, pour bien établir l'esprit de la même loi, déclara que le nez serait mis désormais au nombre des membres, en conséquence de quoi, s'il y avait lieu, l'accusé serait condamné aux peines portées par la loi.

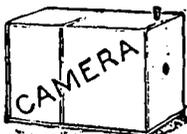
Dufourneau, ayant deux lettres à jeter à la poste, glisse la première dans la boîte sans l'avoir affranchie.

S'apercevant aussitôt de son étourderie, il colle les deux timbres sur la seconde lettre et l'envoi rejoint l'autre en disant :

— Voilà le mal réparé!

## POUR L'ENFANCE

La toux, la coqueluche, le croup, tristes affections de la délicate enfance. Le *Baume Rhumal* guérit infailliblement et promptement tout cela.



**GRATIS** Complet et comme un autre. Camera, plaques sèches, hypo, poudres à fixer et à développer, bain de développement, papier argent et rubis, châssis presse et accessoires. Tout ce qui peut faire un bon portrait est en votre possession. Les photographes professionnels qui vendent seulement 1.00 les épingles à 10 cents chacune. Envoyez et nous vous expédions les épingles par la poste. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédions la camera et les accessoires tous frais payés. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite L5 Toronto, Canada.



## GRATIS

Cette montre recommandable pour les petits garçons aux personnes qui veulent 200 lettres d'épingles à 10c. chacune, et recevoir gratuitement 200 lettres de dames aux personnes qui en voudront 100 lettres. Ces magnifiques épingles viennent directement de Paris, ou elles sont fabriquées en grande voie. Envoyez cette annonce avec votre adresse et nous vous expédions les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédions la montre. Home Specialty Co., Boite L, Toronto.

Tacite rapporte que des ambassadeurs furent envoyés auprès de l'empereur Auguste par la ville d'Asie, pour le féliciter sur ce qu'un laurier avait paru tout d'un coup, et pris racine sur un autel qui lui était dédié.

Auguste ne fut pas dupé de cette démarche :

— Ce que vous m'apprenez là, dit-il, me prouve que vous n'êtes guère soigneux d'offrir des sacrifices ni d'entretenir le feu sacré sur cet autel, puisqu'il y peut croître des arbres.

# LES... CHALEURS

sont agréables à la campagne si vous avez un canapé frais et confortable ou une bonne chaise du même genre pour vous asseoir.

N'allez pas à la campagne avant d'avoir examiné notre grand assortiment de meubles de toutes sortes pour la campagne.

## Renaud, King & Patterson,

652 Rue Craig.

2442 Rue Ste-Catherine.

LE PARAPLUIE SUSPECT — (Suite et fin)



II  
(Le même chez lui).—J'avais toujours soupçonné ce misérable Sipps de cacher quelque chose de suspect dans son parapluie...

On vient d'expérimenter en Allemagne une voiture pour éclairer les champs de bataille et faciliter la recherche des blessés. Cette voiture porte un moteur à pétrole de la force de 5 chevaux qui actionne un dynamo alimentant quatre lampes à arc, dont la lumière éclaire une zone très étendue. La voiture porte, en outre, divers accessoires pour le pansement des blessés et les matériaux nécessaires pour l'installation d'une ambulance volante. Il n'y a qu'une chose à souhaiter : c'est qu'on n'ait jamais besoin d'utiliser ces voitures.

On a toujours la philosophie nécessaire pour supporter le mal d'autrui en parfait chrétien.

Livrets Gratuits

Notre livret "La Prolongation de la Vie" et échantillons des PILULES DE LONGUE VIE envoyés sur demande. Adressez "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 Rue St-Denis, Montréal. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50.

Pour la Grippe

Ne prenez que le "VIN MORIN CRÉSO- PHATES"; il est le seul capable de vous guérir.

Essayez-le encore pour toutes les maladies des poumons et de la gorge. SE VEND PARTOUT.

Les menuisiers furent ainsi nommés parce qu'ils amenuisent ou amincissent le bois avec le secours de la scie, de la varlope et du rabot. C'est par un arrêt de la Cour, rendu le 4 de septembre 1382, qu'ils s'appellent menuisiers. Auparavant, on les nommait indistinctement huchers ou huissiers, parce qu'ils confect onnent les huches et les huis ou portes.

Un bon pochard, en tibutant, entre dans une guinguette.  
Il entend qu'on parle de Gallilée.  
—Quoi que c'est? dit-il d'une voix pâteuse.  
— Il paraît que c'est le premier homme qui a dit que la terre tourne.  
L'autre, attendri :  
—Un copain, alors?

Madame ALFRED LEBLANC

Guérie de mauvaise digestion et d'étouffements par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

Il est important que les vivres que vous mangez digèrent facilement, afin de bien nourrir les autres parties du corps. Il n'y a pas de bonne santé possible sans un bon estomac. Les Pilules Rouges du Dr Coderre en aidant à la digestion de vos vivres, feront de vous des femmes fortes et bien portantes.

Voici ce que dit Madame Leblanc :

" Je souffrais depuis deux ans d'un mal d'estomac qui m'avait rendue à bout. Je n'avais pas d'appétit et ne pouvais rien digérer. J'avais toujours l'estomac faible et j'avais aussi des battements de cœur après mes repas et aussi quand je travaillais trop fort.

" Les Pilules Rouges du Dr Coderre et l'eau chaude que vous m'avez conseillé de prendre en même temps que les Pilules Rouges me soulagèrent du moment que je commençai à en faire usage. Je pris



DAME ALFRED LEBLANC.

" aussi les Tablettes Purgatives et je m'en suis bien trouvée. Je suivis ce traitement pendant deux mois et je fus bientôt guérie de mes troubles. Aujourd'hui je suis parfaitement bien. Je mange ce que je veux. Je dors bien la nuit et je puis faire tout mon ouvrage sans encourir les inconvénients dont j'étais victime avant de vous consulter et de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Merci beaucoup de vos conseils.

Dme A. Leblanc  
" Carleton,  
" Bonaventure,  
" P.Q."

La moitié d'un verre d'eau bien chaude prise après chaque repas, aident beaucoup à la digestion des vivres et aussi aux bons effets des Pilules Rouges. De plus, les femmes constipées doivent donner un soin tout spécial à leur digestion et se servir des Tablettes Purgatives du Dr Coderre.

Les Bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No 274 rue St-Denis, Montréal, sont ouverts de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et les Dames qui aimeraient à consulter nos médecins spécialistes peuvent se présenter sans crainte et elles recevront d'eux, gratuitement, une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la malle tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant cinquante pilules chacune, et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la "COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE."

Chez la concierge.  
—Vous avez été témoin aux assises, Mme Pipelet?  
—Une seule fois. J'avais rien vu ; mais, avec ce que j'ai raconté, j'ai fait tout de même condamner l'accusé à mort.  
C'est une noblesse que de pouvoir être déçu.

Quiconquo excède ses forces les détruit.  
Consultation.  
—Docteur, ce que j'éprouvo est bizarre : il me semble à certains moments entendre des bruits métalliques, comme des tintements de pièces d'or... Qu'est-ce que ça peut bien être?  
—C'est une hallucination de... louis!

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gercures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains rien n'égale la

Creme Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MEME MAISON

CREME SIMON	
Grand	1.00
Moyen	0.75
Peut modèle	\$0.50 le facon
SAVON SIMON,	0.50
Poudre SIMON,	0.50



Fig. 1.

Fig. 1. —Après avoir ondulé les cheveux, les relever sur la fondation et ajouter une branche de 0m 70 environ. Former avec le tout une coque, comme le modèle l'indique.



Fig. 2.

Fig. 2. —Tourner autour du premier mouvement les cheveux de la personne, et faire avec la branche une coque renversée.

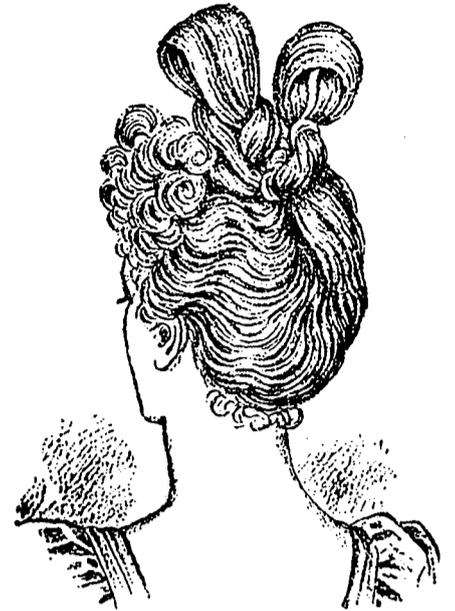


Fig. 3.

Fig. 3. —Couper le mouvement de grosses épingles d'écaille. Petit devant de frisures légères.

**CONSULTATIONS GRATUITES**

Heures de bureau: 9 a.m. à midi; 3 à 5 p.m., 8 à 10 p.m.

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blancs de questions, échantillons de **PILULES DE LONGUE VIE** et notre livret: "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les **PILULES DE LONGUE VIE** se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez: "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 rue St-Denis, Montréal.

La Moulardière a pour voisin de palier des gens qui reçoivent beaucoup de monde. Souvent, par erreur, on somme chez lui, ce qui le dérange.

Aussi a-t-il imaginé de coller sur sa porte une pancarte portant ces mots:

*Ce n'est pas ici chez le voisin.*

**Évitez les Maladies si fréquentes de l'été**

Dyspepsies, Actions irrégulières du Foie, Mal d'Estomac, Faiblesse des Reins, Diarrhée, Choléra, Fièvre de Foie, etc., en faisant usage de la médecine du printemps, le **"SIROP VEGETAL VIEL"** et **"PILULES DE VIEL"**.

Essayez ce remède sans retard.

**Préparation merveilleuse!**

La Pommade Anti-Dartreuso et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphthérie, Croup, Equinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Meurtrissures, Eng-lures, Cors aux pieds.

Vrai Médicament de Famille.  
50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 Stb Main St., Fall River, Mass.



**SOIE** Non rayonné, chevelons, le coupons de soies, pour importations, marqués de soie, Canada, et pour le commerce, en paquet contenant chacun un à centimètre de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et confortables, il y en a en 25 pour cent, voir aussi la liste des pharmacies. Écrivez le nom de votre pharmacie de destination. En paquet par la poste. Le "point" en argent Johnson & McFarlane, Toronto.

**FEMMES SOUFFRANTES**

Des milliers de femmes traînent une existence douloureuse, pénible et désespérée en ce monde par suite de longues souffrances que la maladie leur fait éprouver. Des milliers souffrent de maladies particulières à leur sexe et ont essayé maintes et maintes fois de se procurer du soulagement ou une guérison. Ces maladies particulières sont toujours suivies de maux de tête, de nervosité, d'excès de faiblesse, de perte d'appétit, de vigueur, de vitalité. Il n'y a donc rien d'étonnant que l'abattement remplace la gaieté, qu'un visage terne, des joues pâles prennent la place d'un extérieur brillant, rose et sain. Les invalides au désespoir n'ont pas besoin toutefois de désespérer; aussi grave que soit leur mal, il cèdera après quelques semaines de traitement avec les **Pilules de Longue Vie**.

Y'autres ont été guéris et vous pouvez l'être aussi. Lisez ce que deux personnes bien connues de Montréal disent des **Pilules de Longue Vie** et ne tardez pas à commencer ce traitement qui vous fera recouvrer la santé et le bonheur:



Mme AUDETTE, écrit:—

Il y a longtemps que je souffrais, il y a longtemps que je traînais une vie de misère, d'angoisses et de peines. Ma santé était délabrée, j'étais faible comme une enfant et la moindre fatigue me causait une douleur que je ne puis dépeindre. J'avais du dégoût pour tout. L'affection des miens même me pesait et je désespérais à jamais recouvrer la santé.

Je suis heureuse maintenant de dire qu'après avoir écouté les sages conseils d'une amie qui avait été affligée comme moi des maux particuliers à notre sexe, j'ai suivi un traitement avec les **PILULES DE LONGUE VIE**, j'ai éprouvé un mieux sensible et persévérant avec confiance dans le traitement prescrit, j'ai complètement recouvré la santé. Je vous suis très vivement reconnaissante de ce que votre remède a fait pour moi.

Votre bien dévouée, Mme AUDETTE.

Le cas de **Mlle BELLA PARE**, est aussi intéressant que le précédent, elle écrit:

J'étais pâle comme une morte et ma langueur me rendait presque invalide. Mon appétit était disparu et personne dans ma famille ne pouvait s'expliquer cette perte de vigueur et de vitalité si prématurée. J'étais triste et mes yeux se creusaient par l'amaigrissement et les excès de faiblesse. On croyait que j'étais en consommation.

Ayant lu que des jeunes filles avaient recouvré la santé en prenant des **PILULES DE LONGUE VIE**, je fis de même. Maintenant je suis bien et pourtant je n'ai pas suivi le traitement très longtemps. Je sens que c'est à ces merveilleuses pilules que je dois ma santé nouvelle qui je l'espère bien continuera longtemps. Je vous remercie bien vivement,

Mlle BELLA PARÉ.



Les **Pilules de Longue Vie** ne sont pas une préparation pharmaceutique coûteuse si l'on considère l'excellence des produits qui entrent dans leur fabrication et, ce n'est que grâce à l'énorme quantité qui se fabrique qu'il est possible de les offrir aux malades à un prix relativement si bas.

On peut les acheter dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50, tout en se procurant un manuel de la santé qui sera un guide précieux dans n'importe quelle famille.

Nos Médecins Spécialistes soignent les hommes et les femmes également et vous pouvez les consulter au No 202 rue St-Denis, de 9 heures A.M. à midi, de 2 à 5 heures P.M. et de 8 à 10 heures P.M.

**LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, = = 202 rue St-Denis, MONTREAL.**

## MODES PARISIENNES



COSTUME DE SORTIE, en serge légère — nuances gris-fer, verdâtre, brunâtre — qui répond au goût prononcé pour les robes à plis. Il y a fronces au yoke, plis flottants au corsage et plis légèrement évasants à la jupe. Bien marquer les fronces à l'épaule. Ce costume peut revenir bon marché, mais il faut n'en confier la confection qu'à des mains expérimentées.

## La Recette pour Cirage

C'est le colonel Fortempoigne qui la possède. C'est lui, également, qui a la parole :

«... Alors je dis à mon ordonnance : Pitou, tête de pioche, demain tu me réveilleras à cinq heures ; si je ne me réveille pas, insiste. Et nous voilà partis, l'un devant l'autre, lui portant un petit panier. Nous traversons la rue Eskermoise tout du long, aie donc ! aie donc ! au coin une sacrée petite place avec une fichue fontaine, et au coin la boutique d'un nommé Dupont, épicier ; vous lui achetez pour deux sous de vinaigre. Sale caractère, mais quel vinaigre ! Ça vaut le voyage. Ensuite vous retraversez la place d'armes, toujours aie donc ! aie donc ! une autre sacrée petite place, avec une autre fichue fontaine, et au coin la boutique d'un nommé Vincent, épicier. Jamais levé cet animal-là. Vous enfoncez la porte et vous lui achetez pour deux sous de noir de fumée. Sale caractère, mais quel noir de fumée ! Ça vaut le voyage. Ensuite vous achetez des œufs où vous voulez. Ça je m'en fiche comme de vous et moi. Puis vous prenez un pot. Vous avez bien un pot chez vous ? si vous n'avez pas un pot, va te promener, il me faut un pot, de la contenance d'un képi ancien modèle. Vous versez dans votre képi, non, dans votre pot, vos œufs, votre vinaigre et votre noir de fumée. Ensuite vous prenez un bâton—je ne sais pas si je me fais bien comprendre—un bout de bois, si vous aimez mieux, et vous tournez dans votre képi—non dans votre pot—vos œufs,

vos œufs et votre noir de fumée. Il faut bresiller, bresiller longtemps. La dernière fois j'ai commencé à tourner à six heures du matin, et le soir à quatre heures je tournais encore, sans lâcher. Ma femme me donnait à manger avec une cuillère. Eh bien, voilà ce que j'obtiens. Est-ce que ça ne vaut pas mieux que d'aller au café ? »

## AU CLUB

*Toby.*—Ce journal m'annonce qu'une balle a troué le helmet de mon frère à la bataille de Thaba N'Chu. N'est-ce pas une chance qu'il ait échappé à la mort !

*McPherson.*—Je n'en sais rien, ne connaissant pas votre frère.

## ÇA SUFFIRA

On calcule qu'il existe un million de recettes pour la santé, mais si vous vous gardez la tête froide et les pieds chauds, vous pourrez laisser de côté les 999,999 autres recommandations.

## LA NATURE HUMAINE

*Célestin.*—Pourquoi tout le monde recourt-il aux conseils de Sapiens !

*Philidor.*—Sapiens qui connaît à fond la nature humaine, ne conseille aux gens que ce qu'ils ont déjà résolu de faire et qu'ils feraient quand même il le leur déconseillerait.

## EXCUSE AGGRAVANTE

*Vieille dame (indignée).*—Je vous rapporte votre perroquet. A peine était-il chez moi qu'il s'est mis à jurer comme dix payans.

*Le marchand.*—Mais, chère dame, c'est vous-même qui avez insisté pour en avoir un qui apprendrait vite à parler.

## PRONOSTICS INFALLIBLES

*La serrante.*—Vais-je laisser le gaz allumé dans le passage ?

*Madame.*—Non, mon mari m'a embrassé cinq fois et m'a donné \$10.00 avant de partir pour son club. Il ne rentrera pas avant l'aurore, c'est sûr.

## PATRONS "UP TO DATE"

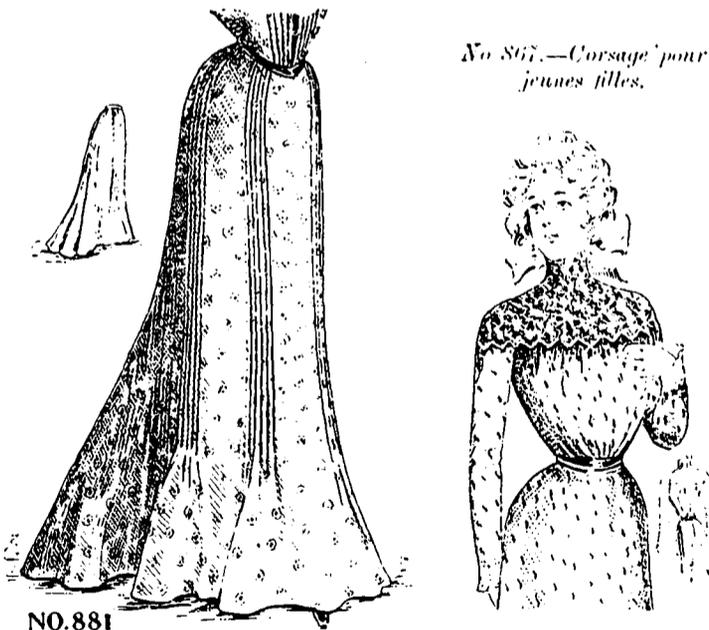
(Primes du SAMEDI)

No 881.—On fait des jupes à fronces aussi bien avec des étoffes légères qu'avec des tissus pesants. Celle-ci est tout particulièrement jolie et s'adapte très bien aux soies, mousselines et étoffes brillantes. Il y a quatre groupes de cinq fronces chacun ; le rond de l'arrière est en fronces. A la hanche l'adhérence doit être aussi fixe que celle d'un gant. Le bas de la jupe se comprend du premier coup d'œil. Le diamètre de la sous-jupe doit être au bas de 3 verges  $\frac{1}{2}$ .

7 verges  $\frac{1}{2}$ , 36 pouces de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 881 est coupé en dimensions de 22 à 30 pouces, mesure de buste.

No 881.—Jupe à fronces pour dames.



NO. 881

LADIES' TUCKED SKIRT.

No 867.—Corsage pour jeunes filles.

No 867.—Ce corsage à yoke rabattu est en soie écrue ou en batiste de laine avec yoke en netting sur lequel sont des courements de dentelles. Il faut un corsage très adhérent sur lequel porte le dos et le devant. Sous les bras il y a une ampleur moyenne. La base du yoke a meilleur effet. Il est de couleur. La manche est à double couture et peu ample à l'épaule.

1 verge  $\frac{3}{4}$ , 36 pouces de largeur, suffiront pour fillettes de 11 ans.

No 867 est coupé en dimensions pour fillettes de 12 à 16 ans.

## COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbre-poste.

Ajouter que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

IL Y A UN BOUT...



—Dites-donc, noble étranger, vous ne pensez pas à le jeter bientôt, ce fin cigare? Y'a une heure que j'attends votre mégot.

## A TOI

De mes deux bras noués je veux faire un lien,  
Doux et fort à la fois, qui pour toujours l'enlace,  
Je veux que ta voie pure et ton rêve qui passe,  
Et ta joie et tes pleurs, que tout en toi soit mien.

Et dans mon cœur ouvert je veux placer le tien,  
Ainsi qu'une relique encluse en une chaise,  
Et devant lui brûler, comme un encens chrétien,  
La myrrhe de l'amour qui jamais ne se lasse.

Car l'amour seul est vrai, c'est lui le Dieu vivant,  
Lui dont le regard crée et le souffle féconde  
Et qui fait en nos seins palpiter tout un monde.

Et je l'adore en toi, sublime et triomphant,  
Lui qui, nous embrassant de sa céleste flamme,  
De nos deux cœurs unis fait naître une seule âme.

PERRIER DE CARNE.

## HER MAJESTY'S

Après avoir joué à la perfection et avec une mise en scène superbe "Roscedalo", l'excellente troupe Baldwin-Melville donne cette semaine "Quo Vadis". Cette pièce a eu beaucoup de succès l'hiver dernier. Elle en a encore davantage cette semaine, car les rôles sont tous distribués à de-artistes parfaitement désignés par leurs talents et leurs spécialités respectives pour les tenir. La mise en scène est réglée avec art et faste.

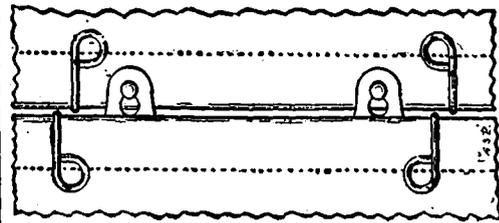
## PARC SOHMER

Les directeurs n'avaient pas trop présumé du public montréalais en lui offrant des programmes où la grande musique tient si large place. Ce public est épris du nouveau genre adopté et l'assistance dépasse dans sa moyenne ce que l'on a vu ces années dernières. Quo tous ceux qui veulent voir réunies, dans une même séance, une interprétation musicale savante ou brillante et des variétés récréatives absolument nouvelles se rendent au Parc.

## ILLOGIQUE

Tous veulent vivre longtemps, mais personne ne veut vieillir.

## BUSCS (Clasps) de Corsets garantis



BREVETÉ.

J. B. A. LANCTOT, 152 rue St-Laurent, FABRICANT DE GANTS.  
Telephone Main 3187.

Si le BUSC de votre Corset CASSE, nous le réparons à nos FRAIS. . . . .

Le moyen est D'ACHETER notre CORSET ÉTAMPÉ qui ne se trouve pas ailleurs.

De tous nos Corsets de 35c et plus le BOUT des ACIERS est RIVÉ, ce qui EMPECHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps, avants qu'on ne trouve pas AILLEURS. . . . .

Nous donnons ce magnifique collier orné de perles et diamants aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine d'élegants paquets d'exotiques parfums à la violette à la Rose et à l'héliotrope à 10c, chacun. Ce collier comprend 170 perles, 3 brillants, 2 pendants parisiens et une agrafe ornée d'une magnifique perle. C'est une pièce de bijouterie superbe et tout à fait fashionable, paraissant aussi bien que les colliers coûtant cent dollars. Envoyez et nous vous enverrons le parfum. Quand vous l'aurez vendu, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre collier dans une belle boîte tous frais payés. HOME SUPPLY Co., Boite Toronto.

**OFFERT GRATUITEMENT**

Dans une excursion à travers le Bugey, il arriva à un voyageur de vouloir quitter la grande route pour prendre un chemin de traverso qui devait, lui assurerait-on, lui économiser des pas et du temps.

Mais il craignait de s'égarer, et, un petit paysan se trouvant là à faire paître ses moutons, il le consulta. Sa réponse fut rassurante :

—Impossible de vous tromper, dit-il en toute naïveté, c'est le chemin que suivent les ânes.

\* \*

Le petit X... qui se destine à l'art dramatique, vient de louer un appartement dont les fenêtres donnent sur la gare de Montparnasse, à Paris.

—Pourquoi, demande un ami, t'es-tu installé dans un quartier où les sifflets de locomotive t'empêchent de travailler !

—Baste ! riposta le petit X... , ça m'empêche de travailler, c'est vrai, mais ça m'aguerrit !

Il ne s'agit pas de demander à un garçon naïf ou à une fillette peu réfléchie, de quelle couleur était le cheval blanc d'Alexandre, ou quel était le père du fils d'Adam ?

Non. Mais posez à brûle-pourpoint la question suivante :

“Peut-on épouser la sœur de sa veuve ?”

Il y a bien des chances pour que vous n'obteniez pas une réponse immédiate, car on demandera à réfléchir. Et peut-être vous répondra-t-on, comme nous l'avons entendu faire :

“Oui, mais il faut une dispense.”

## En Foule chez Desjardins

Notre bel assortiment de chapeaux d'été et nos extrêmes bas prix attiront tout le monde élégant et économe à nos comptoirs. Jamais vente plus populaire de chapeaux pour hommes ne s'est faite à Montréal.

CHS DESJARDINS & C<sup>ie</sup>,  
1533 à 1541 rue Ste-Catherine.

## Institut d'Optique Américain

1856 Rue Ste-Catherine, coin rue Cadieux

MONTREAL.

## CELEBRES LUNETTES ELECTRIQUES AMERICAINES



## POUR LA GUERISON DES YEUX.

Cette MAISON, récemment établie à Montréal, est la seule ici faisant la SPÉCIALITÉ de VERRES à LUNETTES et LORGNONS-YEUX ARTIFICIELS, etc., sur ordres et commandes, etc., selon la FORCE des YEUX, après un examen attentif de la part de nos OPTICIENS SPÉCIALISTES de plusieurs années d'expérience aux Etats-Unis et en Europe.

Tous nos VERRES à LUNETTES et LORGNONS sont taillés et ajustés scientifiquement pour bien voir de LOIN et de PRÈS.

Essai de la Vue

. . . . GRATIS.



Satisfaction

. . . . Complète.

Nous demandons aux CAS les plus difficiles de venir nous voir au No.

1856 RUE STE-CATHERINE, coin Rue Cadieux, MONTREAL

2<sup>ème</sup> PORTE à l'EST.

Heures de Bureau : 8 hrs a.m. à 8 p.m.

**Parc De Lorimier**

Mercredi et jeudi derniers, nos amateurs de chevaux trotteurs ont de nouveau envahi le parc où ils ont eu de quoi s'intéresser. Le premier jour deux courses étaient au programme. "Dick French" eut forte affaire avec "Little Tim" dans la classe de 2.20, mais à chacune des trois épreuves, il arriva premier. Dans la classe de 2.50 "Elvira" a remporté la palme, mais il a fallu cinq épreuves.

Le second jour avait un programme plus varié et le free for all a donné lieu à du bon ouvrage. La course spéciale a également excité beaucoup d'intérêt.

L'assistance était assez nombreuse et la piste en excellent état. Le parc De Lorimier est en passe de devenir le terrain de course favori dans notre province.

**SOMMAIRE**

*Premier jour*

Classe 2.50 :

Elvira, par Allerton, J. G. Laviolette . . . . .	1 6 6 1 1
Fille de Muscovite, J. Lesage . . . . .	5 1 1 4 4
Silver Queen, Saint-Amour, Ottawa . . . . .	3 3 2 5 5
Fred H., par Starling, S. Hutt . . . . .	6 5 3 3 2
Red Spy, par Red Elm, S. Désautels . . . . .	4 4 4 2 3
Armagia, par Sonula, A. A. Phillips . . . . .	2 2 3 d
Temps, 2.29½, 2.29½, 2.31, 2.30, 2.33.	

Classe 2.20 :

Dick French, par Little Hamilton . . . . .	1 1 1
Little Tim, par Paris, B. Décarrie . . . . .	2 2 2
Fleetwings, par Diplomat, J. Pearson . . . . .	4 3 4
Belladonna, par Sigberg Wilhes, C. Garrow . . . . .	3 5 5
Miss Dainty, par Barkis, A. A. Phillips . . . . .	5 4 3
Miss K., par Muscovite, P. Lalleur . . . . .	d
Temps, 2.26, 2.25, 2.25.	

Officiers — Starter, Ed. Rooney.  
Juges — M. Saint-Jean, M. Saint-Vincent, J. Villeneuve.

*Deuxième jour*

Classe 2.35 :

Fred. H., par Starling, S. Hutt . . . . .	1 1 3 1
Little John, J. St Vincent . . . . .	2 2 1 2
Jim L. . . . .	3 3 2 3
Temps — 2.32½, 2.35, 2.39, 2.34½.	

Free for all.

Jewell, par Petroskey, H. Paquet . . . . .	1 1 1
Amelia, par Albert W., F. Poirier . . . . .	2 3 2
Prince H., A. Lefebvre . . . . .	3 2 3
Temps — 2.20, 2.25, 2.24.	

Course spéciale.

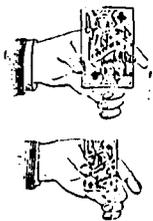
Belladonna . . . . .	2 1 1 1
Baldy Wilkes . . . . .	1 2 2 2
Temps — 2.29, 2.32½, 2.26½, 2.27½.	

Starter — Ed. Rooney.  
Juges — M. Saint-Jean, Dr Cheval, A. Cornellier.

**MAGIE !**

**Carte diminuante**

L'exécutant par un tour de physique imperceptible, réduit de beaucoup une carte qu'il tient de la main droite, en la faisant légèrement sauter à gauche. Ce tour de physique très amusant est facile à exécuter. Envoyez votre adresse et 10c et vous recevrez par le retour de la maille les cartes et les instructions nécessaires.



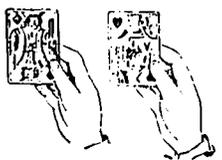
**Enveloppes Mystérieuses ou Cartes volantes.**

Ce tour de physique est des plus amusants. Vous invitez un de vos amis à mettre dans une enveloppe plusieurs cartes puis à votre commandement une ou plusieurs cartes sortiront de l'enveloppe au grand étonnement des personnes présentes. Envoyez votre adresse et 10c et vous recevrez cartes, enveloppe et instructions pour accomplir ce tour de passe-passe.



**Carte changeante**

Montrez à vos amis le roi de pique. Quand ils l'auront bien vu, par un tour de physique, dont vous seul aurez le secret, vous le changerez instantanément en la dame de pique et vice versa. Ce tour de passe-passe est des plus amusants. Envoyez votre adresse et 10c et vous recevrez cartes et informations.



Richard & Delvine, 1617 Notre-Dame, Montréal.

**Il Résiste à l'Épreuve du Temps**

C'est la plus grande louange qu'on puisse faire d'un article produit par l'homme.

Quand une préparation vient d'être lancée sur le marché, plusieurs personnes l'essaient par simple curiosité. Les ventes de

**Abbey's Effervescent Salt**

QUI VONT TOUJOURS EN AUGMENTANT DÉMONSTRENT QU'IL POSSÈDE TOUTES LES QUALITÉS QU'ON LUI ATTRIBUE.

Pour prévenir et guérir la constipation, les excès de bile, l'indigestion, les maux de tête, et tous les désordres provenant de la mauvaise digestion et de la vie irrégulière il est sans égal. . . . Cette préparation est recommandée par les médecins et par un grand nombre de personnes qui l'ont essayée et qui en font régulièrement usage.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. . . . EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.



**GRATIS** Aux personnes qui envoient 1 douzaine de paquets de plumes en acier de qualité supérieure, 10c, chacun. Cette puissante liqueur est pourvue de l'huile chronométrique, tubes vernis, garnitures en nickel et corps en marbre, avec fini et lustré. Elle fait voir avec une merveilleuse précision, les objets éloignés. C'est exactement la longue-vue qu'il faut aux marins, fermiers, chasseurs, etc. Envoyez-nous vos expéditions, par la poste, les plumes. Quand vous les avez reçues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la longue-vue, tous frais payés. TOLEDO PEN COMPANY, Boite L.S., Toronto, Canada.

**Entre visiteurs des chantiers de l'Exposition.**

— Il paraît que certains ouvriers de staff et de stuc gagnent en ce moment des journées de ministre.

— Malheureusement, cela n'aura qu'un temps.

— On conçoit qu'ils demanderaient volontiers le maintien du staff-stucquo !

**Pour Vous, Messieurs !**

Un joli chapeau léger, pour la ville, la villegiature, le voyage ou le sport. Quelques sont le genre, nous l'avons. Nos importations éclipsent tout ce qu'on offre ailleurs et nos prix font la joie de tout acheteur économique. CHS DESJARDINS & Cie, 1533 à 1541 rue Ste-Catherine.

**Pour la... Saison d'Été**

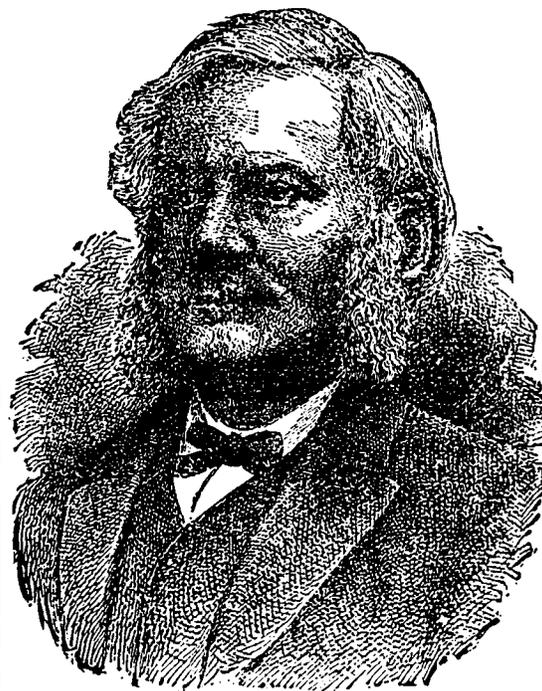
Glacières en bois franc, Portes et Grillages de fenêtres, Congélateurs de Crème à la glace, Appareils de pêche de toutes sortes, Hamaes, &c.

Le tout acheté des manufactures et au comptant, ce qui signifie vendus à bon marché. . .

**L. J. A. SURVEYER,**

6 Rue St-Laurent. . . Quincailler.

**FORCE POUR LES HOMMES FAIBLES**



Aux hommes qui souffrent des suites des erreurs de la jeunesse ou des excès d'après, qui sont fatigués des drogues inutiles, qui ont été mis plus mal et volés par les charlatans, et qui se sentent disposés à tenir compte d'une opinion honnête et consciencieuse sur leur état, j'offre mes services, basés sur une pratique spéciale de plus de 30 ans, et ce, gratuitement. Je n'emploie aucune drogue, parce que dans les cas de débilité nerveuse et les faiblesses des hommes, il n'y a qu'un remède national et sûr, que la nature vous donne. Nous l'appelons l'Électricité mais c'est, en réalité, la force.

**L'Électricité est la Force Nerveuse.**

Je l'ai employée avec succès pendant 25 ans et j'ai mis dans ma grande invention, la Ceinture Électrique du Dr Sanden, tous les meilleurs éléments de chaque appareil électrothérapeutique connus de la science. J'ai la seule ceinture qui ne brûle pas.

Elle dégage un fort volume d'Électricité restaurative et curative. Elle est bue, comme l'eau par une éponge, par les nerfs et les organes affaiblis, et au bout de deux ou trois mois, quand le système a suffisamment absorbé tout le courant possible, l'organisme entier reprend sa vigueur normale et l'homme se retrouve fort, animé de nouvelles ambitions, susceptible de goûter à de nouveaux plaisirs, plus énergique pour les affaires, renouvelé du tout au tout.

**PORTEZ LA CEINTURE LA NUIT**

Mettez-la quand vous allez vous coucher et enlevez-la le lendemain matin. Vous sentez un courant agréable, qui est réglé au moyen d'une petite vis de pression.

Venez me consulter, ce qui est gratuit, ou demandez la brochure gratuite : "Trois Classes d'Hommes," qui explique tout et vous est envoyée cachetée.

**DR B. SANDEN,**

132 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

Heures de Bureau : 9 a.m. à 6 p.m.  
Dimanche 11 a.m. à 1 p.m.

# Cures Weak Men Free

## L'Amour et le Bonheur Assurés

Il n'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur. — Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament, et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur. — Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'emploi d'autrefois."

"Cher Monsieur. — Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Zigomar commente la sentence arbitrale rendue par le juge de paix de Neuilly dans la grève des blanchisseurs.

"Tous les salaires seront progressivement augmentés dans les proportions suivantes : dix pour cent immédiatement, cinq pour cent dans deux ans, cinq pour cent dans quatre ans."

Et voilà comme, s'écrie le bon gâteux, on a intérêt à vieillir en blanchissant !

## Vous ne sauriez croire

Le grand nombre de personnes guéries par l'emploi de l'incomparable Tonique, le "ROMA".

Pour les maladies du sang et des nerfs n'employez que ce remède supérieur et n'acceptez jamais de substitut. Se vend partout.



## Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

Messieurs, — Ayant suivi le traitement au "Grand Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 15 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de bonbon. Votre, etc. S...

Pour plus amples informations, s'adresser à

**J. B. LALIME,**

Gérant de la Dixon Cure Co.

572 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

— ou —

Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

X... est le plus dévoué des témoins. Un de ses amis a-t-il une affaire, vite il s'offre pour l'assister.

On parlait devant lui d'un duel qui a eu lieu, il y a plusieurs mois, et dans lequel il remplissait le rôle de témoin.

— Et ce duel a-t-il eu des suites funestes ? demanda quelqu'un à X...

— Je crois bien, reprit-il ; l'un des adversaires, celui-là même dont j'étais le témoin, est mort.

— Ah !

— Oui, en quittant le terrain, nous sommes allés déjeuner dans un restaurant des environs et, quelques heures plus tard, notre pauvre ami succombait aux suites d'une indigestion !

## BONNE PRÉCAUTION

Une bouteille de *Baume Rhumal* ne coûte que 25 cts. Ayez-en toujours une bouteille chez vous. Les rhumes qu'il guérit vous guettent constamment.

## 50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE**

**PILULES DE NOIX LONGUES De MCGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

## UN DOUBLE SACRIFICE



Mme Michu. — Ah ! Jules ! c'est que tu serais chouette si tu voulais sacrifier la pipe et ne plus dire : *Je suis-t-ennuyé.*"

## Lettre d'un marchand bien connu de Québec

Chers messieurs, — Je souffrais de langueur et de faiblesse générale, de manque d'appétit et de pénible digestion. Je fais usage de votre VIN DES CARMES depuis quelque temps, et j'achève ma deuxième bouteille. J'ai le plaisir de vous dire que l'appétit m'est revenu, que ma digestion ne me fatigue plus, que l'accablement et la langueur sont entièrement disparus, et que mon sommeil est parfait. Mes félicitations et mes remerciements pour votre bon VIN DES CARMES. Je vous assure que c'est \$1.50 bien mis à profit. Votre dévoué,

JOS. SHINK,

(2) Associé de la Québécoise.

## NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

L. N. Bétournay. A. Giroux. J. E. Lalonde.

## Royal Silver Plate Co

Plaqueurs en Or et en Argent

VIEILLES ARGENTRIES

(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE,

ORNEMENTS D'EGLISE,

... Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure Une Spécialité

40 COTE ST-LAMBERT

Tél. Bell 1387.

MONTREAL

Un jour, un missionnaire anglais s'efforçait de persuader au chef d'une tribu de Cafres qu'il avait intérêt à se placer sous le protectorat de la reine Victoria.

— Pense, disait-il, que ma reine est très riche, très puissante ; elle pourra te rendre bien des services.

— Riche, il faudrait voir, fit le nègre. Combien a-t-elle de têtes de bétail ?

— Elle en a tant et tant, qu'il faudrait des mois pour arriver à compter tout le troupeau.

Le chef fut convaincu et accepta le protectorat.

**Cook's Cotton Root Compound**  
Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effective. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box ; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 3-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

**HOMMES JEUNES OU VIEUX**  
qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons **GRATIS** une boîte de Remèdes valant \$1.00. Les personnes atteintes de ces maux peuvent se procurer ce remède par correspondance. Nous enverrons gratuitement le livre et les renseignements nécessaires pour vous guérir sur réception de 12 cents pour payer le frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur. **THE GORDON MEDICINE CO.** Boîte A, 947, Montréal.

Les révolutions sont comme les canons qui reculent après que le coup est parti.

## Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

## Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

# Dyspepsie, Maladies du Foie et des Rognons

Ne peuvent résister à l'action triomphante du Remède Combine, le

## "SIROP VEGETAL VIEL" Et "PILULES DE VIEL."



Voyez les symptômes des maladies plus haut précitées. Sensation de détresse après les repas, vertiges, étourdissements, douleurs à l'estomac, dans le dos et le côté, mauvaise bouche, haleine fétide, constipation, palpitations du cœur, insomnies, tristesse sans raison apparente, etc. Avez-vous quelques-uns de ces symptômes ? Le "Sirop Végétal Viel" et "Pilules de Viel" est votre remède ; prenez-le avant tout autre ; son efficacité est partout reconnue sur l'œuvre dans le cas de Dyspepsie, maladies du Foie et des Rognons.

Voici le témoignage d'un citoyen de Berlin Falls, N. H., Etats-Unis :

"J'emploie le "Sirop Végétal Viel" et "Pilules de Viel" depuis quelque temps déjà, pour la dyspepsie, dont je souffre et m'en trouve très bien. Cette préparation, "seule", a pu dissiper cette horrible maladie, me rendre la santé et les forces.

Bien à vous,

GEORGES BERNIER,  
Berlin Falls, N. H.,

Etats-Unis.

Souvenirs de la période électorale :  
—Aurons-nous un chemin de fer ? demande un gros bonnet du cru.  
—Un chemin de fer, c'est bien difficile ; mais pour une gare, je puis vous la promettre.

Il ne faut jamais désespérer de faire ce que d'autres ont fait.

Mme Salomon. — Grand Dieu ! Isaac, Isaac ! Quelqu'un roule sous le lit ; c'est un voleur !

Les beaux vers s'exhalent comme des sons et des parfums.

M. Salomon. — Chut !... Rébecca, pas de bruit !... Nous lui ferons payer sa chambre demain matin.



### Les Etourdissements, les Vertiges, les Migraines,

Se produisent généralement chez les personnes faibles, pâles et anémiques, qui ont le sang appauvri ou vicié. On doit recourir dans ce cas à

l'usage d'un bon vin généreux, qui est à la fois tonique, stimulant nutritif et reconstituant. Les médecins les plus éminents recommandent de préférence à tout autre le

## VIN SI MICHEL

pour purifier, tonifier et fortifier le sang qui est la source même de la vie. Agréable au goût, exquis au palais, il excite l'appétit, aide la digestion, rend le sommeil paisible et doux et donne la force, la vigueur, la santé aux personnes pâles, faibles et anémiques.

### Mad. Victoria P. GAGNÉ

de ST-EDMOND, Co. Lotbinière, écrit :

"Je suis heureuse de pouvoir recommander votre traitement et j'espère que d'autres femmes souffrantes suivront mon exemple et obtiendront une guérison aussi promptement que moi. Depuis quelques temps je souffrais de faiblesse, maux de tête, dyspepsie et perte d'appétit. Sur la recommandation d'une amie je commençai votre traitement et grâce à vos bons remèdes et à vos sages conseils, je suis maintenant en parfaite santé. Je vous remercie pour cette guérison et vous pouvez être certaine que je ferai tout en mon pouvoir pour faire connaître votre traitement.



Chères lectrices, combien de mois de souffrances avez-vous endurées inutilement ? Pourquoi ne faites-vous pas comme Mad. Gagné et vous guéir quand il est encore temps. Ecrivez-moi et dites-moi d'où vous souffrez et quels sont les symptômes de votre maladie, je serai contente de vous donner des conseils gratuitement. Mon nouveau livre "Le Guide de la Femme" envoyé sur réception de 10c. (frais de poste)

Mad. J. C. Richard, Boite 996, Montreal

Mercier, le célèbre auteur du *Taureau de Paris*, écrit ce qui suit dans un recueil où, sous le titre de *Mon bonnet de nuit*, il est censé transcrire pêle-mêle chaque soir les réflexions qu'il a faites au cours de la journée :

*Economie* : — L'économie domestique n'est pas une vertu brillante, mais elle compose une vertu solide, et une des plus belles que je connaisse. Elle est le fondement des maisons, ainsi que des grands établissements et des entreprises faites pour le bien public. Ce sont les racines obscures, qui nourrissent le pompeux feuillage de ces arbres, qui portent leur front dans la nue. La misère est une source continuelle de soucis rongeurs, d'inquiétudes, de peines d'esprit, d'insomnies cruelles. Elle est conseillère de plusieurs actions basses et iniques. L'économie, qui chasse tous ces tourments, qui nous met à couvert de ces épines renaissantes, est tout à la fois le soutien consolant de notre vie et la sauvegarde de notre vertu. C'est un doux orfèvre où nous sommeillons sans crainte de l'avenir, toujours obscur et partant redoutable. L'économie enfin est la vertu la plus utile à la génération qui doit succéder. Elle embrasse donc deux âges à la fois : privilège qui n'appartient guère qu'à elle.

### Douleurs Intenses

Dans le dos, les côtés, faiblesse, dépression, Nervosité, troubles du cœur, pâles couleurs, abattement moral, etc., guéris par l'action puissante des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin.

Que les femmes et jeunes filles en fassent l'essai dès maintenant. 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes.

En 1696, Burdeau, horloger français, fabriqua une horloge automatique à la gloire de Louis XIV. Assis sur son trône, le roi Soleil était entouré de la foule respectueuse des électeurs d'Allemagne, des princes, des ducs étrangers qui sonnaient les quarts et des rois de l'Europe qui sonnaient les heures.

Guillaume III d'Angleterre, dont la fière attitude avait plus d'une fois blessé l'orgueil du dieu de Versailles, était là d'une souplesse d'échine toute particulière, et s'inclinait plus bas que tous les autres pour saluer le monarque français. Malheureusement, un jour que le public était admis à contempler cette merveille de courtoisie mécanique, il arriva qu'un ressort se détendant brusquement, renversa de son trône Louis XIV aux pieds de Guillaume III.

On crut à la Cour que cette catastrophe avait été calculée par Burdeau, mécontent, pensait-on, de n'avoir pas reçu de son œuvre le salaire attendu ; et le malheureux horloger alla réfléchir à la Bastille sur le danger de ne pas régler mieux le jeu de ses automates.

Dans un cabinet d'homme d'affaires. — Comment... en faillite ? Vous n'aviez dit que vous mettiez 200,000 francs dans l'affaire !

— Jo les y ai mis... parce qu'ils n'étaient pas à moi.

### Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infailible contre la Toux, la Consommation, la Dyepopsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.



### ETES-VOUS SOURD ??

Tous les cas de SURDITE ou d'OREILLE DURE se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas. 596 La Salle Ave., Dr. Dalton's Aural Institute, CHICAGO, ILL.

### GÉNÉRALITÉ

Pauvres, riches, jeunes, vieux, tous sont sujets aux affections de la gorge et des poumons, et tout le monde prend du *Baume Rhumal* pour les guérir. 75

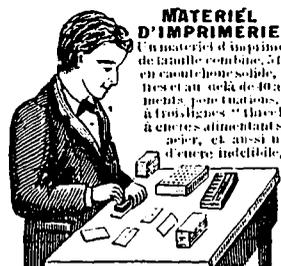
### Fragment de dialogue :

—Je croyais que vous alliez vous marier, à cause de vos créanciers.  
—Si mes créanciers ont besoin d'argent, qu'ils se marient eux-mêmes !

Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché par de très belles choses.

### "Salina" "Salina" "Salina" du Dr Ed. Morin

Agréable au goût, rafraichissant et réconfortant, est d'une efficacité reconnue dans tous les cas de Maladies du Sang, de l'Estomac et du Foie. Prix modique, heureux effets, satisfaction générale.

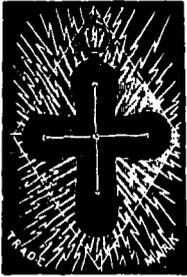


### MATERIEL D'IMPRIMERIE GRATIS

Un matériel d'imprimerie complet et de famille continue. Composés de caractères en caoutchouc solide, 24 lettres, 24 chiffres et au-delà de 40 autres signes, et numéros, ponctuations, etc., avec estampe à trois lignes "three-line holder", "pad" à caractères alignés et un poinçon en acier, et aussi une quantité extra d'encre indélébile, jet distributeur et estampe pour marquer le linge. Nous donnons ce matériel complet d'imprimerie aux personnes qui envoient seulement 10 paquets de plumes en acier à 10 cents le paquet. Envoyez-nous votre adresse et nous vous expédierons, par la poste, les plumes. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir le matériel d'imprimerie, tous payés. TOLEDO PEN COMPANY, Boite L.S., Toronto, Can.

# La Croix Electrique Diamant

(Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNÉE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la nervosité, névralgie, engourdissement, tremblement, dépression mentale, faiblesse, insomnie et toutes les affections du système nerveux, découragement, hystérie, paralysie, apoplexie, attaques d'épilepsie, danse de St. Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient toujours en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNÉE de Diamants avec instructions sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix Electrique ORNÉE de Diamants m'a guérie."—CAROLINE M. PETERSEN.  
Adresses: Richfield, Utah.

The Diamond Electric Cross Co.,  
812 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

## Méfiez-vous, Madame,

de ces sodas à pâte que vous achetez à la livre. Examinez-les à côté du...

### Soda à Pâte Dwight's Cow Brand

qui est toujours blanc, net et d'une pureté évidente. C'est ce soda qu'il vous faut pour faire les meilleurs gâteaux, pains, etc.



Voyez cette étiquette sur le paquet.

JOHN DWIGHT & CIE  
84 Rue Yonge, TORONTO

On disait un jour en présence de Mme Du Defant que Voltaire n'avait rien inventé: "Pardonnez-moi, dit-elle, il a inventé l'histoire".

(Spirituelle allusion aux nombreuses inexactitudes qu'on trouve dans les ouvrages historiques de cet écrivain).

## Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien  
Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU  
Bureau du "SAMEDI"  
35 RUE ST-JACQUES.

Mme de Sévigné, dans ses lettres, parle à plusieurs reprises d'un gentilhomme breton nommé Pomenars, qui était sans cesse sous le coup de nombreux procès pour toutes sortes d'infractions graves aux lois, et qui, en dépit des poursuites dirigées contre lui, semblait se jouer de la justice.

"Un jour, dit la célèbre épistolière, passant par Laval, il trouva une grande assemblée du peuple; il demanda ce que c'était. "C'est, lui dit-on, que l'on va pendre on effigie un gentilhomme qui avait enlevé la fille du comte de Créauce."

Cet homme là, c'était lui-même.

Il approcha; il trouva que le peintre l'avait mal habillé; il s'en plaignit. Le soir, il alla souper et coucher chez le juge qui l'avait condamné. Il en partit, cependant, dès le grand matin, le lendemain.

Pomenars, reprend-elle dans une autre lettre, est toujours accablé de procès criminels, où il ne va jamais moins que de sa vie. Il sollicitait, l'autre jour, avec une grande harba. Quelqu'un lui demanda pourquoi il ne se faisait point raser. "Moi, dit-il, je serais bien fou de prendre de la peine après ma tête sans savoir à qui elle doit être. Le roi me la dispute. Quand on saura à qui elle doit demeurer, si c'est à moi, j'en aurai soin."

Voilà de quelle manière il sollicite ses juges.

\* \*

Louis XIV ayant dit un jour, que selon lui, il n'y avait que le Sultan de Turquie qui fut vraiment roi, puisqu'il jouissait d'une autorité absolue, le Maréchal duc d'Estrée qui avait été longtemps ambassadeur à Constantinople et qui était présent dit:

"Sire, je ne connais pas au contraire de monarque moins absolu, puisque sa vie dépend en tout temps de Muphti et de l'aga des Janissaires, et que de mon temps j'en ai vu deux ou trois d'étranglés."

### Le Chocolat Hérelle

Il n'y avait aucune raison pour que notre pays ne possédât pas sa chocolaterie. Seulement, pour l'installer, la mettre en activité et la maintenir, il fallait un homme d'initiative et d'expérience. Il s'est trouvé dans la personne de M. Hérelle, reconnu pour une autorité dans cette industrie. M. Hérelle a placé à Longueuil le siège de sa manufacture et nous avons maintenant sur le marché canadien un chocolat qui réclame à très juste titre d'être "le plus pur, le plus riche, le meilleur et le meilleur marché". Que pourrait-on demander de plus? Nous avons vu les produits de la chocolaterie Hérelle, nous en avons consommé, et c'est sans la moindre hésitation que nous les proclamons absolument exquis, très substantiels, assurés de se tenir frais plus longtemps. Quant au prix, il a été possible de le mettre bas, vu que M. Hérelle n'a pas à payer les frais d'emballage que nécessite l'exportation au loin, le coût du transport à travers un océan ou des droits de douane.

Nous invitons nos lecteurs à s'approvisionner du Chocolat Hérelle: c'est une pâte alimentaire supérieure à tous points de vue.



Corset et forme combinés qui se boucle autour de la taille sans lacet.

CORSETS d'Été 25 cents et plus.

J. B. A. LANCTOT, 152 Rue St-Laurent, Téléphone Main 3187. Fabricant de Gants

## Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

**Pour arriver à toujours être bien mis** et à ne pas trop grever sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité: c'est dans la nature humaine.

### N. Léveillé, 138<sup>1</sup>/<sub>2</sub> RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en main, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs. . . . .

Habilllements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

### Combien d'Enfants meurent!

Non pas qu'ils manquent de soins! Ce qui fait défaut, c'est une nourriture appropriée à leur estomac, une nourriture saine, pure, exempte de microbes, comme

### LA PEPTONINE

Un aliment complet, facilement assimilable, et que les enfants consomment avec plaisir et profit. LA PEPTONINE

**Favorise leur croissance...**

Et les met à même de résister à toutes les maladies qui menacent leur fragile existence.

**25 cts. LA GRANDE BOITE** dans toutes les pharmacies et Epiceries.

Gros: F. COURSOL, 382 Ave de l'Hotel de Ville, Montréal.

## Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

### MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. *Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.*

NOUVEL ETABLISSEMENT

### F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

**COUPON - PRIME DU "SAMEDI"**

PATRON No.....  
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

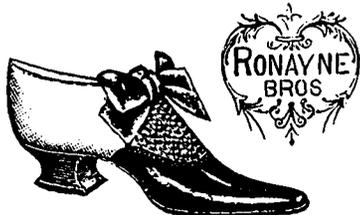
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écriture très lisiblement.

Pour détails voir page 17.

# Moitié Prix



... Nous venons de mettre à MOITIÉ PRIX un lot de...  
**Jolies Chaussures en Kid d'Oxford, nuances chocolat et tan, lacées, pour Dames...**  
 Ces articles sont parfaits et leurs BAS PRIX les feront s'écouler rapidement. Venez donc de suite afin de pouvoir faire votre choix.  
**RONAYNE BROS.**  
 2027 rue Notre-Dame, Coin du Square Chaboillez

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 237



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

On trouve la solution juste: Mmes E Chailfoux, W De jardins, Mlle E Boileau, A Tourgou, R Dubois, R H. Y Rousseau, M M L Brousseau, C Cholette, O Cholotte, S Laporte, J Ramalho, L Warnault (Montreal, Q), Mlle M Darche, M O'Bready (Danville, Q), Mlle M Armand (L'Épiphanie, Q), M L Amyot (Québec), M P L Mertrud (Sherbrooke, Q), Mlle B Masse (St-Césaire), Mlle L Labelle, Mlle Z Lauzon (St-Henri, Montreal), Mlle O Dupé, M P Savary (St-Hyacinthe Q), Mlle M Blanchard (St-Julie de Somerset, Q), Mlle J A Jones (St-Romuald, Q), Mme C B Guin (St-Sauveur, Québec), Mlle A Fufatrault (Vernon, Q), Mlle L Champligny (West-Farham) Mme A J Wait (Winnipeg, Man), M C Guimond (Berlin, N H), M J Dubé (Central Falls, R I), M N Piché (Cohoes, R I), Mlle L Rioux (Fall River, Mass.), Mme G Miron (Hills, Man), Mlle M St-Hilaire (Lewiston, Me), Mme J Lambert (Lowell, Mass.),

M E Houle (Manchester, N H), M J H Dollande (Nouv-Orléans, La), Mme A Brad (Ottawa, Mass), Mlle D Bernier, M A Baril (Taftville, Conn), Mlle H Vallière, (Warren, R I), Mme A Chénette, (Woods-ocket), P V Latour (Worcester), M A Hatelle (Terrebonne), Mme H Giroux (Chambly Bassin).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: M L Amyot, 75 d'Aiguillon, (Québec), M P Savary (St-Hyacinthe, Q), Mlle M Blanchard (St-Julie de Somerset Q), Mme J Wait, 291 Portage Ave (Winnipeg, Man), Mlle B Vallière (Warren, R I).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

# COLONIAL HOUSE

MONTREAL

## Département de Coupe

PANTALONS D'ETE

Vu que nous avons un grand assortiment de Pantalons d'été, nous avons décidé de tous les écouler à \$4.00, \$5.00 et \$6.00 la paire. Ils sont faits des meilleurs worsteds de l'Ouest de l'Angleterre et ils valent \$7.00 ou \$8.00 la paire; ils sont finis avec le soin ordinaire que nous donnons à la confection de nos pantalons.

### Vestes de Fantaisie, pour l'Été

Tout notre grand assortiment de Vestes blanches et de couleur, pour l'été, est marqué aux prix les plus bas, \$1.00 et \$1.25, pour écouler toutes les vestes.

### Département d'Articles d'Opticiens

CAMERAS PHOTOGRAPHIQUES de toutes grandeurs, depuis..... \$2.50

#### Articles de Photographes

Supports à trois pieds (Universal Screws).....	\$1.50	Châssis à imprimer.....	35c
Lampes à chambre noire, depuis.....	20c	Plaques sèches, boîtes à clichés (spéciales).....	50c
Lampes à chambre noire.....	5c	Châssis à plaques sèches.....	50c
Entonnoirs.....	20c	Plaques sèches Stanley et différentes autres sortes.....	25c
Gradués.....	25c	Beau virage et fixage.....	25c
Squeezes.....	25c	Poudres pour imprimer et finir.....	25c
Bassins.....	25c		
Plateaux à développer.....	25c		

Poudre pour développer, papier Aristo, papier Solio, papier platine, papier anglais Paget, papier Anglais Barnet, papier bleu à imprimer, Cartons couleurs et grandeurs assorties.

## Département des BAS

Notre assortiment de BAS ALLEMANDS est maintenant prêt.

**POUR DAMES**—Bas de Coton noir, avec pied en Balbriggan, 35c la paire.

**BAS DE COTON GAZE**, pour dames, 50c la paire.

Aussi, une variété de BAS, points ajourés, devants dentelle, à 30c, 40c, 50c et 55c la paire.

**BAS DE COTON TAN**, assortis, pour dames, 30c la paire.

**BAS DE BICYCLISTES**, pour dames, hauts de fantaisie, à \$1.50, \$1.85 et \$2.25 la paire.

**BAS DE BICYCLISTES**, pour garçons, dans toutes les grandeurs et tous les prix.

**CAMISOLES PAR COTES**, pour dames, (manufactures canadiennes) à 20c, 25c et 50c chacune.

Les Commandes par la poste reçoivent une attention toute spéciale.

# HENRY MORGAN & Co.

MONTREAL

Devant une des portes de l'Exposition, un marchand de tickets salue très bas, en lui offrant ses services, un bourgeois très orgueilleux.

—A la bonne heure, murmure celui-ci flatté; voilà un garçon qui connaît à la fois le cours des tickets et l'étiquette des Cours!

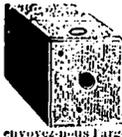
### DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES,

En employant le

### POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Blouy



**CAMERA GRATIS** Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et n'importe quel petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en cadre à l'opium, 1 plateau développeur, 1 paquet de "hypo" 1 paquet de "développeur", 1 set de directives, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement empaquetée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la caméra tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite L. R., Toronto.

... DE ...  
**Montréal à Paris**

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)  
LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargne beaucoup d'ennuis et de dépenses.

**Prix : 25 cts**  
En vente au BUREAU DU "SAMEDI"  
35 rue St-Jacques

On dit assez fréquemment : "C'est un homme de sac et de corde." Pour s'expliquer en entier cette locution, il faut savoir que, jadis, dans certains pays, au lieu de pendre les criminels, on les noyait après les avoir enfermés dans un sac. L'homme de sac et de corde était donc celui qui méritait d'être ou pendu ou noyé dans un sac.

**MUSÉE EDEN**

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de  
**1000 Curiosités à Voir**

**A L'ODEON ...**

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.  
**Voyage Autour du Monde**  
50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monument de l'Univers chaque semaine.  
ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odeon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

On a remarqué que sous le régime de la Terreur, on adoucissait les termes à mesure que les actes devenaient plus injustes et barbares. Ce fut notamment à cette époque que l'on commença à désigner les prisonniers par le nom de *détenus*, et que les prisons furent appelées lieux de détention.

**GRATIS**  
Nous donnons ce splendide pistolet pour tirer à la cible aux personnes qui vendront une douzaine de crayons de poche automatiques fins en nickel à 16 cents chacun. Le pistolet est fort, parfait et bien fait, exactement ce qu'il faut pour tirer à la cible. Une flèche en caoutchouc à bout vif accompagne chaque pistolet. Envoyez cette annonce avec votre adresse, et nous vous enverrons les crayons par la poste quand vous les aurez vendus, retournez-nous l'argent, et nous vous enverrons le pistolet gratuitement. Dominion Novelty Co., Boite L. R., Toronto, Can.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**

Poitrine parfaite par les Poudres Orientales les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.  
Dépôt général pour la Puissance :  
**L. A. BERNARD,**  
1882 rue Ste-Catherine, Montreal  
Aux Etats-Unis : G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

**SECRETS**  
Nous enverrons Gratis un livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.  
THE DR. WILSON MEDICAL CO.  
MONTREAL.

**LES DAMES**  
Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.  
THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,  
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Entre poètes :  
—Oui, mon cher, j'ai presque terminé ma tragédie, mais je ne sais pas comment faire mourir mon héros au cinquième acte.  
—Si tu lui lisais les quatre premiers.

**GRATIS POUR HOMMES**

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicelle et de l'amacliation des parties. Envoyez nous l'argent, et nous vous enverrons le traitement aujourd'hui.

**Pour Guérir le Rhume en Un Jour**  
Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

En apprenant la mort du docteur X.... Béthisy a dit avec conviction :  
—Un médecin qui se laisse mourir, mauvaise affaire... Ça n'est pas fait pour lui attirer des clients !

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 239**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**  
Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment par juxtaposition: LES DEUX SEURS.  
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.  
Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.  
Les solutions pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 20 juillet à midi heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précise et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront publiés dans le numéro de ce jour. Les gagnants seront publiés dans le numéro du jour. Les gagnants auront le choix entre deux primes consistant en un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

**Grande Question du Jour !**  
Comment se fait-il qu'il y a des gens qui souffrent de la dyspepsie ou de la constipation ? Simplement parce qu'ils ignorent qu'il n'y a pas de ces malaises quand on boit le...  
**CAFÉSANTÉ FORTIER**  
Au lieu de Thé ou Café.  
En Vente chez les PHARMACIENS et EPICIERS.

La  
**Phosphatine Falières...**  
Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.  
Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.  
PARIS  
4 Avenue Victoria  
Montreal : R. J. DEVINS, dépositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

**GRATIS** Puissant télescope achromatique pourvu des plus belles lentilles, tubes en cuivre laqué, capsules en caoutchouc, converti en un seul français et bel étui. Envoyez de suite des observations à plusieurs milles de distance, et ce avec une précision remarquable. Donnez-nous votre adresse et nous vous enverrons gratuitement 3 durillons et six autres optiques françaises à conduire à l'œil et à la main. Ces optiques viennent directement de Paris où elles sont très en vogue. Nos agents sont très en vogue. Vous pouvez gagner ce magnifique télescope en travaillant quelques heures. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. Ecrivez et nous vous enverrons les optiques par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre télescope, tous frais payés. Premium Supply Co., Boite L. R., Toronto.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 23 JUIN 1900 (1)

# LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

XIII. — LES DEUX MARIE

(Suite)

Et s'avançant vers la gracieuse et bonne dominatrice :

—Majesté, exprima-t-il, soyez la bienvenue dans la triste demeure qu'il vous plaît d'honorer de votre royale visite.

Marie Stuart constata d'un coup d'œil les ravages nouveau marqués sur toute la personne du gentilhomme.

—Chevalier, je n'ai pas oublié votre visite ni la présence, dans ce manoir, de la dame d'Avenel et de Melrose.

—Hélas ! Majesté, celle à qui vous avez accordé jadis votre sympathie si précieuse ne vous reconnaîtra pas, je le crains.

—Serait-ce bien vrai ? Infortunée Marie !

Alors, sur le désir qu'elle exprima, Walter d'Avenel conduisit la reine auprès de la plaintive démente.

Lady Somerset se trouvait à ce moment auprès de la malade. Elle voulut se retirer.

La visitante la fit demeurer de son geste de reine et de femme digne de toutes les adorations, de tous les dévouements.

Elle s'avança vers la mère de l'enfant qui languissait à cette heure encore à bord d'un yacht de pirates.

—Chère Marie, prononça-t-elle, c'est une amie qui vient vous visiter.

En même temps, ses mains faites pour recevoir les baisers du respect et ceux plus éthérés de l'amour prirent les mains inertes de la pauvre démente.

Marie d'Avenel avait considéré la visite avec son grand œil vide : son regard atone parcourait toute sa personne, semblant chercher en elle-même la raison qui s'enfuyait.

Marie Stuart ne put réprimer un tressaillement en sentant les poignets alourdis, les bras comme sans vie de celle à qui elle s'adressait.

Il lui semblait qu'elle venait de toucher un cadavre.

Elle laissa aller les doigts qui ployaient sans force, sans volonté, entre les siens.

Et essayant de dominer son émotion :

—Marie, reprit-elle, chère Marie d'Avenel, répondez-moi.

—Qui me parle ? articula la folle. Marie d'Avenel ? Marie d'Avenel ? Elle est restée au loin, au bord de la Tweed, dans les bruyères où son fils est couché son fils tout rose et blanc comme les anges, les jolis anges. Et les bruyères ont fleuri, et de leurs fleurs rosées elles font une couche et un linceul à son fils qui s'appelait Julien Julien, un joli nom, n'est-ce pas ?

Elle eut un rire douloureux.

—Voulez-vous que nous cueillions des bruyères fleuries afin d'en faire une couronne que nous porterons sur sa tombe ?

Et s'animant, donnant à sa voix une intonation plus âpre et plus basse en même temps :

—C'est une grande tombe au fond de laquelle ils sont couchés tous les trois, l'enfant entre son père et sa mère.

Elle s'arrêta, le regard dur, les dents violemment serrées sous ses lèvres closes.

Marie Stuart, toute pâlie, passa son mouchoir de dentelle sur son front en sueur.

—Ces paroles m'ont troublées, murmura-t-elle à voix basse. On assure que lorsque les aliénés parlent de mort...

Elle n'acheva pas sa pensée.

Était-elle déjà en butte à des pressentiments funestes ? Avait-elle comme des présages de ce qui devait être sa fin ?

La démente sortit du mutisme dans lequel elle venait de se plonger.

—Somerset ! Somerset ! épela-t-elle avec terreur colère.

Et elle se tut de nouveau.

—Somerset, le favori d'Élisabeth ! murmura la reine d'Écosse.

Walter Avenel intervint alors, faisant cesser ainsi la contrainte qui pesait sur chacun des témoins de cette scène.

Et désignant Ellen :

—Voici une autre victime du misérable lord : Ellen Mercy, épouse du duc de Somerset.

Montrant ensuite l'enfant endormie sur de doux tièdes fourrures :

—Et là, le gage suprême de sa vie de félonie : son enfant que riche, puissant, il a abandonnée ainsi qu'un fardeau trop encombrant.

L'héritière de la couronne d'Écosse laissa pencher sa tête sur sa poitrine.

—Somerset ! être lâche et vénal. Voilà les hommes que l'on rencontre trop souvent autour des trônes !

Et Marie Stuart, rappelée sans doute par le nom du soldat anglais à d'amères réflexions, ayant touché du doigt les vilénies, les intrigues infâmes dans lesquelles les rois sont malgré eux enveloppés, cessa de parler.

Chacun, respectant son silence, demeurait immobile et muet.

Un rire faible lui fit lever la tête.

C'était Marie d'Avenel qui, reprise par des idées qui la hantaient, ses traits tristement épanouis, disait, en montrant le jardin à travers fenêtre fermée :

—Le voyez-vous, il court là-bas mon Julien adoré, le fils de mon amour. Il s'ébat parmi les herbes odorantes. Oh ! je suis une mère heureuse, bien heureuse.

Le contraste de cette lamentable gaieté avec la vérité était plus affligeant que tout.

La reine n'en put supporter plus longtemps le tableau.

—Que Dieu la prenne sous sa sainte garde ! balbutia-t-elle.

Et, après un dernier regard de commisération apeurée à l'inconsciente, elle se retira, se hâtant de remonter dans son carrosse afin de se soustraire aux obsessions désolantes et lugubres suscitées en elle par ce qu'elle venait de voir.

—Oh ! murmura-t-elle, revenant malgré tout à l'idée ancrée en elle, serait-ce vrai que, lorsque les fous vous entretiennent de mort avec persistance, c'est le présage d'une fin tourmentée, épouvantable et tragique ?

XIV. — LE GALION " LE SAINT MICHEL "

Un des aïeux de Walter d'Avenel était mort sur le champ de bataille de France, en combattant auprès de Jeanne d'Arc contre les Anglais ; avec lui, bien d'autres Écossais. Mais l'Écosse était loin.

Et on l'a dit souvent, non sans raison : loin des yeux, loin du cœur.

Aussi, un moment devait venir où ceux qui présidaient aux destinées de notre patrie en arriveraient à oublier cette longue et glorieuse confraternité d'armes. Catherine de Médicis, qui gouvernait en France sous son fils Charles IX comme elle avait déjà gouverné sous son autre fils François II, voyait se lever, s'affirmer la puissance d'Élisabeth.

Reniant alors nos anciennes traditions, Italienne au cœur sec, elle jugea conforme aux vues de sa politique de se rapprocher de la reine d'Angleterre. C'est pourquoi, en même temps que son fils, le roi Charles IX, envoyait ouvertement quelques vaisseaux croiseurs sur les côtes d'Écosse, pour donner satisfaction au sentiment public, l'astucieuse Catherine obtenait qu'un de ces navires serait expédié à Londres afin d'y saluer l'implacable ennemi de Marie Stuart.

Naturellement, elle choisit pour cette mission le plus imposant des navires français : le *Saint-Michel*.

Ce bateau, aux formes puissantes, à la haute carène, avait été construit primitivement avec quelques autres, en vue d'une expédition aux Indes, d'où il devait rapporter au retour les marchandises précieuses que ces contrées lointaines produisaient.

C'était un de ces galions comme en eurent les Espagnols pour transporter les produits de l'Amérique.

On se souvient que le commandement du *Saint-Michel* avait été donné au vicomte de Mercourt de Kervien, à l'ancien prisonnier du chef de pirates, le cruel Harrys.

Avec sa duplicité habituelle, Catherine de Médicis avait tenu caché jusqu'au dernier moment le consentement de son fils à son projet d'envoyer la fleur du lys de France saluer à Londres le léopard anglais.

Henri de Mercourt, ayant pris le commandement de son navire, s'appretait à faire voile pour l'Écosse avec le reste de la flottille.

L'escadre déjà levait l'ancre.

Un courrier de la cour monta alors à bord du *Saint-Michel*.

Et il apporta au commandement l'ordre d'aller remettre à la reine Élisabeth certaines dépêches confidentielles.

Le messager annonçait en même temps au capitaine du *Saint-Michel* qu'il avait ordre d'assister à la remise solennelle des dites dépêches à la souveraine de l'Angleterre. Ces paroles indiquaient

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900

une suspicion qui était bien dans les mœurs de Catherine de Médicis.

Dès même qu'elle avait tenu secrète la mission donnée à un officier français de se rendre solennellement à Londres, dans la crainte de protestations telles qu'elle aurait été contrainte de renoncer à son projet, du même, se défilant des sentiments de confraternité d'armes née de malheurs supportés en commun, elle appréhendait la tiédeur du commandant du *Saint-Michel* à s'acquitter de sa mission, et lui faisait adjoindre un second, disons le mot : un surveillant.

Henri de Mercourt, froissé de cette suspicion, fut d'abord sur le point de rendre son commandement.

Mais, aussitôt, une autre pensée surgit en lui, aveuglante, exclusive.

Lord Mercy était lord-chief de la justice anglaise.

Le lord-chief se trouverait certainement présent lors de la cérémonie au cours de laquelle l'envoyé du roi de France présenterait à la souveraine de l'Angleterre les lettres dont il était porteur.

Des fêtes seraient données. Et il rencontrerait Ellen.

Henri de Mercourt ne voulut pas songer que depuis son départ pour les Indes, la fille de lord Mercy pouvait s'être mariée.

Cette pensée, à un tel moment, lui aurait déchiré le cœur.

Il ne vit qu'une chose : une circonstance providentielle dans la mission de se rendre à la cour d'Angleterre.

—Je vais la voir, se répétait-il, véritablement enivrée de joie et d'espérance. Je vais l'approcher, investi d'un titre, qui cette fois, à ses yeux, me rendra l'égal des plus grands. Je vais enfin pouvoir lui confesser son amour tel que je le ressens, si fort, si puissant qu'il la convaincra, l'emportera.

Et serrant entre ses mains tremblantes les parchemins scellés du sceau royal :

—Merci, merci, oh ! messagères qui me conduisez près de celle que j'aime, et que, jusqu'à ce jour, hélas ! j'adorais sans espoir. Ellen ? Ellen ! bientôt je serai à vos pieds.

Et plein d'une joie ardente, se hâtant de renfermer les précieuses dépêches, il s'élança sur le tillac, et donna, frémissant d'émoi, le signal du départ. Oh ! combien la traversée lui parut longue, des côtes de France aux terres d'Angleterre, si voisines pourtant !

Comme il souhaita que le vent des tempêtes saisit son bateau sous son aile farouche, pour emporter plus vite sa nef vers la cité anglaise, où ses vœux devançaient sa marche trop lente au gré de ses désirs !

Comme son galion déploya hardiment toutes ses voiles pour fendre plus promptement les flots !

Le *Saint-Michel* ayant arboré toutes ses couleurs, se présenta enfin à l'embouchure de la Tamise.

La ténébreuse Elisabeth fut aussitôt informée de l'arrivée, dans ses eaux, d'un navire français, dont le commandant disait être chargé d'une mission pour elle. Elle envoya un de ses chambellans, accompagné de plusieurs gentilshommes de la couronne, au-devant de l'envoyé de son cousin le roi de France.

Le courtisan, infatué d'orgueil britannique, apprenant que le vicomte Henri de Mercourt était en réalité porteur de dépêches pour la reine, lui demanda de les lui remettre purement et simplement, jugeant que le "facteur" du roi de France n'avait pas besoin de tout à honneur. L'orgueil national vint en aide, chez l'officier, à l'amoureux peu d'être déçu.

Le commandant du *Saint-Michel* amena ses pavois de fête, ne laissant flotter à la brise que le pavillon à fleurs de lys d'or, emblème redouté alors quand il claquait dans le vent des batailles.

Et il déclara à l'Anglais qu'il remettrait lui-même dans les quarante-huit heures son message à la reine, en présence de sa cour assemblée, ainsi qu'il seyait à l'envoyé d'un grand roi, faute de quoi il retournerait à son maître les parchemins royaux.

Le soir même, un express à cheval, brûlant les étapes de la route, venait fixer, au capitaine français, le jour de l'audience.

Au moment indiqué, Henri de Mercourt, seigneur de Kervien, ayant à sa gauche le confident de Catherine de Médicis, et entouré des premiers officiers de son navire, se présenta au seuil du palais royal.

Un gentilhomme au riche pourpoint de velours rouge, à l'ample manteau noir et or bordé d'hermine, emblème de la haute justice, à l'air hautain, le reçut au seuil de la résidence royale.

—Milord duc, prononça le chambellan de la reine d'Angleterre, voici les seigneurs que Sa Majesté le roi Charles, neuvième du nom, a délégués auprès de sa Très Gracieuse Majesté, la reine.

Milord duc ?

Le capitaine français considéra celui à qui on venait de parler ainsi.

Ne serait-ce point ce duc de Somerset, dont le crédit à la cour d'Elisabeth était si prodigieux ? ce Somerset qu'il n'avait jamais eu l'occasion de voir et qui lui avait ravi le cœur d'Ellen ?

Oh ! quelle joie en ce cas de se pencher à son oreille et de lui dire :

—Je me suis chargé de la mission d'apporter ce message à votre

souveraine afin de vous rencontrer et de vous dire : Moi aussi j'aime la fille de lord Mercy ; un de nous est de trop sur la terre. Choisissez !

Mais Somerset avait toujours été un chef de réîtres et n'appartenait point à la magistrature.

—Je me trompe donc, se dit le marin.

Elisabeth reçut les envoyés, assis sur son trône.

Connaissant Catherine de Médicis, elle se dressa quand le lord au pourpoint écarlate et au manteau d'hermine, ayant plié le genou, lui présenta les papiers apportés par le *Saint-Michel*.

Elle tenait à ce que la mère redoutée de Charles IX sut avec quelles marques de déférence elle avait reçu son message.

La cérémonie terminée, Henri de Mercourt, qui n'avait cessé de chercher dans l'assistance lord Mercy, s'adressa au chambellan de la reine.

—Et le lord-chief de la haute justice ? Comment se fait-il qu'il n'ait point fait à mon maître l'honneur de sa présence à cette occasion ?

—Le lord-chief de la haute justice ?... C'est lui qui a reçu de vos mains le message dont Votre Seigneurie était porteur, et c'est lui qui l'a, devant vous, remis à notre reine. Le voici, c'est lord Somerset.

—Somerset !... bégaya le Français d'une voix étranglée. Somerset !... Et lord Mercy ?

Un sourire équivoque passa sur les lèvres du courtisan.

—Lord Mercy est à la Tour de Londres, captif... à moins qu'il ne soit mort à cette heure.

Et il ajouta que Somerset instruisait son procès.

Un baril de poudre éclatant sous les pieds d'Henri de Mercourt ne lui eût pas produit un effet plus foudroyant.

Lord Mercy disgracié, emprisonné, lord Mercy, la droiture, l'honneur même, remplacé par Somerset qui, ayant abusé de la candeur de la fille du malheureux vieillard, était parvenu à se faire aimer d'elle, Dieu seul sait par quels moyens, lord Mercy poursuivi, jugé par le bourreau de sa fille !

L'officier français, ignorant le mariage du duc et d'Ellen, considérait ceux qui l'entouraient avec la sensation d'un songe tournoyant dans lequel il aurait été jeté tout à coup, et avait besoin de tout son empire sur lui-même pour ne pas trahir son émotion.

A l'issue de l'audience, rempli d'incertitudes et d'angoisses, il s'informa de la demeure où vivait Ellen.

—Elle a disparu quelques jours avant la chute de son père, lui répondit-on. Et l'on ne sait ce qu'elle est devenue.

—Disparue ! gémit-il avec accablement. Que suis-je venu faire ici ?

Le gentilhomme que tant d'espoir avait conduit à Londres y prolongea son séjour aussi longtemps qu'il le put, interrogeant tous ceux qui, de près ou de loin, avaient approché la fille du noble lord Mercy.

—Oh ! je la retrouverai, se disait-il.

Mais partout la réponse fut identique : Ellen avait brusquement quitté Londres et aucun de ses amis de la capitale ni des provinces n'avait plus eu de ses nouvelles.

Plus d'un parlait même de quelque crime, ou de quelque emprisonnement mystérieux, et y ajoutant avec la disgrâce de son père. En proie à tous les tourments de l'amour malheureux et de la jalousie, le commandant du *Saint-Michel* errait un soir sur le bord de la Tamise.

L'endroit était désert, noir, abandonné de tous, ainsi qu'il l'avait choisi pour se livrer sans contrainte à ses amères réflexions.

Un endroit propice aussi pour quelque attentat pour quelque crime.

Le vicomte de Mercourt, peu après avoir quitté son navire, n'avait pas remarqué un homme aux membres vigoureux qui, d'abord, s'était attaché à ses pas et qui disparut lorsque le marin se fut engagé sur les rives étendues du fleuve.

L'ancien prisonnier d'Harrys était absorbé par ses lourdes pensées, lorsque trois hommes, armés de ces long poignards appelés des miséricordes, s'élançèrent sur lui. Malgré sa valeur, il allait succomber lorsqu'un cinquième personnage, surgit se mêlant à la scène. C'était Martial Dacier, c'était le fils du vieil intendant, qui, de loin, avait suivi son maître et qui arrivait à temps pour le sauver.

Le lendemain de cette tentative, de cette attaque Henri de Mercourt dut aller trouver Somerset.

Comme si n'ayant pu le faire assassiner, on voulait se débarrasser de lui à tout prix, Elisabeth lui avait fait remettre, dès le matin, sa réponse à Catherine de Médicis. Il ne pouvait donc différer plus longtemps son départ.

Le nouveau chef de la haute justice le reçut avec une froideur hautaine. Il venait de recevoir à l'instant le rapport de sa police, dirigé à ce moment par l'infâme Stewart Bolton.

Et un rictus avait tiré les lèvres de ce dernier, tandis qu'il sortait par une porte dérobée du cabinet de lord Somerset au moment où Henri de Mercourt y entra.

— Je vous demande pardon, milord, de venir vous arracher à vos travaux de justice, persifla d'une voix incisive le Français dont cet accueil provoquant raviva le chagrin cuisant et la haine. Je viens vous demander ce qu'est devenue lady Ellen, la fille de lord Mercy... que vous connaissez bien.

L'œil fauve du misérable favori s'éclaira d'une lueur sinistre, et les deux hommes, un moment, se fixèrent avec des prunelles sanglantes.

— Venez-vous de la part de Sa Majesté la reine Catherine me demander des comptes, siffla enfin le soudard intronisé juge, que vous osez m'interroger ?

— Non, lord Somerset, je ne viens qu'en mon nom. Je n'ai point de sceptre pour vous forcer à parler. Je n'ai que mon épée.

— "J'aime la fille de lord Mercy, et encore une fois, je viens vous demander, à vous qui me comprenez : Qu'avez-vous fait de l'héritière de celui que vous avez perdu ?"

Somerset avait pâli.

— Vous venez me braver ? Holà, gardes !

L'officier recula d'un pas et porta la main à la poignée de son épée :

— Je suis inviolable, prenez garde !... Du reste, un Mercourt de Kervien ne se prend pas comme un vieillard aux membres affaiblis.

Somerset mordit ses lèvres blanches dans un accès de rage.

— C'est vrai, songeait-il, Elisabeth me désapprouverait, me briserait peut être pour avoir contrarié les calculs de sa politique.

— Soit, reprit-il, rentrant ses griffes, l'immunité de votre titre d'ambassadeur vous couvre. Mais nous nous retrouverons.

— Oui, nous nous retrouverons. Et ce jour-là veille bien sur toi, Somerset, car, malgré l'hermine menteuse qui couvre tes épaules, il faudra bien que tu expies tes crimes !

Sur ces fières paroles, sur ces menaces, Henri de Mercourt se dirigea vers la porte, marchant à reculons, de crainte d'être frappé par derrière par le lâche bandit.

Les deux rivaux échangèrent un dernier regard de menace et de défi.

Et le gentilhomme français regagna la rue.

Le soir même, il mettait à la voile, plus désespéré et plus morne encore qu'il n'était rempli d'enthousiasme et de foi en mettant le pied sur le sol anglais. Et la nuit, les matelots voyaient errer son ombre dans les parties le plus sombres du navire, et entendaient un nom étranger, comme un nom de femme, sortir parfois de ses lèvres crispées.

D'autres fois, immobile sur le tillac, à peine éclairé par la clarté tremblante des étoiles, il murmurait ce mot magnifique et terrible :

— Justicier !

## XV. — RÉVEIL.

Des années s'étaient écoulées.

Walter d'Avenel n'était pas revenu à Melrose dont le souvenir évoquait chez lui trop d'amers souvenirs, trop de regrets.

Le prieur du monastère de Saint-Joseph avait, à sa prière, vendu quelques-unes de ses terres.

Avec le montant de leur vente, le chevalier d'Avenel avait racheté le manoir de Claymore.

Il redonnait ainsi à la demeure de ses ancêtres sa première destination : un d'Avenel retournerait habiter sous son toit.

L'ancien défenseur de Glendearg inguérissablement meurtri par la tempête, avait désiré s'y ensevelir dans une retraite profonde.

Après la visite faite par Marie Stuart à sa malheureuse femme, visite qui avait produit, sur l'impressionnable reine, une sensation si profonde, il était allé remercier la souveraine, puis n'avait plus reparu à la cour.

Le prieur du monastère de Saint-Joseph lui envoyait, une fois par an, le montant de ses revenus.

Le chevalier lui avait recommandé de laisser ignorer à chacun l'endroit où il était allé ensevelir sa douleur.

Et, désormais fidèle, le moine avait scrupuleusement conservé le secret qui lui était confié.

Somerset, furieux de voir sa proie lui échapper, avait dépêché des émissaires sur les bords de la Tweed afin de retrouver le chevalier.

Par quelque traîtrise, on devait tâcher de le faire se rapprocher du territoire anglais, s'efforcer de l'enlever, de le ramener enchaîné à Londres où le bourreau attendait.

A défaut de ce moyen, le poignard ou le poison devait venger le favori d'Elisabeth.

Stewart Bolton, l'ancien intendant du château de Melrose, fut chargé de cette mission par le sanguinaire duc.

Il la déclina : non point par scrupule.

— Milord, je suis trop connu dans la contrée, prétendait-il. Ma présence serait vite divulguée.

Mais il donna, aux aventuriers envoyés par le duc, des renseignements leur permettant de ne pas manquer leur victime.

Ceux-ci se rendirent d'abord à l'anberge du *Gué de la Mort*.

Malheureusement pour eux, John Robby, craignant les suites de ses méfaits et celles aussi de sa dénonciation, avait disparu, allant se mettre à l'abri, ainsi qu'il l'avait résolu lors du retour de Walter.

Ils apprirent alors, des habitants de la contrée, que le seigneur d'Avenel de Melrose avait été vu plusieurs fois, lors de son retour, rôdant autour de son ancien demeure.

La dernière fois qu'il y était venu, c'était dans les ombres du soir.

On affirmait avoir entendu alors un grand cri.

Et le seigneur d'Avenel n'avait plus reparu au milieu de ces ruines.

Un pâtre dont un des béliers s'était enfui vers Melrose, ajouta avoir entendu des gémissements, tandis qu'il allait l'y rechercher. Appréhivé, le pâtre s'était hâté de s'enfuir.

On fut alors persuadé que Walter d'Avenel avait été écrasé par la chute d'un mur parmi les débris de son ancien château.

Sur ces entrefaites, le bruit de la folie de Marie s'étant répandu l'on ne sait comment, on fut persuadé que la fatalité avait moissonné en entier cette vieille et illustre famille.

Soul, le prieur du monastère aurait pu faire cesser cette croyance.

Mais, respectant les désirs de l'exilé, il attacha au contraire à confirmer la croyance d'après laquelle cette malheureuse famille avait disparu.

De même que le criminel Somerset pensait Walter d'Avenel mort, écrasé sous les ruines, il s'imaginait aussi être débarrassé de celle dont il avait été contraint de racheter l'honneur par le titre cette fois incontestable d'épouse.

En ceci, c'est Ketty, la gentille mounière, qui aurait pu le démentir.

Mais Ketty était trop fidèle pour trahir ceux à qui son cher guerrier, Christie de Clinthill, était si ardemment attaché, et elle était trop avisée pour commettre la moindre imprudence.

Walter d'Avenel vivait donc oublié, mais sans parvenir à oublier, au manoir de Claymore dont il avait relevé le blason.

Attentif, il s'efforçait de rendre la raison à sa chère Marie, dont Ellen passait pour être la cœur aux yeux de la voisine.

Jamais le nom de Somerset, nom justement abhorré, n'était prononcé entre eux.

Fréquemment, Ellen, pour ramener l'esprit de son amie, de "sa sœur", de son égarement, lui parlait de son époux Walter.

— Il va être rendu à la liberté, il va quitter la Tour de Londres, lui disait-elle souvent de sa voix tendre et persuasive. Ce soir entendez-vous, Marie, Walter d'Avenel, votre époux bien aimé, sera sans doute dans vos bras.

La démente attachait alors sur elle un regard plus expressif, comme si la pensée voulait s'y faire jour.

Puis elle retombait dans son atonie.

— Julien dort, répondait-elle, il dort parmi les bruyères qui font neiger sur lui leurs fleurs d'une rose pâle. Il dort avec son père. Écoutez, regardez. Ils dorment, pour toujours.

Et alors, instinctivement, doucement maternelle, si elle apercevait Marguerite, elle lui prodiguait les trésors d'une tendresse à laquelle l'enfant, grandissante, s'était peu à peu habituée sans terreur.

Souvent même on la voyait, enfant inconsciente, rechercher les baisers de la démente, qui semblait elle-même ressentir le besoin de se dépenser dans cette affection singulière, presque supra-terrestre.

Parfois, en contemplant Marguerite, arrivée à l'âge qu'avait son fils lorsqu'elle l'avait perdu, ses traits revêtaient une expression nouvelle, plus intelligente.

— Marguerite ! dit-elle un jour à Ellen, transportée, comme elle vous ressemble !

Et d'un ton plus bas :

— Julien avait son âge.

Ce fut une clarté au milieu de la nuit. Hélas ! clarté trop fugitive.

Pourtant, lorsque Ellen lui parlait maintenant de Walter, elle demeurait plus longtemps rêveuse, méditant.

— Walter ! balbutia-t-elle un jour, Walter libre ! Serait-ce vrai ?

Enfin, après de nouvelles tentatives, de nouveaux vains, tant d'affection et de tendresse, un jour elle le reconnut.

— Walter ! s'écria-t-elle. Le ciel a donc eu pitié !

Mais ce ne fut qu'une vision.

Le soldat, la tenant enlacée, laissait couler ses larmes.

Hélas ! sa pensée s'était déjà enfuie, et il ne serrait plus sur sa poitrine qu'un corps sans âme.

Peu à peu, cependant, ces retours de la raison chez l'éprouvée devenaient plus fréquents.

Et souvent, en regardant jouer la fille d'Ellen, des pleurs coulaient sur ses joues en songeant à son fils.

—Tu es triste, lui disait alors l'enfant avec une compassion adorable. Tu es triste pourquoi ?

Et gravement, de sa petite main, elle essuyait cette rosée d'émotion si salutaire au rétablissement de la pauvre malade.

Ainsi que l'avait remarqué Marie d'Avenel, la première fois où l'intelligence s'était fait jour dans son l'esprit, elle ressemblait de plus en plus à sa mère, comme si rien n'était resté en elle de son père.

Assises en haut du perron, Marie et Ellen, "les deux cœurs", étaient venues respirer les effluves bienfaisantes d'une belle journée de mai.

C'est Ellen qui y avait conduit son amie, espérant qu'un peu du soleil renaissant, les pénétrantes émanations de la nature lui seraient salutaires.

Marguerite, après les avoir tendrement embrassées toutes deux, "ses deux mères", ainsi qu'elle les appelait, était descendue au jardin.

Elle cueillait des fleurs.

Sa main même avait peine à tenir les gerbes odorantes qu'elle moissonnait.

Le regard attendri d'Ellen la suivait.

Son enfant, l'unique adoration de son existence brisée

A côté d'elle, sa compagne semblait regarder au loin, dans le vague.

Marguerite s'assit contre le tronc d'un arbre, et admirant sa cueillette, se mit à faire deux bouquets.

Des lianes qu'elle effeuilla lui servirent de fil pour les attacher.

Son charmant labeur achevé, elle considéra avec plaisir les masses de fleurs qu'elle venait d'arranger, sourit ingénument en considérant son œuvre, la trouvant conforme à son goût.

Et légère, heureuse elle revint vers le château, en gravit allègrement les degrés et offrit l'un de ses bouquets à sa mère, et l'autre à la malade.

Marie d'Avenel fixa d'un œil indifférent la gerbe de fleurs posée sur ses genoux.

Peu, à peu, son regard se précisa, s'éclaira :

—Ah ! dit-elle tout à coup en saisissant le bouquet et en le portant à ses lèvres, c'est ainsi que Julien aimait à arranger les bouquets qui m'offrait.

Et toute secouée à ce rapprochement, elle tendit ses bras, attira ardemment à elle la fille d'Ellen, son amie, sa sœur.

—Hélas ! exhala-t-elle, pourquoi mon fils ne vit-il plus ?

Son baiser se posa, prolongé, sur le front de Marguerite.

Et brusquement, secouant, aurait-on dit, tous les voiles, toutes les limbes du passé :

—Ellen, je ne sais pas comment cela se fait, mais quand je sors de ces sommeils étranges qui me prennent et qui m'emportent dans d'insondables ténèbres.

L'infortuné appelait ainsi ses moments de démence.

—... Quand je reviens à moi, je ne puis pas croire que Julien soit mort. Il me semble...

Et prenant à deux mains sa tête fatiguée ;

—Oh ! Ellen, je suis folle, je crois. Julien, mon fils ! mon fils !

Ellen l'enveloppa d'un regard de commisération :

—Pauvre mère ! murmura-t-elle.

Un moment après, Marie sortit de ses méditations, après lesquelles compagne avait craint de voir une rechute plus grave.

—Ellen, savez-vous pourquoi j'espère malgré tout, pourquoi j'espère contre toute espérance ? C'est que Clinthill, notre bon et fidèle Clinthill, n'a pas reparu.

"Je lui avais dit : Cherche, trouve, découvre mon enfant ! Je lui avais demandé de me rapporter au moins son cadavre, pour lui donner moi-même la sépulture. Et il n'est pas revenu !

Ellen laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Elle n'eut pas le courage de rappeler à la mère si durement éprouvée ce que sa mémoire ne lui retraçait pas encore.

L'infortunée se souviendrait assez tôt de la visite de Christie de Clinthill dans la chaumière de Tiblie, la fidèle Tiblie qui, oubliant la perte de son propre fils, oubliant les fatigues de l'âge, semblait renaitre elle-même depuis qu'elle voyait l'enfant qu'elle avait allaitée revenir à la raison, à la vie.

—Si ce brave et vaillant soldat ne revient pas, se dit Ellen, c'est qu'il a sans doute échoué dans sa tentative de châtier ceux qui ont apporté le deuil et la désolation dans ce foyer paisible. Et peut être a-t-il payé de sa vie ses généreux dessins ?

Et levant les mains au ciel, dans une terreur, une anxiété soudaine, irrésistible, au souvenir de tout le passé :

—Ah ! mon Dieu, cessez de nous persécuter. Mon Dieu ayez pitié de nous !

## XVI. — LE MESSAGE

La fille de lord Mercy n'avait que trop de motifs d'appréhender l'avenir.

Les troubles qui agitaient l'Écosse paraissaient s'aggraver.

Un vent de haines civiles soufflait si fort que les plus incrédules se demandaient si une influence occulte, l'or étranger qui trouve toujours des âmes viles pour l'accepter ne le suscitaient pas, ne l'attisaient réellement pas en secret.

La France et l'Écosse ont toujours payé leurs victoires avec du sang.

L'Angleterre les achète avec de l'or.

Le jour où Marie Stuart avait offert à Walter d'Avenel un poste élevé auprès de sa personne, le chevalier lui avait répondu :

—Vienne, ce qu'à Dieu ne plaise, le moment du danger, et l'épée de Walter d'Avenel sera auprès de vous.

Les prises d'armes effectuées déjà de divers côtés n'avaient pas encore mis en péril, d'une manière effective, le trône des Stuart.

Walter d'Avenel, reclus volontaire, concentrant toute sa pensée sur la seule affection qui lui restait, avait laissé passer ces mouvements, indices seulement et conséquences d'ambitions déçues.

Sa Marie adorée reconquerrait chaque jour un peu de sa raison : n'était-ce point, pour lui tout ce qui existait ?

Déjà la sainte consolation descendait dans son âme.

Certes, la blessure faite à son culte de père n'était point cicatrisée.

Et lorsqu'il prenait sur ses genoux la gentille et caressante Marguerite, plus d'une fois un gémissement étouffé soulevait sa poitrine au souvenir de l'autre enfant, le sien !

Mais l'humaine pitié semblait à la fin vouloir descendre sur lui, puisque l'affreuse maladie dont souffrait la femme qu'il idolâtrait se dissipait chaque jour davantage.

L'épouse un moment méconnue, l'épouse restée malgré tout admirable allait bientôt lui être rendu totalement, les derniers brouillards de son cerveau définitivement dissipés et fondus.

Et, ensemble, ils s'entretenaient du cher être que le destin leur avait ravi. Côte à côte, une après-midi délicieuse, ils cheminaient sous le dôme des arbres, dans un sentier à peine assez large pour les laisser passer, lorsque le martellement des sabots d'un cheval vint frapper leurs oreilles.

—Qu'est-ce ? murmura Walter, mécontent.

Il prêta l'oreille : des voix confuses s'élevaient.

Marie encore appuyée à son bras dans une extase imparfaitement dissipée, l'extase infinie des cœurs qui se comprennent, il se dirigea vers le château.

Il aperçut alors, à travers les branchages, Halbert, l'ancien chasseur, qui le cherchait. Il l'appela.

—Messire, annonça le brave serviteur, c'est un gentilhomme de la cour qui voudrait vous parler.

—Allons vers lui, dit Avenel.

Son regard se posa sur Marie qui, sa main délicate appuyée à son bras, lui sourit délicieusement.

Ils ne tardèrent pas à déboucher devant le château.

Un officier de highlanders attendait, debout, la main gauche appuyée à la garde de sa claymore.

Il se découvrit à la vue de Marie d'Avenel, chez qui la beauté revenait, plus radieuse chaque jour, avec la santé.

Tirant un large vélin de sa sacoche aux longues fourrures flottantes :

—De la part de Sa Majesté la reine, prononça-t-il.

Et, en faisant deux pas en avant, il presenta au chevalier Walter d'Avenel le pli dont il chargé.

—De la part de Marie Stuart ?...

Walter d'Avenel avait laissé tomber ces mots, interdit, considérant le message qu'on venait de lui remettre, envahi par une inquiétude instinctive.

Il se décida enfin à rompre le cachet : ses traits s'altérèrent visiblement.

Puis, relevant la tête, chassant par un effort de volonté l'expression de douloureuse contrariété répandue sur son visage :

—Veuillez répondre à Sa Majesté la reine, dit-il, que le chevalier d'Avenel est toujours à ses ordres. Et qu'en conséquence, il ira prendre ce soir ceux que Sa Majesté voudra lui faire l'honneur de lui donner.

Le messenger allait se retirer.

Mais avant que la conquête anglaise n'eût nivelé, altéré les mœurs, les lois de l'hospitalité étaient fraternelles et généreuses dans les montagnes de l'Écosse. Le chevalier posa les mains sur la bride du cheval sur lequel allait remonter son visiteur.

Et maîtrisant le chagrin qu'il avait laissé paraître durant une minute :

—Vous ne repartirez pas, messire, sans avoir réparé vos forces et sans qu'on ait donné quelques poignées de grain à votre cheval.

Avec la simplicité noble et simple du véritable grand seigneur qu'il aurait pu être s'il avait eu plus d'ambition et moins de cœur, le chevalier d'Avenel fit les honneurs du vieux manoir à son visiteur.

Lorsque celui-ci fut reparti, emportant l'assurance que l'ancien défenseur de Glendearg n'allait pas tarder à le suivre, Walter déplia de nouveau le message de Marie Stuart. Voici ce qu'il contenait :

«Chevalier,

«Vous m'avez offert autrefois votre épée, pour le moment où les circonstances le demanderaient. L'heure est venue où la reine a besoin du dévouement de tous ceux qui savent être fidèles.

«Marie STUART.»

—Marie Stuart, articula lentement une voix derrière lui.

Il se détourna. C'était Marie d'Avenel, c'était l'épouse aimée.

Revenue à leur communion intime et si douce des anciennes années en même temps qu'elle-même revenait à l'intelligence de la vie, elle avait lu par-dessus son épaule.

—La reine t'appelle, dit-elle lentement.

Son mari ferma les yeux enfin de ne pas montrer tout le regret qui les emplissait.

—Oui, elle me réclame... Les d'Avenel sont des soldats.

Il était brave : de nombreux combats avaient prouvé sa valeur. Et cependant un soupir profond s'exhala de sa poitrine.

Il venait à peine de reconquérir celle qu'il aimait depuis la lointaine enfance, l'épouse, l'amie qu'un long cauchemar lui avait si longtemps en quelque sorte enlevée.

Il goûtait à peine ses caresses, et il fallait s'y arracher.

Marie lut dans son esprit :

—Il faut y aller, dit-elle avec une grandeur de résignation stoïque. Elle a jadis essayé de te sauver.

Walter d'Avenel se dressa et la serra tendrement sur son sein.

—Sainte créature ! murmura-t-il

Et avec une virilité soudaine :

—Oui, je vais partir. J'ai d'ailleurs donné ma parole. Mais je vais partir avec plus de courage, avec plus de force. Et j'en ai maintenant la conviction, j'en ai la foi, quels que soient les dangers, quelles que soient les épreuves, Marie, je te reviendrai... ne serait-ce que pour te dire que jusqu'à mon dernier soupir, je t'ai aimée !

XVII. — PAUVRE REINE !

Une heure après, ayant revêtu un costume plus recherché qu'il n'avait coutume d'en porter, Walter d'Avenel montait à cheval et prenait le chemin de Édimbourg.

Certains bruits touchant les périls qui menaçaient le trône de la descendante des Stuarts étaient venus jusqu'à lui, malgré l'isolement dans lequel il s'était confiné.

En revêtant un costume à la fois luxueux et grave, le chevalier tenait à montrer, par la solennité de sa mise, toute sa déférence, tout son respect envers celle qui en était, à cette heure, à compter ses amis.

On était au commencement de l'automne.

Une saison d'un charme indéfinissable, au milieu de ces montagnes aux forêts profondes.

Le crépuscule ouatait les vallées onduleuses de son brouillard léger...

Une quiétude délicieuse planait sur la nature...

Les croupes des monts, les cimes boisées se perdaient peu à peu dans la nuit...

Walter d'Avenel réagit contre l'enveloppante douceur de ce tableau, et éperonna son coursier dont sa main avait presque cessé de tenir les rênes.

Lorsqu'il atteignit Édimbourg, les ténèbres étaient tout à fait tombées.

—Allons, pensa-t-il, marchons vers notre destinée.

Et il se dirigea vers le palais de cette reine de grâce et de beauté qui voyait chaque jour s'éclaircir le nombre des défenseurs qui entouraient son trône.

L'officier de highlanders qui commandait au seuil du palais le reconnut.

C'était le messager envoyé vers lui, dans l'après-midi, par Marie Stuart.

—Chevalier Walter d'Avenel, soyez le bienvenu et merci ! dit-il d'un ton qui indiquait que, vu l'heure tardive, il avait craint, pour sa souveraine, une défection de plus.

—Ne vous avais-je pas donné ma parole ? répondit simplement Avenel.

L'officier avait fait un signe, et les sentinelles qui barraient la porte s'étaient écartées.

Walter d'Avenel pénétra dans la large cour du palais et remit les rênes de son cheval à un soldat.

Aucun suivant ne l'escortait, ayant voulu, aux approches de la nuit, laisser Halbert pour veiller sur les êtres si chers demeurés à Claymore.

Mais son allure était si noble, son geste si fier et si simple à la fois, que nul n'osa laisser voir du mépris pour ce gentilhomme que pas même un seul valet n'accompagnait, en un temps où les seigneurs affichaient un grand faste.

Le chevalier secoua la poussière qui le couvrait et se dirigea vers la longue salle où veillaient quelques gentilshommes et des pages.

—Veuillez annoncer à Sa Majesté, déclara-t-il de sa voix douce et sonore, que le chevalier d'Avenel vient se rendre à ses ordres.

Les pages de Marie Stuart, dont quelques-uns, si gracieux et si brillante, devaient mourir pour elle, un sourire encore sur les lèvres, entourèrent le nouveau venu.

—Le chevalier d'Avenel, le défenseur de Glendearg, murmuraient-ils avec admiration.

Et l'un d'eux, faisant allusion à l'obscurité dans laquelle s'était longtemps enseveli le chevalier, ajouta.

—Les morts reviennent : nous vaincrons !

Walter d'Avenel avait entendu ; un sourire mélancolique passa sur sa figure.

A ce moment, un vieil officier s'approcha de lui et lui dit :

—Chevalier, Sa Majesté la reine vous attend.

L'époux de Marie de Melrose s'avança rapidement.

Une portière de velours soulevée devant lui retomba, et il s'arrêta, impressionné.

La reine d'Écosse était devant lui, debout, sa tête expressive un peu inclinée.

Certes, elle était belle encore, belle à expliquer les attachements passionnés qui s'étaient élevés autour d'elle, et qui devaient faire des héros ou des martyrs. Belle, hélas ! à faire comprendre aussi les inimitiés implacables qui devaient lui causer tant de mal !

Mais le rayonnement de ses yeux s'était éteint ; et le reflet des nuits sans repos avait posé sur son visage son masque douloureux.

Et ainsi, peut-être, était-elle plus attachante encore.

Walter d'Avenel venait de comparer rapidement l'image qu'il avait devant les yeux avec la radieuse apparition d'autrefois, restée dans sa mémoire.

De là son émotion sa compassion pour cette reine dont la tête gracieuse embellissait une couronne, et dont il devait, hélas ! voir tomber la couronne et la tête !

Revenu de son saisissement le chevalier s'inclina avec respect.

—Reine, vous avez réclamé mon épée, je vous l'apporte.

Devant ces simples mots, l'angoisse contenue dans le cœur de Marie Stuart se brisa.

Et, d'un geste plein d'abandon souverain, relevant le guerrier encore incliné :

—Avenel ! ce n'est donc pas en vain que j'aurai compté sur vous, quand d'autres m'abandonnent !

Et avec amertume :

—D'autres pour qui j'avais tant fait pourtant !

Et le regardant avec des yeux humides !

—Merci, chevalier, merci d'être venu. Car c'est en des heures pareilles qu'on connaît ses véritables amis. Merci, et si je triomphe, je...

Walter d'Avenel l'interrompit.

—Pardonnez-moi, Majesté, de ne pas vous laisser continuer. Walter d'Avenel accomplit aujourd'hui un devoir de vassal fidèle et aussi un devoir de reconnaissance. C'est vous, reine, qui avez payé la première en disputant ma tête au bourreau de Londres. La reconnaissance sera toujours pour moi.

—Vous savez donc ? Marie vous aurait dit ? Mais alors ?

—Madame, Marie d'Avenel est guérie de l'horrible mal qui avait égaré sa raison.

Marie Stuart joignit ses mains que tant de bouches eussent voulu baiser.

—Béni soit le ciel, pour la minute de joie qu'il m'accorde !

Et oubliant qu'elle était reine, oubliant les grondements dont les échos faisaient trembler son trône, elle s'entretint pendant un long moment de l'exquise et courageuse femme qui était venue à la cour de France lui demander la vie de son mari.

A la cour de France, ah ! qu'elle était heureuse alors, la pauvre Marie Stuart !

Ce fut le chevalier d'Avenel qui l'arracha à ses épanchements intimes pour la ramener à la dure réalité.

Marie Stuart eut une crispation pénible de ses traits, trahissant le regret de sortir de ces moments d'oubli si reposants.

—Oui, chevalier, dit-elle avec un effort plaintif, l'heure est grave pour le trône d'Écosse.

Et plus bas :

—Et peut-être pour l'Écosse elle-même. J'ai fait Blenderts comte : il m'abandonne ; j'ai fait Artuel duc : il était, il y a huit jours, auprès d'Élisabeth. Il n'est pas jusqu'au nouveau comte d'Aireburg, de Rouard et d'Arberg. Partout la défection et partout l'intérêt !

Marie se recueillit un instant, et comme se parlant à elle-même :

—Oui, si j'avais voulu épouser Jerberg ? d'un duc faire un roi.

Elle eut un rire amer.

—Et Warrens, Morck, Mac-Torrens, et les autres ! Voilà, tous, le prix qu'ils mettaient à leur fidélité. Ils ne comprenaient donc pas que la veuve d'un roi de France ne pouvait, sans déchoir, épouser un chef de clan ! L'intérêt, l'intérêt toujours, qu'ils l'aient baptisé du nom d'ambition et du nom d'amour !

La reine retomba dans son silence. Et lentement, profondément :

—L'amour !

Ses yeux se fermèrent et elle appuya une main sur son sein.

Walter d'Avenel, les yeux attachés sur elle dans un apitoiement véritable, crut le voir se soulever sous les battements du cœur.

Et il ne se sentit que plus attendri, plus gagné.

Elle aimait peut-être, cette reine ? Et son amour était sa consolation, un oasis dans le désert de la souffrance.

Il en sentait le prix, lui qui, depuis si longtemps, ne vivait que par l'amour !

Il pensa :

—Pauvre reine ! l'amour, son rayon d'espérance. A moins que, amour malheureux ! il ne soit sa suprême douleur !

Marie Stuart devina peut-être ses pensées, car elle eut un sourire d'une navrance atroce.

Ils se comprenaient !

—Allons, reprit-elle avec un soupir, parlons de choses qui nous concernent. Chevalier, il faut des chefs et il faut des soldats, pour essayer de vaincre.

—Madame, les clans d'Avenel et de Melrose sont aguerris par leurs innombrables luttes contre les Anglais dont les enfants perdus ont cent fois essayé de franchir la frontière. Tant que j'ai pu les conduire, ils n'ont jamais été vaincus. Il a fallu la trahison, il a fallu mon absence, pour permettre à nos ennemis de détruire Melrose.

En prononçant ces paroles, son sourcil s'était contracté, sa voix durcie : le besoin de venger cet affront trop longtemps impuni, de faire payer, cadavre pour cadavre, cette de sang se réveillait en lui.

—J'accepte, chevalier, dit Marie Stuart avec enthousiasme. Votre généreux exemple, j'en ai la conviction, sera suivi par d'autres. Et avec de braves soldats conduits par des chefs comme vous, je puis espérer la victoire.

—Dans trois jours, je vous fixerai le rendez-vous pour vos guerriers.

—Dans trois jours la cloche d'appel aux armes retentira, des bords de la Tweed aux murs de Glendear, à moins que trop d'obstacles ne soient entassés sur ma route. Mais, quoi qu'il en soit, reine, l'étendard d'Avenel se lèvera pour vous.

S'avancant alors vers la porte qui communiquait avec la salle où se tenaient ses gentilhommes de service et ses pages, Marie Stuart souleva elle-même avec énergie la portière.

—Mes féaux, s'écria-t-elle, une nouvelle heureuse : les clans de Melrose et d'Avenel vont ceindre la claymore et vont se joindre à vous !

Walter d'Avenel s'inclina et baisa la main que la reine lui tendait.

Il allait se retirer.

—Et dites bien à Marie d'Avenel que je pense toujours à elle, et au temps de jadis, ajouta la reine, debout sous la tenture relevée par sa main blanche, ses yeux brillants d'un incomparable éclat, et pareille à quelque radieuse et féérique apparition.

Le chevalier d'Avenel s'était éloigné tandis que le bruit de l'aide qu'il venait d'apporter à la cause de la reine se répandait rapidement dans le palais, pour se propager au dehors.

Il remonta à cheval, songeur.

L'engagement qu'il venait de prendre allait l'obliger à quitter sa retraite obscure et modeste de Claymore, retraite si attachante puisqu'il y laissait le seul être qui lui restât sur la terre.

Et si l'homme de guerre n'avait pas hésité, l'époux ne pouvait s'empêcher de le regretter.

—Il le faut ! se dit-il avec un soupir.

Envoyer un messenger ? ce serait en effet une chose hasardeuse.

Dans une circonstance aussi grave, il ne pouvait compter que sur lui-même.

Il fallait du reste qu'il fût présent pour équiper, diriger ses montagnards vaillants, mais à qui un chef possédant toute leur confiance était nécessaire.

Il songea, hélas ! à Christie de Clinthil, son ancien capitaine d'armes.

—Courageux ami, qu'est-il devenu ? Peut-être a-t-il succombé sous le poignard de ces Anglais qui ont fait assassiner mon fils, mon pauvre petit Julien !

—Ah ! oui, que vienne la guerre et que je puisse la venger, lui aussi. Un enfant ! Les lâches !

Il sortit du palais, vivement éclairé par les torchères qui brûlaient à l'entrée sans s'apercevoir qu'un individu l'épiait.

L'abri dans lequel cet homme se tenait blotti paraissait d'autant plus sombre que la porte du palais était plus lumineuse.

A la vue du cavalier, l'individu caché dans ce coin ténébreux eut une exclamation étouffée.

—Walter d'Avenel !

Et, avec une expression de haine concentrée :

—Je te trouve donc !

Quel pouvait être cet homme et que faisait-il là, caché et espionnant ?

Quelques-unes des paroles prononcées par Marie Stuart durant son entretien avec le chevalier d'Avenel venaient de signaler les déflections qui, chaque jour, se produisaient autour d'elle.

Aux rivalités des grands qui, jaloux, chacun de la première place dans le royaume, après la reine et presque avant ; à l'ambition qui les avaient grisés au point de faire naître chez quelques-uns d'entre eux la pensée de devenir l'époux de Marie Stuart, des causes inexplicables étaient venues se joindre, comme si un mauvais génie avait juré la ruine de la jeune reine.

Ce mauvais génie, Somerset, le connaissait.

Le mauvais génie, c'était Somerset doublé de Bolton et Élisabeth, associés encore pour cette sinistre besogne.

Pour arriver à la chute ou à l'irréparable abaissement de la reine d'Écosse, rien ne leur paraissait trop criminel ni trop coûteux.

Aux grands seigneurs, aux chefs de clans, des agrandissements de territoire, des accroissements de richesses étaient promis.

Mais ce n'était pas encore assez à leur gré.

Somerset avait alors expédié en Écosse son âme damnée.

Nous avons nommé Stewart Bolton.

L'ancien intendant du duc de Melrose et du chevalier d'Avenel était en effet l'être le plus capable d'achever l'œuvre de la corruption commencée par son maître actuel.

—Va, lui avait dit Somerset, achève les consciences, termine ce que j'ai entrepris. L'or ne te manquera pas. Nul ne soupçonnera le brave, l'excellent, le digne Stewart Bolton, l'ancien intendant du loyal Écossais Walter d'Avenel, entré dans le commerce à la mort de son maître. Car d'Avenel est mort : l'on a jadis retrouvé dans la Tweed le corps d'un gentilhomme. Et, quoique défiguré par les rochers contre lesquelles il a été hurlé par les flots, on a parfaitement reconnu en lui certains traits de mon ennemi.

Et en lui-même :

—Walter mort, Marie est donc veuve, à ma merci. Mais vit-elle encore ? Mes agents ont rapporté qu'elle était devenue folle et qu'on avait perdu ses traces.

L'ancien intendant du château de Melrose avait attendu que Somerset eût fini de parler et qu'il fût sorti de la méditation dans laquelle il était ensuite tombé.

Il répondit alors à la proposition du duc de Somerset :

—Stewart Bolton a quitté l'Écosse dans des conditions qui l'empêchent d'y retourner, dit-il en secouant la tête.

—Tu refuses ? Tous les criminels sont lâches.

—Stewart Bolton ne peut accepter, car certaines personnes peuvent être informées qu'il habite actuellement Londres, où il est admis dans l'intimité de Votre Honneur. Stewart Bolton doit donc s'abstenir de rentrer en Écosse, mais Edward Coffin, votre serviteur, honnête commerçant du nord de l'Écosse, où les Anglais n'ont jamais pénétré, sera reçu partout sans défiance.

Le favori de la reine d'Angleterre approuva. Bolton avait raison : garder son véritable nom, son ancienne personnalité, c'eût été se trahir.

Muni de ses instructions détaillées, le misérable bandit était donc parti pour la capitale de l'Écosse où il avait débarqué avec un chargement de peaux de bêtes qu'il venait, disait-il, vendre à Édimbourg, plutôt que de les porter aux Anglais de la cité de Londres.

Au moment où il apercevait le chevalier d'Avenel sortant du palais de Marie Stewart, son œuvre de trahison était déjà commencée.

Il rôdait autour de la demeure royale, guettant une proie nouvelle, lorsque, brusquement ; il venait de voir le chevalier d'Avenel en franchir le seuil, le chevalier d'Avenel qu'il supposait mort !

Au premier moment, Stewart Bolton eut à une illusion, à quelque étrange ressemblance.

Mais non, impossible de douter, de se méprendre :

Il le connaissait trop pour cela.

Alors une sensation de joie violente l'omplit.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 23 JUIN 1900 (1)

# L'Enfant du Mystère

LI

LA GRAND MÈRE

(Suite)

C'était miracle qu'aucun journal n'ait relaté l'incident.

Jacques avait eu l'inspiration de se confier à un des reporters les plus influents de la presse judiciaire, lequel voulut bien, par pitié pour un jeune homme repentant, lui promettre d'obtenir le silence sur sa déposition.

Sa crise de jeu était passée, du moins pour le moment.

Toutes ses facultés se concentrèrent sur ses espérances.

Or, quelques jours après la visite de la comtesse, Jacques revenait, après le déjeuner, de fumer un cigare au Luxembourg, lorsqu'il trouva Césarine à la maison, avec un amour de bébé dans les bras.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il d'un ton rogue.

—Vous le saurez tout à l'heure, monsieur Jacques. Pour l'instant, regardez donc ma mignonne. C'est Laure qu'elle s'appelle. Tenez ! elle vous sourit. A-t-elle de beaux yeux grands ouverts ? Trouvez-m'en une qui soit plus jolie ! Avec ça, faite au tour.

Même dans le cœur le plus dur, l'instinct paternel ne perd jamais complètement ses droits.

Jacques daigna enfin regarder sa petite fille ; car il avait deviné la manœuvre *in extremis* de Césarine pour lui rappeler qu'il était père.

L'enfant souriait, c'est certain. A quoi souriait-elle ? à sa bonne maman principalement et même à ce grand monsieur qui la contemplait, tout à l'air d'être malgré lui.

Bref, ne ressentant aucun malaise Lolo était heureuse de vivre.

Césarine mit à profit immédiat la première émotion du père.

—Approchez-vous donc, monsieur Jacques. Elle est encore plus gentille de près que de loin. Et bien bâtie, c'est visible. Avec ça bon caractère ! Elle dort toute sa nuit sans pousser un cri, que c'en est une bénédiction !

Jacques se disait bien : " Si je me laisse faire, elles vont m'empêcher et je ne pourrai plus m'en sortir ! " ; mais son instinct (c'est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme) le commandait, du moins pour l'instant, et il s'y abandonna.

Il s'approcha de Lolo, lui fit risette, et finalement, l'embrassa à trois reprises.

La Rassajou contenait son émotion,

Elle avait peine à contenir ses larmes.

—Prenez-là dans vos bras, monsieur Jacques, pesez-la, c'est un petit plomb.

Mais Jacques se recula.

Déjà, les mauvaises pensées affluaient à son cerveau.

—C'est Savinia qui me l'envoie ? demanda-t-il.

—Non, monsieur Jacques, j'ai pris la chose sous ma responsabilité ! Je suis venue ici sous prétexte de promener l'enfant et je vais la reporter bien vite à sa mère.

Il n'osait plus regarder sa fille, qu'il l'attirait comme un aimant.

A la voir si belle, si bien portante, si pleine de vie, il en éprouvait une fierté légitime.

Il se rappela le bon temps d'autrefois, les projets d'avenir qu'il faisait avec Savinia.

Quel souffle de tempête avait renversé ces projets, ces espérances, réduit ce bonheur en miettes ?

Il n'est pire destructeur que le jeu.

—Asseyez-vous, la mère, dit-il, et résumons la situation. Quels sont les projets de Savinia ?

—Elle ne demande qu'à travailler, elle cherche un emploi.

—A Paris ?

—Où voulez-vous donc qu'elle aille ?

—C'est vrai, fit-il, ça ne me regarde pas.

—Oh ! monsieur Jacques, dit la Rassajou, vous n'aurez pas la cruauté d'abandonner votre enfant, après l'avoir vue, embrassée, admirée.

—Allons ! s'écria-t-il, c'est Savinia qui vous a inspiré cette démarche.

—Non, monsieur Jacques, je vous le jure ; mais une femme de mon âge peut bien se permettre, avant de se séparer de vous, pour toujours peut-être, de vous donner un bon conseil.

—Un conseil maternel, ajouta-t-elle avec des larmes dans la voix. Il ne se révolta point.

La présence de l'enfant le matait.

—Je vous l'ai répété bien des fois, continua-t-elle, vous tenez votre bonheur dans vos mains. Que vous manque-t-il pour être tout à fait heureux ? Une centaine de mille francs, m'avez-vous dit ? Eh bien, si je vous les procurais, moi, ces cent mille francs, retourneriez-vous à Savinia ?

Et comme la stupéfaction se peignait sur le visage de Jacques.

—Oela vous étonne qu'une pauvre femme comme moi, une malheureuse que vous avez recueillie par la charité, vous tienne un pareil langage ?

—Certes ! fit Jacques, et j'en reviens à cette question qui s'est imposée plus d'une fois à mon esprit : Qui donc êtes-vous, la mère Virieu ? Quel singulier rôle jouez-vous ici ?

—Le rôle d'une femme de cœur, d'une femme qui vous a prouvé maintes fois son dévouement.

—Mais pourquoi, pour quel motif ?

Il dardait sur elle des regards enflammés de curiosité.

—Ne seriez-vous pas, lui demanda-t-il, une sorte d'ange gardien placé auprès de moi par la grande dame qui m'a donné le jour ? Oh ! s'il en est ainsi, je vous forcerai bien à parler.

La Rassajou faillit se démasquer à cet instant suprême ; mais elle avait trop à redouter de la déconvenue de cet ambitieux, lorsqu'il apprendrait son origine infamante.

Elle se réfugia dans son ombre.

—Votre imagination vous égare, dit-elle. La personne de qui je puis espérer une fortune pour vous, pour Savinia, ne vous connaît point. Je lui ai rendu autrefois un immense service et, comme elle est très bienfaisante, je désespère pas d'obtenir d'elle ce gros sacrifice.

—Mais alors, fit observer Jacques, pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée à elle, quand vous manquiez de tout.

—Par fierté. Je ne lui demanderai jamais rien pour moi. Seulement, si j'obtiens cette grosse somme et que je vous en fasse profiter, eh bien, vous me trouverez un petit coin à votre foyer. Oh ! je ne vous embarrasserai guère et je saurai m'utiliser, surtout à la campagne, où j'ai vécu si longtemps.

Ces explications ne paraissaient pas suffisantes à Jacques Brémond ; mais il était trop habile pour insister.

Il se promettait d'observer la bonne femme, de percer le mystère dont elle s'enveloppait.

—Réfléchissez, monsieur Jacques, dit-elle ; le bonheur est là et pas ailleurs. Je vais ramener Lolo à sa mère, qui doit être inquiète, et je reviens tout de suite.

—Un instant, fit-il ; avez-vous parlé de cet espoir chimérique à Savinia ?

—Jamais ! me faut d'abord votre consentement.

—Seriez-vous sûre d'obtenir le sien ?

—Oh ! oui, pouvez-vous en douter !

—Pourtant, elle ne m'a même pas écrit...

—Elle a son amour-propre. Ce n'est pas à elle à faire les premiers pas. Soyez juste, monsieur Jacques ; mais l'heure passe, je ne puis m'attarder plus longtemps.

Elle s'approcha de lui et élevant le bébé jusqu'au visage de son père.

—Allons ! encore un baiser à Lolo ; espérons que ce ne sera pas le dernier.

Il s'exécuta ; mais sa pensée était ailleurs.

—Cette femme, se disait-il, est un problème que je résoudrai coûte que coûte.

## LII. — UN BIENFAIT DE PIÉTRO RAMEZ

Savinia n'exagérait rien à Césarine en lui affirmant qu'elle n'avait plus pour le père son enfant qu'un sentiment de peur.

Elle l'avait jugé et condamné dans la solitude de cette maison de santé où grâce aux sacrifices de sa vieille amie, elle s'était rétablie.

Et elle se répétait avec conviction, sans jamais faiblir :

—Cet homme a abusé de mon abandonnement. Ses promesses, ses serments n'étaient que mensonges. Et, pour se débarrasser de moi, il n'a pas hésité à recourir à un crime : me voyant désespérée, au point de souhaiter la mort, il a placé le poison sous ma main, avec l'espoir que je céderais à la tentation !

Maintenant qu'elle était mère, heureuse mère, elle avait soif de vivre.

Elle concentrait toutes ses affections sur son enfant.

Elle chérissait également l'excellente Mme Virieu, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement ; mais elle la redoutait, la

souffrant, à juste raison, de prendre quand même le parti de Jacques.

Elle aussi ne pouvait s'expliquer la faiblesse de bonne maman pour ce méchant homme.

— Elle y avait réfléchi bien souvent sans pouvoir résoudre ce problème.

Savinia se tenait sur ses gardes, prête à repousser toute tentative pour la rapprocher de Jacques Brémond.

Quant à accepter plus longtemps les bienfaits de cette pauvre maman Virieu, elle s'y refusait en son âme et conscience.

Mais plus elle se creusait la cervelle pour trouver une idée productive, un filon de travail, plus elle reconnaissait son impuissance.

La destinée l'avait transportée de Nice à Paris, sans aucune relation de parenté ni d'amitié.

Personne, en dehors de cette pauvre femme de ménage, ne s'intéressait à elle. La mère Virieu avait beau lui affirmer, avec un grand air de conviction, qu'elle connaissait une mine inépuisable d'argent et qu'elle y puiserait à volonté, Savinia ne prenait pas au sérieux cette déclaration qu'elle croyait inventée pour les besoins de la cause.

Elle en arrivait à se reprocher de n'avoir pas conservé une partie de l'indemnité de Piéto Ramez.

A quoi avait servi cet argent ? à satisfaire l'insatiable passion du joueur : il s'était fondu en quelques soirées dans le brasier de l'enfer parisien.

Et résonnant comme une mère qui ne pense qu'à l'avenir de son enfant :

— Ces vingt mille francs, se disait-elle, étaient bien à moi. En me les donnant, le Brésilien s'épargnait toute responsabilité devant la justice.

Pourtant, au premier moment, elle avait dédaigné cette petite fortune, comme un outrage.

Elle n'y songeait jamais sans se rappeler avec quelle âpreté Jacques en prenant possession, malgré elle, du portefeuille bourré de billets de banque, s'était écrié, avant de l'entraîner hors de la villa du millionnaire :

« Que cet argent vienne de Dieu ou du diable, il vous mettra à l'abri du besoin ! »

Et cela sous les yeux du hideux nain qui servait Piéto Ramez !

Comment n'avait-elle pas reconnu dans cet acte, dans ces paroles à double tranchant, et le manque de probité de Jacques et son peu de confiance en elle.

Et, repassant tous ces événements, elle en arrivait à cette conclusion : « Ce n'est pas seulement pour moi qu'il s'est enfin décidé à tenter ma délivrance ; ce qui l'attirait à Nice, c'était la route de Monte-Carlo ! Cet homme est incapable d'amour. Son désir d'argent a tout brûlé en lui, jusqu'aux sentiments qui font encore vibrer les âmes basses des scélérats avérés. »

Telles étaient les dispositions d'esprit de Savinia lorsque Césarine, étant revenue de sa promenade avec Lolo, endormie dans ses bras, lui posa cette question :

— Savez-vous d'où j'arrive, ma belle ?

L'émotion qui faisait trembler sa voix fit tout comprendre à Savinia.

Prête à la défensive, elle répondit :

— J'ai peur de le deviner, pauvre bonne-maman.

— Eh bien oui, mon enfant, et je suis bien heureuse. Si vous l'aviez vu embrasser sa petite fille, vous en auriez pleuré d'attendrissement. Il l'admire, en est fier. Ah ! il ne s'attendait pas à la trouver si belle, si bien portante, et... »

— En effet, interrompit Savinia, il ne pouvait s'y attendre après tous les tourments qu'il me fait subir.

La Cassajou sentit, au ton de Savinia, qu'une rancune impitoyable lui dictait ses paroles.

— Pourtant, dit-elle, s'il venait vous demander pardon, s'humilier à vos pieds, vous réclamer sa part d'amour pour son enfant ?... »

— Lui ! il est bien trop orgueilleux.

— Eh bien ! je mettrais ma main au feu qu'il viendra lui-même, sans que nous le lui demandions.

— Alors, c'est qu'un intérêt tout personnel l'amènera. Ah ! si j'avais quelque gros héritage à espérer, il n'hésiterait pas à faire cette démarche. C'est un comédien de première force. Il a manqué sa vocation ; il aurait dû monter sur les planches. Il y jouerait encore mieux le rôle de traître que celui de l'amoureux !

— Vous êtes bien dure, Savinia ! fit observer la Rassajou.

— Je ne suis que juste. Il faut être aveugle comme vous, chère bonne-maman, pour croire cet homme capable de repentir. Cet homme n'a point d'âme ! Dieu lui a donné l'intelligence, et il ne l'emploie que pour le mal. Ces natures-là sont les plus dangereuses.

— S'il venait, pourtant, lui refuseriez-vous d'embrasser son enfant ?

— Non ; mais je lui dirais tout ce que je pense, et il ne reviendrait plus. Épargnez-moi cette nouvelle épreuve. Dites-lui que tout est rompu, que je le hais, que je le méprise !

— Une jolie commission que vous me donnez là !

Césarine, égarée par son amour maternel, était sur le point de se fâcher ; mais elle se contint, par crainte de faire sentir le prix de ses bienfaits.

Lolo se réveilla fort à propos pour interrompre ce pénible entretien.

Césarine s'était assise près de la fenêtre, guettant le mouvement de la rue.

Elle regrettait sa démarche.

— Pourvu que Jacques ne m'ait pas suivie ! se disait-elle. Le moment serait mal choisi. J'aurais dû attendre. Elle lui en veut encore, il y a de quoi, assurément. Cela s'arrangera avec le temps.

Avec le temps... et l'argent. Savinia n'y voyait que trop clair : si Jacques revenait jamais à elle, ce serait encore par intérêt personnel, poussé par l'appât d'un gain facile, d'une nouvelle proie à saisir.

Césarine rentra chez son fils avec sa longue figure de mauvais jours.

Elle le trouva installé à son bureau et écrivant.

Il ne lui adressa pas quatre paroles dans toute la journée ; mais, le soir, il lui dit soudain :

— J'ai réfléchi, la mère ; avant de prendre une détermination... aussi grave... pour mon avenir... il importe que vous m'accordiez toute votre confiance. Êtes-vous si sûre que cela de la dame riche à qui vous avez rendu le fameux service en question ?

— Oui, monsieur Jacques, répondit avec fermeté la Rassajou.

— Vous m'avouerez que voilà une histoire des plus étranges. Pour apprécier la valeur de votre affirmation, il me faudrait être un peu plus documenté.

Elle n'avait pas prévu cet interrogatoire.

Elle commençait à regretter son imprudence.

— Je ne puis, dit-elle, vous faire aucune révélation sur la nature du service que j'ai rendu à cette dame. Il s'agit d'un secret... »

— D'un secret de famille ! interrompit-il.

— Pas précisément, balbutia-t-elle.

— Vous me stupéfiez, à la fin ! Le rôle étrange que vous jouez ici me pousse, dans ma situation toute particulière, à supposer que vous êtes l'émissaire de quelqu'un... de quelqu'un qui veut bien s'intéresser à moi.

Il fallait mentir ou tout révéler.

Césarine se décida immédiatement pour le mensonge.

— La dame sur laquelle je compte, dit-elle, ne vous connaît nullement. Si, comme je l'espère, elle consent à faire un gros sacrifice d'argent en ma faveur, elle ne m'en demandera même pas le motif.

— Mais c'est de la folie ! Vous êtes hallucinée, la mère à moins que... »

Il s'arrêta sur ce dernier mot.

Il craignait de faire une fausse manœuvre.

Son plan était d'ailleurs tout tracé ; il le suivrait d'un bout à l'autre, sans précipitation, pour arriver à la vérité.

Ce plan consistait à se réconcilier avec Savinia et à suivre les agissements de la mère Virieu, qu'il ferait filer au besoin par une agence de renseignements.

Ses idées s'étaient quelque peu modifiées. Il avait éprouvé un plaisir réel, inattendu, à embrasser sa fille. Une certaine tendresse s'éveillait dans son cœur.

Et si, vraiment, la mère Virieu arrivait à tirer cent mille francs de sa mystérieuse bienfaitrice, la vie du père de famille lui semblerait très supportable. A cette fortune se joindrait bientôt l'héritage de la comtesse de Fallière ; dans ces conditions, on ne manquerait de rien, surtout en province.

Il se raccrochait à ces espérances avec la foi du joueur qui compte sur le hasard.

— Voilà de beaux projets, ma bonne femme, dit-il ; mais êtes-vous sûre que Savinia ne me garde pas rancune ? Consentira-t-elle... »

— Cela dépend de vous, monsieur Jacques.

— De moi ! Que faut-il faire ?

— Ah ! dame, il sera indispensable de reconnaître vos torts avant de les réparer.

Il fronça les sourcils,

— Ce sont ses conditions ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Je le suppose.

— Alors, ce sont les vôtres ?... »

Comme mère, elle eût pu répondre affirmativement ; mais elle n'était, auprès de son fils, qu'une domestique et il lui était interdit de sortir de son rôle, sous peine de s'aliéner Mme Petiot, en laquelle elle mettait son dernier espoir.

— C'est, dit-elle, un simple conseil que je vous donne ; suivez-le et vous vous en trouverez bien.

Il baissa la tête et garda le silence un long moment.

Puis, avec un effort :

— Donnez-moi l'adresse de Savinia, j'irai la voir demain matin.

— Est-ce bien sûre ?

— Oui, la mère, et si tout réussit à notre souhait, eh bien, vous n'aurez pas à vous en repentir.

—Vous me laisserez un petit coin à votre foyer ?..

—Naturellement.

Le visage de Césarine prit une expression radieuse.

Enfin, Jacques daignait l'accepter définitivement chez lui ; elle ne le quitterait plus ; elle le verrait tranquille, heureux avec sa femme et son enfant.

La Rassajou avait bien jugé Mme Petiot.

Elle la savait incapable de rien lui refuser, par amour pour Rose.

—Ce sera un gros sacrifice d'argent, pensait-elle ; mais, quoi qu'il arrive, je ne lui demanderai plus jamais son assistance, et comme compensation, je refuserai la rente qu'elle m'a offerte.

C'est ainsi qu'elle s'arrangeait avec sa conscience.

Tout étant bien convenu, Jacques avait rompu net l'entretien en se replongeant dans ses livres d'étude.

Césarine passa une nuit très agitée.

Elle se répétait tout ce que Savinia lui avait dit contre Jacques et elle se demandait si la pauvre enfant était convaincue, si elle aurait la cruauté de le repousser.

Ce doute affreux lui broyait le cœur.

Dès l'aube, elle courut chez Savinia, qui fut très étonnée de la voir arriver de si bonne heure.

—Ma chère enfant, lui dit-elle, je suis bien tourmentée.

—Il vous a encore fait de la peine, n'est-ce pas ?

—Oh ! non, au contraire.

Savinia, qui s'était recouchée, s'accouda sur son oreiller.

Sa physionomie exprimait de la surprise et aussi de la crainte.

Elle commençait à deviner.

—Qui vous a causé ce tourment ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

—Eh bien, c'est vous, mon enfant.

—Moi !

—Oui, en m'enlevant hier tout espoir. Ce que j'avais prévu s'est réalisé : Jacques vous revient, et bien repentant, bien soumis : vous le verrez vous-même.

Les yeux de Savinia s'étaient agrandis, ses lèvres tremblaient.

—Il va venir ! murmura-t-elle avec effroi.

—Oui, ce matin. Je vous en supplie, Savinia, pardonnez-lui.

—Jamais.

—Il le faut, Savinia. Tout vous défend de repousser le père de votre enfant.

—Il me hait, vous dis-je ! il ne me l'a que trop prouvé. Sans vous, il me tuait lâchement.

—Rien ne le prouve et je suis convaincue..

—Vous avez eu la même pensée que moi, au premier moment interrompit Savinia, et pourtant vous ne saviez pas tout ce je sais. Tenez ! quand Jacques a apporté cette fiole de poison, il a eu le soin de me la montrer, en disant : " Il y a là de quoi empoisonner vingt personnes." Jamais crime plus odieux n'a été prémédité avec un tel sang-froid !

—Pourtant si vous vous trompiez, Savinia ?.. Et si, d'autre part, Jacques vous prouvait ses bonnes intentions ?..

—Je ne le croirais pas !

—Eh bien, si, il faut le croire ; car cette promesse d'être bon, il me l'a faite, à moi, hier soir.

La Rassajou s'illusionnait au point de mentir avec conviction.

Mais Savinia, avec une perspicacité surnaturelle, répliqua :

—Si Jacques vous a fait cette promesse, c'est qu'il a encore quelque mauvais projet en tête.

La Rassajou se prit à sangloter.

La clairvoyance de Savinia lui enlevait tout espoir.

Celle-ci était désolée de causer un tel chagrin à l'excellente femme qui s'était dévouée pour elle.

—Je ne puis pourtant pas, dit-elle, vous faire une promesse qu'il me serait impossible de tenir.

Césarine essuya ses larmes et, rassemblant sa volonté pour obtenir au moins une concession :

—Oui, je vous comprends, ma bonne Savinia. Si vous saviez... si je pouvais tout vous dire, vous me plaindriez du plus profond de votre cœur.

—Mais je vous plains, chère maman, et je m'en veux de mon ingratitude à votre égard. Je devrais vous obéir, quoi qu'il dût m'en coûter. Que voulez-vous ! Jacques me fait peur, une peur horrible, et on ne raisonne pas avec la peur.

—Laissez-le venir, écoutez-le patiemment. Peut-être son repentir vous touchera-t-il. Vous me confierez vos impressions, et nous aviserons pour le mieux. Dans tous les cas, c'est certain, Jacques brûle du désir de revoir son enfant, de la tenir dans ses bras et de l'embrasser. N'est-ce pas naturel ?

—Ah ! si vous disiez vrai !

Cette première faiblesse fit trembler d'espérance la Rassajou.

Elle embrassa la jeune femme, se baissa sur le berceau pour admirer sa petite fille, et sortit en disant :

—A ce soir.

Elle était à peine partie que Savinia se prit à trembler comme à l'approche d'un grave danger.

Elle eut beaucoup de peine à se remettre ; une oppression lui serrait le cœur.

Elle aurait donné un an de sa vie pour avoir franchi cette maudite journée.

Une question se posait sans cesse à son esprit : pourquoi la mère Virieu était-elle si dévouée et si indulgente à l'égard de Jacques ?

Les quelques paroles échappées au désespoir de cette pauvre femme lui faisaient pressentir qu'un lien mystérieux l'attachait à cet homme.

Elle s'habilla sans aucune recherche ; elle ne tenait plus à plaire à personne, encore moins à lui qu'à tout autre.

En revanche, elle ponponna son bébé, afin de faire mieux sentir à Jacques le prix du trésor qu'il perdait par sa faute.

Le malheur et la maternité développaient en elle l'énergie qui lui avait fait défaut durant son long martyre.

A dix heures, elle berçait sa fille sur ses genoux, lorsqu'elle entendit des pas dans l'escalier.

Quelqu'un s'arrêta devant la porte.

—Oh ! mon Dieu, fit-elle, donnez-moi le courage de l'entendre jusqu'au bout et ne me laissez pas abuser par ses mensonges !

La sonnette tinta légèrement.

Ce n'était pas ainsi qu'il s'annonçait d'habitude ; il ne prenait pas tant de précautions.

Conservant son bébé dans ses bras, elle alla ouvrir.

Un cri rauque s'échappa de sa gorge.

Ce n'était pas Jacques !

L'être difforme et grotesque qui venait de pénétrer chez elle n'était autre que le nain Antonio Amanzor, secrétaire et bouffon de Piédro Ramez.

A sa vue, Savinia manqua défaillir.

Elle recula au fond de la pièce.

—Sortez ! monsieur, sortez !

Quant à lui, il restait auprès de la porte, le chapeau à la main, dans une attitude respectueuse.

—Je m'attendais, dit-il, à cette réception peu enthousiaste ; je n'en suis nullement surpris. Pourtant, si vous saviez pourquoi je viens, vous ne me feriez pas une aussi mauvaise figure.

—Scélérat ! s'écria-t-elle, vous êtes cause de tous mes malheurs.

—C'est une vérité dont je ne disconviens pas.

—Sortez ou j'appelle au secours.

—Rassurez-vous : dans cinq minutes, montre en main, vous serez débarrassée de ma présence. Je n'ai pas de temps à perdre en longs discours.

—Sortez, vous dis-je !

—Ne criez pas si fort : le scandale ne servirait à personne et réparerait encore moins le passé. En deux mots, voici l'objet de ma visite : mon maître sait tous vos malheurs et il est au désespoir d'y avoir contribué, au début, par un caprice de sa fantaisie de grand seigneur. Je m'empresse d'ajouter qu'il n'entend plus rien de vous et que votre beauté ne vit plus que dans son souvenir. Son seul désir est de réparer sa faute, selon les moyens dont il dispose.

Savinia, redoutant le scandale, l'écoutait enfin ; mais elle s'était rapprochée de la fenêtre, afin de pouvoir appeler à l'aide si le nain faisait un pas, un seul pas, vers elle.

Antonio lisait toutes ses pensées ; aussi, se gardait-il de faire le moindre mouvement capable de l'effaroucher.

—Mon maître, continua-t-il, sait dans quelles mains vous êtes tombée. Sans le dévouement d'une pauvre femme qui vous porte une affection quasi-maternelle, vous seriez sans ressources, livrée à toutes les horreurs de la misère.

—En quoi cela vous regarde-t-il, vous et votre maître ?

—En ce que nous vous devons une réparation.

—Le mal est accompli, vous n'y pouvez rien.

—Pardonnez, madame ! Il existe un baume pour toutes les blessures, et c'est le seul article que mon maître tient à profusion.

Ce disant, le nain tira de sa poche un portefeuille respectable, et le déposa sur une chaise.

—Vous trouverez dans ce portefeuille, dit-il, les titres de propriété de la villa des Orangiers. Ils sont à vous. La donation est en règle et, par conséquent, définitive, sans aucune condition écrite ou cachée qui puisse vous faire croire à une arrière-pensée de notre part.

—Je ne veux rien de vous ! s'écria Savinia. Reprenez ce portefeuille et sortez !

Le nain continua imperturbablement :

—A ces titres de propriété, mon maître, qui est juste autant que brévoyant, a annexé une trentaine de mille francs en billets de banque. Bref, vous voilà propriétaire et en mesure de faire valoir votre propriété. Et, afin de vous rassurer complètement, j'ajouterai que mon maître repart après-demain pour le Brésil, son pays natal, et que je l'y accompagne.

La mission d'Antonio était terminée.

Il s'inclina profondément et sortit avec la rapidité d'un personnage de féerie.

Une désagréable surprise l'attendait dans la rue, où stationnait son coupé, attelé de deux chevaux fringants.

En face, sur le trottoir, se tenait Jacques Brémond, qui venait d'arriver et repassait dans sa tête les belles phrases dont il espérait régaler Savinia.

A peine eut-il aperçu le nain que, poussant un cri de joie, il s'élança vers lui, avec l'intention de l'étrangler sur place.

Mais déjà Antonio s'était jeté dans la voiture, disant au cocher :

— Au galop et tout de suite ! Vingt francs de pourboire !

Les chevaux, fouettés à tour de bras, partirent au galop.

Jacques ne put qu'assister à cette fuite.

Il écumait de rage en voyant s'éloigner la voiture qui, bientôt, disparut par une rue latérale.

Evidemment, ce factotum de Piédro Ramez sortait de chez Savinia ! . . .

— Était-ce la première fois qu'il y venait ? . . .

— Quel était son but ? . . .

Et soudain, Jacques qui, tout en redescendant la rue, se posait ces questions sans pouvoir les résoudre, crut avoir trouvé la clef du mystère.

— Parbleu ! se dit-il, tous ces gens-là sont de connivence. Les cent mille francs que la mère Virieu prétend obtenir de la générosité d'une dame à qui elle aurait rendu service, c'est Piédro Ramez qui les fournira. Eh ! ce serait assez juste, après tout. Pourquoi m'en faire mystère ?

Il renonçait à sa visite.

Il ne se sentait pas assez de calme, assez de sang-froid pour discuter cette affaire avec Savinia.

La jalousie éteignait le peu d'amour paternel qui s'était éveillé dans son cœur.

Soudain, il aperçut au loin la mère Virieu, qui s'avavançait dans sa direction.

La pauvre femme s'en venait tout doucement, l'angoisse au cœur, partagée entre la crainte et l'espoir.

Jacques se blottit dans le couloir d'une maison. Il attendit que la mère Virieu fût passée, puis il la suivit machinalement, ne sachant à quelle décision s'arrêter.

Elle arrivait à destination lorsqu'une voix rude retentit derrière elle.

Elle se redressa avec effroi.

— Un mot, la mère, lui dit Jacques. Vous montez chez elle ?

— Oui, monsieur Jacques. Que pense-t-elle ? Êtes-vous réconciliés ?

— Nous en causerons tout à l'heure. Pour l'instant, voici mon dernier mot : dites à Savinia que j'attends ses explications.

Et il s'éloigna, la laissant stupéfaite, anéantie.

Quant à Savinia, elle était déjà si bien remise de son émotion qu'elle avait déjà pris connaissance des papiers contenus dans le portefeuille.

Elle y trouva les bienfaits annoncés par l'homme de confiance du Brésilien : la villa des Orangers devenait propriété de la ci-devant Savinia Chartier, et trente mille francs y étaient joints pour la mise en œuvre de l'exploitation.

La première pensée de la donataire fut de renvoyer le tout à son bienfaiteur.

Puis elle cacha le portefeuille au fond d'un tiroir de sa commode et, songeant à sa fille, aux difficultés sans nombre qui l'attendaient sur le dur chemin de la vie, elle se décida à prendre le temps de la réflexion.

Elle frémit à la pensée que Jacques aurait pu se rencontrer avec son ennemi.

— S'il vient, conclut-elle, je ne lui ferai rien savoir. Il se précipiterait sur cette nouvelle proie.

Elle n'en parlerait pas davantage à la mère Virieu, dont elle se défiait, à cause de son affection exagérée, inexplicable, pour Jacques.

Mais on frappe à la porte.

Savinia a reconnu le pas de sa vieille amie.

Elle dépose Laure dans son berceau et va ouvrir.

Le bouleversement se lit sur les traits de la mère Virieu.

Elle se laisse choir sur une chaise.

— Avez-vous vu Jacques ? demande-t-elle.

— Non, bonne maman.

— C'est incompréhensible !

— Expliquez-vous. Comme vous voilà encore tourmentée ! Quand en finions-nous donc avec ces angoisses ?

— Je le croyais parti chez vous et je suis venu tout doucement, dans l'espoir de vous trouver réconciliés. J'arrive devant la porte, Jacques me suivait. Il me parle, je me retourne. Ses yeux exprimaient la fureur. Je lui demande s'il était venu ici et il me répond en me donnant cet ordre : " Dites à Savinia que j'attends ses explications. "

Savinia, très pâle, avait deviné ce qui s'était passé.

— Il n'est pas venu ! s'écria-t-elle, et il ne viendra pas !

— Qui vous le fait croire ?

La jeune femme garda le silence.

Césarine, au comble de l'étonnement, dardait sur elle des regards voilés de larmes.

— Vous ne me répondez pas, Savinia. Vous me cachez quelques choses, je le sens, j'en suis sûre. Qu'ai-je fait pour avoir perdu votre confiance ? . . .

Savinia l'embrassa à plusieurs reprises ; mais elle ne s'expliquait toujours pas.

— Que lui dirai-je ? s'écria Césarine. Il attend votre réponse, il va me la réclamer tout à l'heure !

Savinia se recula et, sur un ton de fermeté que ne lui connaissait pas la servante de Jacques Brémond :

— Je n'ai aucune explication à lui donner. Il ne compte plus pour moi. Je suis libre de faire ce qui me plaît.

— Et voilà les bonnes paroles qu'il me faudra lui répéter ?

— Oui, bonne maman.

— C'est comme cela que vous y mettez du vôtre !

— Par exemple ! lui faire des avances. Moi ! lorsqu'il vient ici commander en maître !

— Mais enfin, y comprenez-vous quelque chose ? Ne vous aurait-il pas écrit ?

— Non, bonne maman.

— Sur quel sujet attend-il vos explications ? N'avez-vous aucun doute ?

Savinia hésita une seconde.

— Je ne sais ce qu'il veut dire, balbutia-t-elle.

La Rassajou n'en put tirer rien de plus.

Et ce fut l'âme assiégée par les plus funestes prévisions qu'elle retourna auprès de Jacques.

Cette journée lui réservait une des plus cruelles étapes de son calvaire.

— M'apportez-vous les explications de Savinia ? lui demanda-t-il aussitôt.

— Elle ne sait ce que vous voulez dire. Elle ne vous comprend pas, et moi, je m'explique encore moins votre exigence, après la conversation que nous avons eue ensemble.

Il se redressa et croisa les bras :

— Vous mentez, la vieille ! Vous mentez impudemment ! Vous savez, comme moi, que Savinia a reçu ce matin une visite sur laquelle elle me doit des explications.

— Savinia ne m'en a point dit un mot ; je vous le jure, monsieur Jacques !

Il ne la croyait pas encore, mais il était ébranlé par le ton de sincérité avec lequel elle avait prononcé ce serment.

Il reprit sa place devant son bureau et, sans la perdre un instant du regard :

— Savinia ne vous a-t-elle jamais parlé d'un certain Piédro Ramez, qui possède plusieurs villas à Nice ?

— Jamais !

— D'un certain Antonio Armanzor, petit monstre au service de Piédro Ramez ? . . .

— Jamais, monsieur Jacques, je vous le jure !

— En ce cas, j'y perds mon latin.

— Expliquez-moi la chose, monsieur Jacques. Comment cela, je pourrai préciser vos questions à Savinia et elle sera bien obligée de vous répondre. Mais vraiment, il est regrettable que vous ayez déjà des sujets de mauvaise entente. L'accord ne sera pas facile !

— Facile ! dites impossible, la mère ! Savinia se moque de vous comme de moi. Répondez-moi franchement : n'est-ce pas Savinia qui doit vous fournir les cent mille francs dont vous m'avez parlé ?

— Savinia ? oh ! mais elle est sans aucune ressource. Elle cherche du travail pour élever mon enfant. Je vous le jure encore, monsieur Jacques.

Et cette pauvre mère tomba à genoux devant son fils, le suppliant de la croire.

Il comprit enfin qu'elle ne jouait pas la comédie et il en eut pitié.

— Relevez-vous, la mère, ce n'est pas votre faute si vous gaspillez vos bienfaits au profit d'une ingrate et d'une fourbe. Et pour vous prouver que je suis sincère, venez avec moi chez Savinia. Vous assisterez à son interrogatoire et vous la jugerez.

— Pas aujourd'hui, dit Césarine. Elle n'est pas encore bien forte. Songez qu'elle nourrit son enfant.

— L'explication ne sera pas longue. Et si, par hasard, Savinia a de bonnes raisons à me donner, je verrai ce que j'aurai à faire.

Césarine essaya vainement de le dissuader de ce projet.

— Allons ! venez, lui dit-il ; ne lui laissons pas le temps de la réflexion.

Elle le suivit bien à regret.

Pourtant, elle avait hâte de débrouiller ce nouveau mystère.

L'idée que Savinia lui cachait un secret lui causait une peine infinie.

Ils se rendirent en fiacre rue Saint-Jacques.  
La concierge de Savinia se trouvait sur le pas de la porte.  
Apercevant la mère Virieu, elle courut à elle et lui dit, devant Jacques, qui descendait de voiture :

— Madame est partie, il y a dix minutes, avec son bébé. Elle m'a laissé une lettre pour vous.

Partie ! une lettre ! . . .

Césarine pressentit un nouveau malheur.

Jacques souriait, d'un sourire méprisant pour l'absente.

— Je vous attends, dit-il.

Césarine revint un instant après, avec ce billet, dont elle avait pris connaissance.

Son visage était inondé de larmes.

Ils remontèrent en voiture et se firent ramener rue de Chevreuse.

La Rassajou était si accablée qu'elle ne pensait même pas à montrer la lettre à son fils.

Jacques la lui prit des mains sans plus de façons.

Il la lut à haute voix, lentement, en appuyant sur chaque mot.

Savinia s'exprimait ainsi :

« Chère maman Virieu,

« Vous allez m'accuser d'ingratitude ; mais quand vous saurez tout, vous me pardonnerez.

« Je ne veux pas être plus longtemps à votre charge et, pour des motifs que je n'ai pas besoin de vous dire, je quitte Paris.

« Rassurez-vous sur mon sort au point de vue matériel. J'ai trouvé un bon emploi en province.

« Je n'ai plus qu'un seul but : vivre seule avec ma fille, l'élever selon mes idées, à l'abri des tentations malsaines, les mauvais exemples.

« Je n'ai qu'un regret, celui de vous faire de la peine. Dans un mois vous recevrez de mes nouvelles, mais à la condition que vous ne révélez mon adresse à qui que ce soit.

« Je serai probablement installé définitivement à l'étranger, dans une retraite inaccessible à la malveillance.

« Si vous vous décidez jamais à quitter Paris, ce dont je doute, venez me retrouver. Je ferai tout au monde pour vous rendre la vie heureuse.

« Croyez à ma profonde reconnaissance pour les services que vous m'avez rendus, pour la part que vous avez prise à mes chagrins ; mais ne vous leurrez plus d'un espoir chimérique : j'ai pris ma liberté et je la garde.

« C'est fini, bien fini ! Il ne me restera que le souvenir d'un affreux cauchemar.

« Votre ami qui vous embrasse de tout son cœur,

« SAVINIA ».

En achevant cette lecture, le fils de Rassajou poussa un ricane ment sinistre.

— Un emploi ! s'écria-t-il, un bon emploi ! ah ! ah ! l'expression est charmante. Vous auriez tort, la mère de ne pas profiter de la Parisienne. Je n'aurai jamais à vous offrir l'équivalent.

Il lui rendit la lettre et ne prononça plus une parole jusqu'à la fin du trajet.

Arrivé rue de Chevreuse, il fit descendre la mère Virieu et donna l'ordre au cocher de le conduire à la gare de Lyon.

En attendant cet ordre, Césarine fut prise d'un tremblement nerveux. Elle se doutait que Jacques, inspiré par le dépit, la colère, était parti à la poursuite de la fugitive.

La malheureuse passa la journée dans des transes horribles.

Jacques ne rentra qu'à dix heures du soir.

Le dépit se voyait sur son visage.

— Rassurez-vous, la mère, dit-il, Savinia a échappé à la stupide colère que m'avait inspirée son abominable lettre. « C'est fini, bien fini ! » dit-elle. Ma foi, tant mieux. Je m'étais pris de tendresse pour l'enfant et, grâce à vos conseils, j'allais encore faire une belle sottise.

Elle ne lui demanda aucun détail.

Il avait beau accuser Savinia, elle n'en gardait pas moins une confiance absolue en la probité de sa protégée.

Elle attendrait paisiblement ses explications.

Quant à Jacques, il n'avait plus qu'une idée en tête : percer le mystère dont s'entourait la mère Virieu ; savoir si, réellement, elle était bonne pour cent mille francs et quelle était la dame riche qui fournirait le magot.

Pour y arriver, il convenait de ne rien brusquer.

A partir de ce moment, Jacques se montra pour elle d'une douceur, d'une bienveillance inaltérables.

## LIII. — L'OCCASION

La fin du mois approchait.

Jacques avait reçu de la comtesse de Fallière une lettre pressante qui l'engageait à ne pas retarder son départ pour La Châtre, et à prendre possession de l'emploi de chef de culture qu'elle lui avait trouvé par l'intermédiaire de M<sup>re</sup> Charrier, son notaire.

Il avait tout intérêt à ne pas la mécontenter.

Rien, d'ailleurs, ne l'attachait plus à Paris, où il craignait toujours de rencontrer des témoins de sa honte.

Césarine, heureuse des bons procédés de son fils, caressait l'espoir qu'il ne se séparerait pas d'elle.

Il le lui avait déjà laissé entendre.

L'avant-veille de son départ, il se montra encore plus aimable que d'habitude.

— Eh bien, mère Virieu, dit-il, qu'avez-vous décidé ?

— A quel sujet, monsieur Jacques ?

— Restez-vous avec moi, ou irez-vous retrouver Savinia à l'étranger ?

— Bien sûr que je reste avec vous !

— En ce cas, préparez vos malles ; nous partons après-demain pour le Berry.

— C'est bien gentil à vous ! Je ferai tout mon possible pour m'utiliser à la ferme. Ça me connaît, les bestiaux, le jardinage. . . .

— Oh ! vous n'allez pas vous éreinter, là-bas ! Chacun son tour, la mère ; à votre âge, on a besoin de repos.

Comme il était changé à son égard ! que de prévenances ! que d'attentions !

Elle ne le reconnaissait plus.

Malgré toute son habileté, Jacques laissa percer le bout de l'oreille.

— Je n'aurais jamais cru, dit-il, que je prendrais si facilement mon parti de végéter à la campagne dans un emploi bien au-dessous de mes moyens. Il est vrai que cela ne durera pas longtemps, puisque, grâce à la comtesse, je deviendrai propriétaire du domaine. Mais il faut plus. . . .

Où voulais-il en venir ?

Elle ne le devinait que trop.

— Eh bien ! acheva-t-il, pourrai-je encore compter sur vous, sur votre bonne promesse ?

Il y arrivait enfin.

Comme elle baissait les yeux, interdite par cette question si délicate :

— Est-ce que vos idées auraient déjà changé ? lui demanda-t-il.

— Mais non, monsieur Jacques, seulement. . . .

— Seulement quoi ?

Il faisait de vains efforts pour refréner la colère qui grondait en lui.

— La personne à laquelle j'aurais eu recours, dit-elle, se serait certainement intéressée à Savinia. Elle m'aurait aidée, dans un esprit de charité, de reconnaissance. Il n'en serait peut-être pas de même s'il s'agissait d'une autre situation.

— Par exemple ! s'écria-t-il. Mais quel est l'individu intéressant dans cette affaire ? C'est moi, l'abandonné, le malheureux lâché par sa mère dès sa naissance et qui n'a plus à compter que sur lui.

— J'y réfléchirai, monsieur Jacques. Je ne dis pas non ; mais il me faudra du temps pour me décider à faire la démarche.

— Pourquoi ne me présenteriez-vous pas à cette personne ? J'arriverai bien à l'intéresser à mon sort. D'abord, êtes-vous bien sûre qu'elle ait conservé un souvenir aussi vivace du service que vous lui avez rendu ?

— Assurément. Elle m'en a déjà donné des preuves. Si j'avais voulu, elle me ferait une rente régulière, et j'ai tout lieu de croire qu'elle ne m'a pas oubliée sur son testament.

Ces détails parurent satisfaire l'ambitieux.

— Alors, conclut-il, il y a du bon.

Et, prenant les mains de la mère Virieu, les lui pressant amicalement :

— Nous sommes de vieux amis, dit-il. Vous pouvez me confier la nature des obligations que vous doit cette personne. Cela ne sortira pas d'entre nous.

— Non, monsieur Jacques ! l'honneur d'une famille en dépend et j'ai juré le secret.

— Ah ! ah ! fit-il, l'honneur d'une famille ! . . . Ne s'agirait-il pas d'un de ces drames qui ont pour conséquence l'abandon d'un enfant ? . . .

Toujours son idée !

Il approchait de la vérité ; mais la Rassajou se tenait ferme dans son incognito.

—Non, monsieur Jacques ; c'est encore bien plus grave, et c'est pourquoi je dois me taire et respecter mon serment.

Il vit qu'il n'y aurait rien à en tirer de plus avant d'avoir gagné tout à fait sa confiance, ce qui ne lui semblait pas impossible.

—Encore un mot, dit-il. A combien estimez-vous la fortune de votre obligée ?

—A plusieurs millions.

—Bon cela ! mais il y a mieux à fricoter. Le plan serait d'embaucher cette personne dans une grosse affaire de plantation dans un pays neuf, à Madagascar, par exemple. En dix ans, je lui doublerais sa fortune et j'y ferais la mienne.

—Oh ! cette dame n'est guère aventureuse ! so hâta de dire Césarine.

—Si je pouvais lui parler, j'arriverais bien à la convaincre.

Combien la Rassajou regrettait de lui avoir laissé espérer cette fortune.

Elle l'avait fait dans l'intérêt de Savinia, de sa petite-fille, et maintenant son fils y pensait sans cesse et ne manquerait pas de le tourmenter de ses questions, de ses insinuations.

Le lendemain, veille de leur départ pour La Châtre, Jacques Brémond reçut de Marcel une lettre qui l'obligea à changer ses batteries.

L'occasion rêvée par l'ambitieux s'offrait à lui, et par l'entremise de l'ancien condisciple qu'il avait si indignement spolié !

Marcel s'exprimait ainsi :

“ Mon cher Jacques,

“ Tu m'as répété bien des fois qu'un homme de ta trempe et de ton savoir ne pouvait rencontrer la fortune que dans des contrées lointaines et encore vierges.

“ Poussé par le désir de t'enrichir rapidement, tu étais prêt à quitter la France, à affronter les climats les plus meurtriers, à vivre au besoin avec des sauvages.

“ Je te blâmais, ayant la conviction qu'il n'en faut pas tant pour être heureux dans notre belle patrie.

“ Es-tu encore prêt à affronter l'inconnu ? C'est fort probable. A notre âge, on ne renonce pas facilement aux chimères.

“ Réjouis-toi donc, mon cher Jacques, cette fortune que tu rêvais, tu la tiens peut-être.

“ Et c'est moi, le pauvre poète sans ambition, qui t'apporte l'occasion.

“ Oh ! je n'ai pas grand mérite : elle est venue toute seule, et je n'ai eu qu'à penser à toi pour t'en faire profiter.

“ Mais tu brûles déjà de savoir de quoi il s'agit, et tu trouves ce préambule un peu trop long.

“ Voici la chose :

“ Mon patron, William Clakay, est bien l'homme le plus actif, le plus entreprenant de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Le nombre des affaires dans lesquelles il a engagé ses capitaux est incalculable.

“ Parmi ses entreprises, il en est une qui est en bonne voie de réussite et dont il est à s'occuper personnellement.

“ Il s'agit d'une colossale affaire en Tunisie.

“ La Tunisie ! un paradis devenu français !

“ Tu n'aurais jamais rêvé plus belle occasion : être l'homme de confiance, l'ingénieur agronome d'un nabab qui saura apprécier tes services et les payer à leur valeur, qui ne fera pas de toi un simple salarié, mais une sorte d'associé, participant non seulement à la peine, mais encore aux bénéfices !

“ Tels sont les principes de William Clakay. Il se pique à juste raison d'être socialiste.

“ Seulement, ah ! il y a un seulement : cet homme pratique demande à te voir à l'œuvre avant de s'engager pour l'avenir.

“ Je lui ai répondu que tu te prêterais à cette expérience et qu'il n'aurait pas à le regretter.

“ Il avait déjà un homme en vue, un ingénieur illustre ; mais je lui ai fait un tel éloge de tes capacités, de ton ardeur au travail, qu'il veut bien te réserver la préférence.

“ Cela n'a pas été sans peine. Je croyais l'affaire terminée, il y a deux mois, et je me disposais à t'écrire, lorsque, pour des raisons que je connais pas, il demanda à réfléchir.

“ Enfin, c'est fait. Viens au Havre le plus tôt possible, je te présenterai.

“ Dans huit jours, nous serons en route pour la Tunisie, dont le climat a été recommandé par les médecins à mon élève.

“ La propriété en question est située à Gabès. Elle a été fondée par un Espagnol, qui a dû la revendre à mon patron, faute de capitaux pour l'exploiter.

“ Clakay m'en a fait une description des plus alléchantes.

“ La demeure, construite à l'orientale, s'élève au milieu des jardins, à deux kilomètres du golfe auquel on arrive par une allée bordée de palmiers centenaires et de cactus.

“ De la terrasse, et par-dessus les cimes des grenadiers, des oranges, de tous les arbres éternellement verts de cette flore chérie du soleil, on aperçoit la mer, à gauche, du côté de la France, les collines

du Sahel aux dentelures rouges et bleues, et, vers l'ouest, les jardins immenses qui font de Gabès un des points les plus riches de la Régence.

“ L'eau manquait, mon patron a fait capter, creuser un puits artésien.

“ Les coteaux exposés au levant se couronnèrent de vignes, les oliviers trop vieux furent flanqués de réjetons.

“ Des rigoles, savamment combinées, amenèrent l'eau aux pieds des palmiers qui ont ainsi, selon le proverbe arabe, les “ racines à l'humidité et la tête en feu ”.

“ L'Américain a son idée de derrière la tête.

“ On parle beaucoup de la mer intérieure qui devrait relier la Méditerranée aux chotts, ces plaines basses, lacs desséchés, prétendent, et tout porte à le croire : le *Palus Meotides* des anciens qui se prolongent jusqu'à Tozeur, l'oasis des oasis, et à l'ouest R'rir.

“ Le commandant Roudaire, l'apôtre du projet, a même avec l'assentiment de la France, commencée ses études.

“ Qu'il réussisse, et pourquoi non, puisqu'il suffirait de pratiquer une tranchée dans la colline qui sépare Gabès des chotts, et ce sera à bref délai, pour Clakay, d'autres millions à ajouter à son trésor.

“ Outre l'écoulement des produits qu'il espère bien tirer du sol et de ses plantations, il rêve, cet entreprenant, de réunir entre ses mains le commerce du centre de l'Afrique, et de fonder des comptoirs tout le long de cette mer future où viendraient étroitement trafiquer les nomades du Tonat, du Sahara et de Tombouctou.

“ Il te contera tout cela, beaucoup mieux que moi.

“ Vous êtes hommes à vous comprendre, à vous estimer, à vous entr'aider, l'un, de ses millions, l'autre, de son intelligence.

“ Il me tarde de te voir à l'œuvre et d'en faire le poème sur place.

“ Mais il me faudra changer ma palette.

“ A bientôt, n'est-ce pas ? A tout de suite, si rien ne te retient à Paris.

“ Ton vieux camarade et ami

“ MARCEL.”

Cette lettre si affectueuse, c'était le premier sourire de la Fortune à l'ambitieux.

Il la lut à plusieurs reprises, en pesa tous les mots et conclut avec amertume :

—C'est une affaire faite et une affaire des plus sérieuses. Si elle m'avait été proposée avant la mort du père Lambert, je me serais bien gardé d'aller à Châteauroux et je n'aurais pas aujourd'hui de de meilleur ami que Marcel. Comment arranger tout cela sans rien casser ?

Il passa de longues heures en méditation.

Césarine voyait sur sa physionomie qu'il tramait encore quelque chose.

Elle ne le connaissait que trop, son fils !

Ce jour-là, Jacques redoubla d'amabilité envers elle ; puis, quand il l'eut bien amadouée :

—Maman Virieu, lui dit-il, nous avons du nouveau. Asseyez-vous et causons comme deux vieux amis. Comptant sur votre dévouement, je n'ai point de secrets pour vous.

Où voulait-il en venir ?

Elle l'écoutait avec une inquiétude qui faisait refluer tout son sang au cœur.

Jacques commença par ce mensonge longuement prémédité :

—Grâce à la projection d'un de mes anciens professeurs à l'Institut agronomique, ma situation va changer du tout au tout. Un grand viticulteur de Tunisie m'offre un emploi de cinq cents francs par mois, pour gérer son domaine ; il m'a écrit ce matin. Il m'accepte d'avance, et je n'ai plus qu'à partir. Je vous aurais bien emmenée avec moi ; mais si vous tenez à m'être utile, vous avez mieux à faire.

Il s'arrêta sur ces derniers mots pour en juger l'effet sur la malheureuse.

—De quoi s'agit-il ? balbutia la Rassajou.

—Je désire que vous acceptiez la place que vous a offerte Mme de Fallière.

—Vous ne voulez donc plus de moi ?

Au ton sur lequel elle avait exhalé cette plainte, Jacques put mesurer toute l'étendue de son affection.

*A suivre.*

## LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

**CHOCOLAT HÉRELLE** { Par demi-livres et quarts. — Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes. — Déjeuner, Napolitains. — LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

Supplément Musical du "Samedi"

N° 5. — Clochettes

First system of musical notation, measures 1-4. The piece is in 3/4 time. The right hand plays a melody with grace notes, and the left hand provides a rhythmic accompaniment. Dynamics include *f* and *pp*.

Allegretto  $\text{♩} = 108$

PIANO

*pp staccato jusqu'à la fin*

*ped clochettes avec les accords de quintes*

Cantabile

Second system of musical notation, measures 5-8. The tempo changes to *Cantabile*. The right hand has a melodic line with a *dim.* marking, and the left hand has a simple accompaniment. Dynamics include *p*.

Third system of musical notation, measures 9-12. The right hand has a melodic line with a *f* marking, and the left hand has a simple accompaniment. Dynamics include *p*.

Fourth system of musical notation, measures 13-16. The right hand has a melodic line with a *p* marking, and the left hand has a simple accompaniment. Dynamics include *p*.

Fifth system of musical notation, measures 17-20. The right hand has a melodic line with a *p* marking, and the left hand has a simple accompaniment. Dynamics include *f* and *p*.

Sixth system of musical notation, measures 21-24. The right hand has a melodic line with a *pp* marking, and the left hand has a simple accompaniment. Dynamics include *pp*.

Seventh system of musical notation, measures 25-28. The right hand has a melodic line with a *pp* marking, and the left hand has a simple accompaniment. Dynamics include *pp*.

Eighth system of musical notation, measures 29-32. The right hand has a melodic line with a *pp* marking, and the left hand has a simple accompaniment. Dynamics include *pp*.

Ninth system of musical notation, measures 33-36. The right hand has a melodic line with a *pp* marking, and the left hand has a simple accompaniment. Dynamics include *pp*.

Nº 6. — Tarentelle

Musical score for page 10, measures 1 through 6. The score is written for two staves. Measure 1 contains the tempo marking *Allegro* and the dynamic marking *p*. Measure 2 contains the dynamic marking *PIANO*. Measure 3 contains the dynamic marking *f*. Measure 4 contains the dynamic marking *ff*. Measure 5 contains the dynamic marking *ff*. Measure 6 contains the dynamic marking *ff*. The notation includes various rhythmic values, including eighth and sixteenth notes, and rests.

Musical score for page 11, measures 7 through 12. The score is written for two staves. Measure 7 contains the dynamic marking *p*. Measure 8 contains the dynamic marking *f*. Measure 9 contains the dynamic marking *f*. Measure 10 contains the dynamic marking *ff*. Measure 11 contains the dynamic marking *ff*. Measure 12 contains the dynamic marking *ff*. The notation includes various rhythmic values, including eighth and sixteenth notes, and rests.

## Insectes Chanteurs

Le goût passionné des Japonais pour les oiseaux s'étend encore aux insectes. Une jeune Japonaise lettrée, Mlle Yei Theodora Ozaki, nous révèle cette dernière particularité qui semble avoir échappé jusqu'ici à nos voyageurs, et ce sont ces curieuses observations que nous allons résumer ici.

“Les oiseaux chanteurs, dit-elle, sont estimés en tous pays, mais c'est au Japon seulement qu'on sait apprécier les sons musicaux émis par certaines espèces d'insectes. L'audition de ces minuscules chanteurs est, depuis des siècles, un des passe-temps favoris des Japonais et a donné naissance à un commerce original.

“A Tokio, vers la fin de mai, on aperçoit suspendus sous les vérandas des maisons, de délicieuses petites cages en bambou, d'où s'échappent dans le silence des frais crépuscules, d'étranges petits sifflements, des modulations métalliques, de légères trilles, qui remplissent l'air d'une délicate musique. C'est habituellement le soir, après l'heure du bain, que les gens vont s'asseoir et écouter avec recueillement le grêle concert de leurs gentils captifs.

“C'est ainsi que moi-même, un soir de mai, étant dans le tranquille petit temple bouddhiste qui me servait de résidence, j'entendis pour la première fois un petit crissement argentin qui par instant faisait vibrer l'atmosphère. C'était un son délicat, clair, comme un chant d'oiseau éthéré, mais d'un plus faible volume. J'appelai la fille du bonze, mon hôte, et je lui demandai quel était l'animal qui chantait ainsi. “C'est un *suzumushi*, me dit-elle; venez, je vais vous le montrer.” Et elle me conduisit derrière le temple, où, pointant du doigt une chaumière voisine, elle me désigna, accrochées sous un auvent une minuscule cage de roseau, dans laquelle à la faible lueur du crépuscule, on apercevait un petit insecte noir emprisonné. “Voilà l'animal que vous entendiez chanter”, me dit-elle, car à notre approche le petit être avait suspendu sa chanson. “Nous l'appelons *Suzumushi*, parce que sa voix est belle et fraîche, si fraîche qu'elle produit une sensation délicate quand le temps est chaud et brûlant. Voulez-vous en acheter un ? Dans ce cas, je vous conduirai à la foire prochaine de Mita; nous y trouverons sûrement un *mushi-ya* (charmeur d'insectes.)

C'était, en effet, trois jours plus tard, le 24 mai, la fête de Mita, et le soir venu, en compagnie de Riyo la fille du bonze et de sa servante portant une lanterne, je me dirigeais vers la foire. La foule remplissait les ruelles de ce faubourg de la capitale, toutes bordées, pour la circonstance, d'échoppes portatives devant lesquelles brûlaient de fumeuses lampes de pétrole. A cette brillante clarté, étaient exposés des plantes et des fleurs de toutes sortes, de petits jardins portatifs, des vases décorés, des réservoirs pleins de poissons dorés. Je passai sans m'arrêter, devant toutes ces merveilles, et atteignis bientôt une boutique d'où s'échappait un indescriptible concert de sons aigus, qui me révéla tout de suite l'établissement du fameux charmeur d'insectes. Excitées par le bruit de la foule et par leurs propres chansons, les petites bêtes s'égosillaient ensemble à qui mieux mieux et formaient une cacophonie dans laquelle il eût été difficile de distinguer une harmonie quelconque.

“Pendant que les amateurs, loins d'être effarouchés par ces bruits discordants, se pressaient autour du charmeur, j'examinai à loisir sa boutique. Celle-ci, formée d'une sorte d'armoire à compartiments laqués en damiers, était garnie d'innombrables petites cages, très élégamment construites en bambou sur les modèles plus variés, les unes disposées artistiquement sur des étagères, tandis que d'autres, les plus grandes, étaient suspendues par des rubans de soie à l'auvent de l'échoppe. Le marchand lui-même, se tenant accroupi dans le compartiment inférieur de son armoire. Il y avait aussi dans son étalage des insectes phosphorescents, enfermés dans des boîtes aux parois de gaze, et dont l'éclat lumineux les faisait paraître comme de vivantes émeraudes.

“Malgré la foule des acheteurs qui rendait fort difficile l'approche de la boutique, je parvins à entrer en négociation avec le charmeur qui, pour la modeste somme de 8 sous, me livra un *Suzumushi* enfermé dans une délicate cage en forme d'éventail. Il me recommanda de ne pas suspendre l'insecte dans un courant d'air, mais de le placer dans un endroit tranquille et frais, et de lui donner, chaque matin pour nourriture un morceau de concombre. Je promis de suivre ces instructions à la lettre et, enchanté de mon acquisition, je rentrai à la maison avec la jeune Riyo.

“Durant deux jours mon *Suzumushi* fut silencieux. En vain je lui glissai tranche après tranche de concombre; en vain, moi-même, je sifflai doucement et exécutai des trilles près de sa mignonne prison; rien ne put le tirer de son mutisme et je pensai que Yagisawa Fusakishi, mon marchand, m'avait trompé. La femme du bonze qui s'aperçut de mon désappointement me dit: “Ayez de la patience. Votre *Suzumushi* est dans une nouvelle cage et il faut qu'il s'y habitue avant de chanter. Son cœur est encore plein de crainte, il ne peut manifester sa joie. Mais attendez un peu.” J'attendis, n'ayant rien de mieux à faire, et voilà que le soir suivant mon petit captif se mit à chanter gaiement, résonnant comme un petit grelot

d'argent. Et il continua ainsi sa gentille sérénade chaque soir après le coucher du soleil et chaque matin avant l'aube, jusqu'au jour où je me séparai de lui pour le donner à une amie.

“On compte actuellement, rien qu'à Tokio, près d'une quarantaine de marchands d'insectes chanteurs. Ce commerce est d'origine relativement récente, quoique, dès une antiquité reculée, on ait fort apprécié la musique de ces petits musiciens. Autrefois, les amateurs se contentaient de se rendre en partie de plaisir dans certains endroits où abondaient ces insectes; ils s'y réunissaient et y passaient la nuit, étendus sur des nattes, buvant du thé et du saki, et se laissant bercer par l'harmonie des *Suzumushi*, des cigales et des sauterelles. Il y a environ un siècle seulement, un amateur du nom de Chozo, eut l'idée de capturer pour son agrément particulier quelques-uns de ces insectes, puis, la saison du chant terminée, il en oublia un certain nombre dans un vase clos; grande fut sa surprise, en ouvrant le récipient l'année suivante, de le trouver rempli de jeunes nouvellement éclos. Il s'adonna dès lors à l'éclosion et à l'élevage des diverses espèces et fonda ainsi un commerce qui devint florissant. Actuellement la plupart des insectes chanteurs sont élevés artificiellement par certains procédés de façon que leur éclosion soit à peu près simultanée et corresponde à la saison où les amateurs aiment à entendre et à combiner leurs chants.

“Tous les Japonais sont, du reste, passionnés de leurs insectes. Le pauvre étudiant ou l'ouvrier, perdus dans le coin obscur d'une chaude et brumeuse cité, voient s'évoquer à la musique argentine du petit chanteur les douces visions du village lointain, des champs de riz et des bois de pins parfumés, et trouvent, grâce au modeste insecte, après une dure journée de labour, un instant de calme et de reconfortante rêverie.

## MAIN DROITE ET MAIN GAUCHE

Le célèbre peintre Jean Jouvenet, arrivé au comble de la réputation, fut frappé d'une paralysie du bras droit, qui sembla mettre fin à sa carrière artistique. Comme il avait, à cette époque, un certain nombre d'œuvres en cours d'exécution, il confia le soin de les achever à Restout, son meilleur élève, qui s'efforçait de traduire aussi fidèlement que possible la pensée du maître.

Un jour, cependant, que Restout travaillait à un tableau dont le sujet était la présentation de Jésus-Christ au Temple, le maître, ne trouvant pas dans les figures qu'il avait précédemment esquissées toute l'expression qu'il aurait voulu leur donner, saisit, dans un moment d'impatience, le pinceau de la main gauche et s'efforça de rendre ainsi ses idées. A son grand étonnement il y réussit dans une certaine mesure; et, encouragé par le résultat relatif qu'il venait d'obtenir, il persista si bien qu'au bout de quelques jours, il était devenu complètement maître de son exécution. Ce fut ainsi qu'il peignit, pour le chœur de Notre-Dame, le fameux tableau de la *Visitation*, qui est un de ses plus beaux ouvrages. Dès lors il fut de nouveau en pleine possession de lui-même et produisit mainte œuvre remarquable.

## OUTRAGES PAYÉS

Il y avait à Rome une loi dite des Douze tables, où le fait d'avoir donné un soufflet à un citoyen était taxé à une amende d'un certain nombre de sesterces. Aulu-Gelle parle d'un certain Lucius Varrus, Romain très riche, qui ne marchait jamais par la ville sans avoir auprès de lui un esclave portant une bourse pleine d'argent. Dès qu'il rencontrait quelqu'un qui n'était pas d'un rang à lui faire craindre un ressentiment dangereux, il s'octroyait le plaisir de lui donner un soufflet, mais lui remettait aussitôt la somme indiquée pour réparation de cet outrage.

## VARIÉTÉS ORATOIRES

Extrait d'un sermon prêché au XIV<sup>e</sup> siècle :

“Il s'agit, dit le prédicateur, d'un procureur très connu, surtout par ses exactions; un jour qu'il était en route pour aller tourmenter quelques nouvelles victimes de sa cupidité, il fut accosté par le diable sous figure humaine, qu'il reconnut aussitôt à son entretien.

“Cheminant ensemble ils rencontrèrent un pauvre homme qui donnait au diable un porc qui ne voulait pas marcher; et pour se débarrasser de son compagnon de voyage, le procureur invite le diable à se saisir du présent qu'on lui fait. “Non, dit le diable, il ne m'est pas donné de bon cœur, je ne puis le prendre.” Même réponse lorsque le procureur veut qu'il s'empare d'un enfant que sa mère donnait au diable, parce qu'il criait. Enfin, on arrive au village où se rendait le procureur, et en l'apercevant, tous les habitants s'écrièrent unanimement :

“Que le diable l'emporte ! Puisses-tu être au diable ! — Oh ! pour le coup, dit le diable, ceux-ci vous donnent à moi de bon cœur, ce serait conscience de refuser.” Et il l'emporta.

# HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



## Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éolipent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

696 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BELL EAST 1114

Les moucherons s'assemblèrent un jour sur un champignon. L'un d'eux, appesanti par l'âge, parla ainsi aux plus jeunes : " Ecoutez-moi, j'ai une longue expérience, j'ai vu le lever de l'aurore et je vois venir la fin du monde. " C'était la nuit qui tombait.

\*\*

Le devoir est pour quelques-uns une camisole de force.

\*\*

L'art est de cacher l'art.

Pour Habillements de Printemps et d'Ete, allez chez

## N. LÉVEILLÉ

138 1/2 Rue St-Laurent

MONTREAL

Les Tweeds les plus nouveaux ou les plus variés, et un coupe toujours soigné. Une visite vous convaincra.

Habillement fait à 24 HEURES D'AVIS

Téléphone des Marchands 162

## Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine  
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

EN VENTE : Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. *L'Otage* de René Maizerot.  
PROCHAINEMENT : *L'Aiglon*, le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

En France, le tambour et le clairon couvrent tous les tumultes et rallient toutes les opinions.

\*\*

L'enthousiasme, fleur et fruit de la jeunesse, loin de l'épuiser, l'entretient et la prolonge.

\*\*

L'homme prend un premier bienfait reçu pour le droit d'en demander et d'en obtenir un second.

112 RUE VITRÉ  
Coin St-Laurent



MONTREAL

## AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

### Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

Dans le désert, un courrier extraordinaire voyage nuit et jour, il ne dort que deux heures sur vingt quatre. Lorsqu'il se couche, il attache à son pied un morceau de corde d'une certaine longueur, auquel il met le feu ; lorsque la corde est sur le point d'être consumée en entier, le feu le réveille.

## DEVINETTE



— Ah ! vous croyez que Conrod n'était pas ici ? Il est tout près.



### THE "BEST" LAMPES A GASOLINE

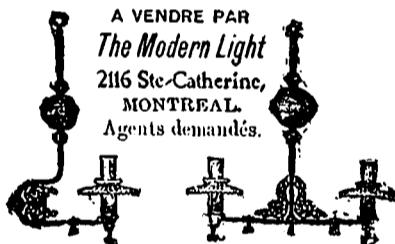
La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gas. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



A VENDRE PAR  
The Modern Light  
2116 Ste-Catherine,  
MONTREAL.  
Agents demandés.

# LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



## A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.